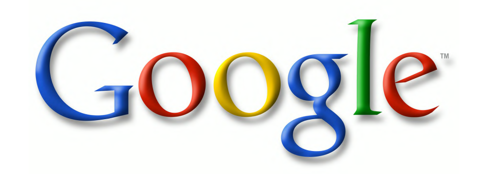
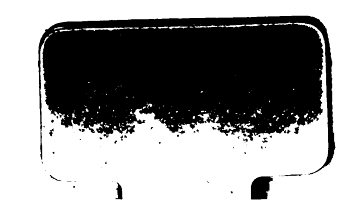




F. C. Delaharpe



HISTOIRE

DU

PASSAGE DES ALPES

PAR ANNIBAL.

HISTOIRE

DU

PASSAGE DES ALPES

PAR ANNIBAL,

DANS laquelle on détermine d'une manière précise la route de ce Général, depuis Carthagène jusqu'au Tésin, d'après la narration de Polybe, comparée aux recherches faites sur les lieux;

SUIVIE

D'un Examen critique de l'opinion de Tite-Live et de celles de quelques Auteurs modernes;

PAR J. A. DE LUC, fils de feu G. A. DE LUC, Membre de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, et de la Société helvétique des sciences naturelles.

AVEC UNE CARTE.

GENÈVE,
J.-J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.
PARIS,
Même maison de commerce, rue Mazarine N.° 22.
1818.

PRÉFACE.

PENDANT un séjour à Londres en 1795, je fis connoissance avec le général Melville, Écossois, depuis long-temps retiré du service d'Angleterre. Dans nos conversations, il me fit plusieurs questions sur les passages des Alpes, et il m'entretint de la découverte qu'il avoit faite en 1775, de celui par lequel l'armée d'Annibal avoit traversé cette chaîne de montagnes pour descendre en Italie.

Il avoit lu l'histoire de Polybe dans l'original grec avec beaucoup d'attention, et s'étoit persuadé, par cette lecture, qu'Annibal étoit entré dans les Alpes par la partie de l'ancien Dauphiné qui est située entre l'Isère et le Rhône. Pour s'en assurer par ses propres yeux, et pour découvrir en même temps le passage des Alpes,

il prit depuis Lyon la route de Chambéry. Arrivé à cette dernière ville, deux routes se présentèrent à lui, celle du Mont-Cenis et celle du Petit Saint-Bernard; mais sachant que la première n'avoit été ouverte ou rendue praticable aux voyageurs que plusieurs siècles après l'expédition d'Annibal, il prit la route du Petit Saint-Bernard et traversa cette montagne. A chaque pas qu'il faisoit, il consultoit l'exemplaire de Polybe qu'il portoit avec lui; il fut si frappé des rapports du récit de cet auteur avec les localités, qu'il fut convaincu qu'il suivoit la même route par laquelle Annibal avoit pénétré en Italie.

Les notes que le général Melville me communiqua et les détails qu'il me donna de bouche, me convainquirent de la réalité de sa découverte. Cependant, pour rendre ma conviction plus complète, je me procurai les meilleures traductions de Polybe, que je comparai avec l'original; je lus les différens auteurs qui avoient écrit sur cet événement mémorable; je consultai les itinéraires romains, pour

connoître les voies romaines qui traversoient les Alpes : je pris des mesures sur les meilleures cartes, pour les comparer avec les distances données par Polybe, et, après avoir rassemblé un grand nombre de notes et de documens, je me préparai à satisfaire au désir du général Melville, en communiquant au public ses découvertes. Mais diverses circonstances et le désir de déterminer sur les lieux, d'une manière plus précise que ne l'avoit fait le général, des points essentiels à la route en question, m'ont empêché jusqu'à présent d'exécuter ce projet. Ce fut une course que je fis au mois d'août 1812, pour vérifier un de ces points, qui m'engagea à reprendre un sujet que j'avois abandonné depuis plus de seize ans.

POST-SCRIPTUM.

AVANT la publication de cet ouvrage, le n.° 67 du *Monthly repertory of English literature* pour le mois d'octobre 1812, m'est tombé entre les mains;

il contient la notice de la vie du feu général Melville ; nous allons en extraire ce qui a rapport à notre sujet.

« Le général Melville avoit été gouverneur en chef de toutes les îles dans les Indes Occidentales, cédées par la France à l'Angleterre par le traité de 1763. Il commandoit en outre, sous le titre de capitaine général, les forces militaires dans ces colonies.

» Ce ne fut que dix années après avoir rempli avec beaucoup de distinction et avec l'entière approbation de son gouvernement, les charges éminentes confiées à ses grands talens, que les ayant résignées, il put tourner són attention vers ses études favorites, savoir, l'histoire militaire et les antiquités. Il consacra les années 1774, 1775 et 1776 à des voyages en France, en Suisse, en Italie et en Allemagne, pendant lesquels il examina les lieux où les batailles les plus mémorables s'étoient données, les villes qui avoient soutenu des siéges, et les divers endroits qui avoient été le théâtre des événemens mi-

litaires rapportés dans l'histoire ancienne et moderne.

» Avec Polybe et César à la main, il détermina sur les lieux mêmes, les positions et les opérations des généraux les plus distingués, depuis le *Portus Itius* de César sur le canal de la Manche, jusqu'à l'emplacement de la bataille de *Cannes* sur la côte de la mer Adriatique.

» Se reposant sur l'autorité de Polybe, et guidé par *la raison de la guerre* (il vouloit dire, par le sens commun appliqué à la guerre), il traça la route qu'Annibal suivit pour entrer en Italie, depuis le lieu où il traversa le Rhône, probablement dans le voisinage de *Roquemaure*, en remontant le long de la rive gauche de ce fleuve, jusque près de Vienne, et traversant le Dauphiné, jusqu'à l'entrée des montagnes près du bourg des *Echelles*, pour arriver à Chambéry, et de là passer le Petit Saint-Bernard pour descendre dans la vallée d'Aoste.

» En suivant cette route, qui paroît avoir été étrangement négligée par les com-

mentateurs, les historiens et les antiquaires les plus distingués, quoique ce fût la plus naturelle, le général Melville trouva que la nature du pays, les distances, la situation des rivières, des rochers, des montagnes s'accordoient très-exactement avec les circonstances rapportées par Polybe. Il découvrit même le *Leucopetron*, cette célèbre *Crux-criticorum* subsistant encore à l'endroit décrit par Polybe, et connue encore sous la même dénomination de la Roche-Blanche (1).

» Les preuves qui naissoient de tant de coïncidences ne satisfaisant pas complétement le général Melville, il traversa les Alpes dans les endroits qui avoient été indiqués par les auteurs comme étant la route d'Annibal; mais aucun de ces passages ne se trouva correspondre à la narration de Polybe, sans faire violence au sens littéral.

---

(1) Nous parlerons de cette *roche blanche* dans le chapitre XI du livre premier.

» La méthode du général Melville pour découvrir la vérité, étoit d'abord de rassembler tous les renseignemens que l'on pouvoit se procurer, de peser ensuite les autorités et les témoignages, afin de s'assurer de ceux auxquels on devoit donner le plus de créance, et enfin de faire usage de sa raison pour arriver à l'objet de ses recherches, conformément aux témoignages qu'il jugeoit les meilleurs. Par cette méthode, simple en apparence, mais que peu d'hommes sont en état de suivre, il résolut des difficultés, et découvrit des vérités qui avoient été abandonnées par d'habiles gens, comme insolubles et hors de leur portée. La découverte de la véritable route d'Annibal à travers les Alpes est un exemple de cette méthode.

» Le général Melville avoit un amour ardent pour la vérité dans toutes les recherches qui pouvoient intéresser les hommes ; elle étoit bien reçue de lui de quelque part qu'elle vînt. »

Nous renvoyons à la notice de sa vie

pour la connoissance de ses vertus publiques et particulières. — Il mourut en 1809, âgé de 86 ans.

La carte qui accompagne cet ouvrage présente la route d'Annibal tracée depuis Nismes jusqu'au lieu de la bataille du Tésin. On y remarque le passage du Rhône près d'Orange; la longue marche en remontant ce fleuve jusqu'à Yenne; l'entrée des Alpes entre Yenne et le lac du Bourget, et le passage des Hautes-Alpes au Petit Saint-Bernard.

Pour la partie de la route du côté de l'Espagne, on pourra consulter une carte de France.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE SECOND.

FIN de la Table.

INTRODUCTION.

Le passage d'Annibal d'Espagne en Italie, au travers des Alpes, est un des événemens les plus extraordinaires que nous présente l'histoire romaine. Il excite également l'intérêt de l'écolier et de l'historien. Chacun admire le génie qui put concevoir et exécuter une entreprise aussi hardie et aussi périlleuse : entreprise suivie de plusieurs victoires signalées et qui fut sur le point de se terminer par la destruction de la République romaine.

Chacun cherche à découvrir par quelle route l'armée carthaginoise pénétra en Italie, mais il semble qu'il y ait sur cette marche un voile impénétrable qui lui donne l'apparence du merveilleux. De nos jours, comme du temps des Romains, la même incertitude règne sur le passage que les guides d'Annibal choisirent pour le conduire en Italie. Il n'y a peut-être pas de fait dans l'histoire sur lequel il y ait eu tant d'opinions diverses, et sur lequel l'on soit tombé dans un si grand nombre d'erreurs. C'est

dans l'espérance de les dissiper, et de terminer enfin les discussions sur ce sujet, que je communique au public le résultat de mon travail.

L'auteur qui a été la principale cause de tant d'incertitudes et de tant d'opinions diverses, c'est Tite-Live, qui, en traduisant l'histoire de Polybe, en a retranché des parties essentielles, et a ajouté des détails géographiques qui changent complétement la route que l'auteur grec nous indique de la manière la plus évidente.

Tite-Live rapporte à la route qu'il a adoptée, et dont les différentes parties ne peuvent s'accorder entr'elles, les mêmes circonstances, les mêmes obstacles qu'il copie dans Polybe, quoique cet auteur parlât d'une autre route qu'il avoit reconnue d'après ses propres observations faites sur les lieux, et d'après le récit des contemporains d'Annibal. Il n'étoit pas probable cependant que les mêmes distances, le même nombre de jours de marche, les mêmes localités, pussent convenir à deux routes absolument différentes, surtout lorsqu'elles traversoient une chaîne de montagnes aussi variée que celle des Alpes.

Mais lorsque nous examinerons la route que l'historien romain fait suivre au général carthaginois, nous verrons qu'il n'avoit que des idées

très-confuses en géographie; qu'il n'étoit sur le fait historique que nous voulons éclaircir, que le copiste peu fidèle de Polybe, et non point un auteur original. On sait que Tite-Live avoit copié des livres presque entiers de Polybe, quoiqu'il se contente de dire que cet auteur grec *n'étoit nullement à mépriser*. Tite-Live préféroit le merveilleux au vrai, et l'exactitude n'étoit pas une de ses qualités. Il cherchoit plutôt à plaire à l'imagination par des tableaux romanesques, qu'à satisfaire l'esprit par une histoire vraie et judicieuse. Il attachoit un trop grand prix au style éloquent, et dédaignoit le style simple, précis, mais sans parure, de Polybe.

Nous allons prouver que ce dernier auteur est le seul que l'on doit suivre dans le sujet qui nous occupe, le seul qui mérite toute notre confiance par les peines qu'il s'étoit données pour acquérir les connoissances les plus exactes sur les faits qu'il rapporte, et sur la géographie des pays qui furent le théâtre des événemens militaires dont il écrit l'histoire.

Écoutons ce qu'il dit lui-même au chap. LIX de son troisième livre. Après avoir excusé les erreurs des historiens qui l'avoient précédé dans la description des pays éloignés, il

ajoute (1) : « Mais aujourd'hui que, par la
» conquête de l'Asie par Alexandre, et celle
» de presque tout le reste du monde par les
» Romains, il n'est point d'endroit dans l'uni-
» vers où l'on ne puisse aller par mer et par
» terre, et que de grands hommes, déchargés
» du soin des affaires publiques et du com-
» mandement des armées, ont employé les
» momens de leur loisir à ces sortes de re-
» cherches, il faut que ce que nous en vou-
» lons dire soit beaucoup plus exact et plus
» assuré. C'est de quoi nous tâcherons aussi
» de nous acquitter dans cet ouvrage lorsque
» l'occasion s'en présentera, et nous prierons
» alors nos lecteurs curieux de nous donner
» toute leur attention. J'ose dire que je m'en
» suis rendu digne par les fatigues que je me
» suis données, et par les dangers que j'ai
» courus en voyageant dans l'Afrique, dans
» l'Espagne, dans les Gaules, et sur la mer
» extérieure dont tous ces pays sont envi-
» ronnés, pour corriger les fautes que les
» Anciens avoient faites dans la description de
» ces lieux, et pour en procurer aux Grecs la
» connoissance. »

---

(1) Traduction de Dom Vincent Thuillier, tom. IV, p. 70.

Dans un chapitre précédent (1), Polybe, parlant du passage des Alpes et de la prudence consommée avec laquelle Annibal conduisit son expédition, dit encore : *Je parle avec assurance de toutes ces choses, parce qu'elles m'ont été racontées par ceux qui vivoient dans le temps. J'ai visité les lieux moi-même, et j'ai voyagé au travers des Alpes pour les voir et pour les connoître.*

Quelle confiance ne devons-nous pas avoir dans un historien qui, pour ne rien dire dont il ne fût parfaitement sûr, entreprend de longs voyages, dans lesquels il fut nécessairement exposé à de très-grands dangers ; qui, non content de se faire raconter toutes les circonstances de la marche d'Annibal par des contemporains bien instruits, visite lui-même les Alpes pour en prendre une exacte connoissance. Aussi verrons-nous dans toutes les parties de cette longue marche, telle qu'elle a été tracée par le général Melville, que tout est d'accord pour les distances, les localités ; que tout se rencontre jusqu'aux moindres détails.

(1) Le XLVIII.e de l'édition de Casaubon, qui correspond à la fin du chap. IX de la traduction de Thuillier, tome IV, p. 62.

Le célèbre historien anglais Gibbon, faisant à l'occasion de la marche d'Annibal, le parallèle entre Tite-Live et Polybe, dit de ce dernier (1) : « Dans Polybe, tout est raisonné, » tout est simple et sans parure. Une justesse » d'esprit peu commune dans son siècle et » dans son pays, réunie avec une sécheresse » d'imagination qui y étoit encore plus rare, » lui faisoit facilement préférer le vrai qu'il » connoissoit à fond, aux agrémens qu'il mé- » prisoit, d'autant plus qu'il en étoit incapable. » Il avoit examiné lui-même tout le pays » entre l'Èbre et le Pô, et il l'avoit examiné » avec des yeux attentifs et éclairés. Il pouvoit » y recueillir tous les vestiges précieux d'une » tradition que soixante ans n'avoient pas en- » core effacés. Il pouvoit s'entretenir avec des » vieillards du pays, qui, dans leur jeunesse, » s'étoient opposés au passage d'Annibal, ou » qui avoient combattu sous ses drapeaux. Il » avoit entrepris ce voyage difficile dans le » dessein même de s'instruire sur les lieux, et » d'opposer à toutes les fables qui inondoient » déjà le public, une histoire vraie et simple

(1) Mélanges posthumes d'Édouard Gibbon, Esq. Londres, 1796. Tome II, p. 182-184.

» de cette fameuse expédition des Carthagi-
» nois. L'ouvrage qu'il nous a laissé est le fruit
» de ce dessein. »

Polybe étoit né en Grèce vers l'an de Rome 548, ou 14 ans après l'expédition d'Annibal. On peut supposer qu'il vint à Rome à l'âge de 30 ans, c'est-à-dire 44 ans après cet événement; il put donc déjà s'entretenir des victoires du général carthaginois avec des personnes de 60 à 70 ans qui en avoient été témoins dans leur jeunesse.

Si Polybe traversa les Alpes à l'âge de 40 ans, il put converser avec des montagnards de 72 ans, qui, lors du passage d'Annibal, en avoient 18.

Il est possible que Polybe acheva son histoire à l'âge de 60 ans, l'an de Rome 608, deux ans après la prise et la ruine de Carthage. Il mourut à l'âge avancé de 82 ans.

Ce fut l'an de Rome 585 que Scipion l'Africain, n'ayant que 18 ans, se lia étroitement avec Polybe. Cette amitié, dit Rollin (1), devint très-utile à ce jeune Romain, et ne lui a guère moins fait d'honneur dans la postérité que toutes ses victoires.

---

(1) Hist. Romaine. Paris, 1743. Tome 8, p. 257-259.

Il ne pouvoit le quitter, son grand plaisir étoit de s'entretenir avec lui; il le respectoit comme son propre père, et Polybe de son côté le chérissoit comme son propre enfant.

Pour profiter des lumières d'un auteur aussi judicieux que Polybe, aussi bien instruit dans les choses qu'il raconte, aussi supérieur aux autres historiens pour l'exactitude et l'amour du vrai, et d'une expérience consommée dans le métier de la guerre, il importoit d'avoir une traduction correcte de l'original grec. Pour parvenir à ce but, j'ai consulté celles de Casaubon, de Dom Vincent Thuillier, de Hooke dans son Histoire Romaine, et de Titler, auteur anglais, qui avoit écrit un petit ouvrage sur la route d'Annibal. J'ai comparé ces différentes traductions avec l'original grec, et lorsqu'il me restoit quelque doute sur le sens d'un mot ou d'une phrase, je me suis adressé aux hommes les plus versés dans la langue grecque. Avec ces secours, je crois être parvenu à obtenir une traduction qui rend le véritable sens de Polybe dans toutes les parties de son récit relatif à la marche d'Annibal depuis Carthagène jusqu'aux bords du Tésin.

J'ai éprouvé quelques difficultés provenant du style négligé de Polybe et de ses répétitions,

mais j'ai cherché à les éviter, en conservant cependant toute sa clarté et le sens littéral.

Après s'être procuré une traduction assez correcte pour tenir lieu de l'original, il falloit avoir les meilleures cartes géographiques pour y mesurer les distances d'une manière sûre ; il falloit consulter les relations des voyageurs qui ont traversé les Alpes; ou bien, ce qui valoït encore mieux, il falloit visiter les Alpes soi-même dans le but de chercher le passage qui correspondît le mieux au récit de Polybe. C'est ce que fit le général Melville, et c'est ce que j'ai fait pour l'entrée des Alpes, que le général n'avoit pas déterminée d'une manière exacte. Mais il falloit auparavant chercher dans les géographies anciennes, les passages les plus anciennement connus, ceux en particulier qui devinrent des voies romaines; car on pouvoit présumer que les Romains ouvrirent leurs grands chemins dans les Alpes en suivant les routes fréquentées par les anciens habitans du pays, et surtout par les Gaulois, qui, à différentes époques, envahirent l'Italie. C'est une de ces routes qu'Annibal devoit avoir suivie nécessairement, puisqu'il avoit pour guides les descendans de ces mêmes Gaulois, qui s'étoient établis dans les plaines arrosées par le Pô.

Comme nous parlerons souvent dans le cours de cet ouvrage des voies romaines et des itinéraires romains, qui, avec le nom des lieux par où elles passoient, nous donnent la direction de ces routes, je crois qu'il est nécessaire de les faire connoître à ceux de mes lecteurs qui n'en auroient qu'une idée imparfaite. C'est dans l'ouvrage de Bergier (1) que je puiserai la notice suivante, qui fera la seconde partie de cette introduction.

NOTICE SUR LES VOIES ROMAINES, LES ITINÉRAIRES ET LES ROUTES QUI TRAVERSOIENT LES ALPES DU TEMPS DE POLYBE.

L'ITALIE et toutes les provinces de l'Empire romain étoient traversées par des grands chemins pavés qui se prolongeoient jusqu'aux extrémités de ce vaste Empire. Ces chemins partoient du milieu du *Forum*, la plus belle place de Rome, où étoit planté le *milliarium aureum*.

---

(1) Histoire des grands chemins de l'Empire romain, par Nicolas Bergier. Édition de Bruxelles. 1728.

L'ensemble de ces chemins, par leur multitude, leur longueur extraordinaire et le nombre de siècles qu'il fallut pour les achever, est l'entreprise la plus grande que l'esprit humain ait jamais conçue, et que la main de l'homme ait jamais amenée à sa perfection. C'est en particulier en cela que paroît la grandeur et la puissance colossale du peuple romain.

C'étoit par le moyen de ces chemins que toutes les productions naturelles et artificielles des différens pays soumis à l'Empire, étoient apportées à Rome, qui étoit en quelque sorte le marché universel de toute la terre. C'étoit par leur moyen que Rome donnoit la vie et le mouvement à toutes les provinces, comme par les artères le cœur porte la vie dans toutes les parties du corps humain.

Bergier étoit tellement pénétré de la grandeur de cet ouvrage, qu'il auroit voulu qu'on l'appelât *l'unique merveille du monde*, ou *la merveille des merveilles de la terre*. Ces chemins, qui étoient pavés comme les rues de Rome, s'étendoient depuis les extrémités occidentales de l'Europe et de l'Afrique, jusqu'au fleuve de l'Euphrate et autres parties de l'Asie majeure. De l'une de ces extrémités à l'autre,

c'est-à-dire de l'Occident à l'Orient, il y avoit au moins vingt-cinq grands chemins, chacun d'environ seize cents lieues d'étendue, et du midi au septentrion les chemins avoient de huit cents à mille lieues de longueur. Ils se continuoient par des ponts sur les rivières, ou par des ponts qui, en se répondant de rivage en rivage, en réunissoient sans interruption les parties à travers les fleuves et les mers : nous ne mettons point ici en ligne de compte un grand nombre de chemins de traverse dans les diverses provinces de l'Empire.

Cet ouvrage ne fut pas achevé dans le même siècle, ni par le même empereur. Il fallut plusieurs siècles pour l'amener à sa perfection, et la plupart des empereurs y firent travailler. Ils employèrent tous les peuples à eux soumis et tous les soldats de leurs légions pour conduire ces routes à travers les monts et les vallées, les plaines et les marais, pour les mesurer par milles, et marquer chacun de ceux-ci par des colonnes qui en désignoient le terme et le nombre jusqu'aux extrémités de l'Empire. Il reste encore des vestiges de toutes ces routes.

Les chemins d'Italie furent faits pendant la République jusqu'au règne d'Auguste. Avant cette époque, on en fit un très-petit nombre

dans les provinces; les auteurs ne font mention que de deux. L'empereur Auguste avoit tellement à cœur l'ouvrage des grands chemins, qu'il y fit travailler dans presque tout l'Empire, mais principalement dans la Gaule et dans l'Espagne. Ce fut l'empereur Trajan qui surpassa tous les successeurs d'Auguste dans ce travail. Le sénat et le peuple romain mettoient une si grande importance aux grands chemins, qu'il n'y avoit aucun autre ouvrage public dont les auteurs fussent plus honorés et plus récompensés. On érigeoit des arcs de triomphe aux empereurs qui avoient fait ou réparé des grands chemins; on frappoit des médailles à leur honneur.

Ces chemins auroient été connus bien imparfaitement, et plusieurs d'entr'eux seroient restés ignorés des nations modernes, si deux itinéraires de ces grandes routes n'avoient pas échappé heureusement aux ravages du temps. Je veux parler de l'*Itinéraire d'Antonin* et de la *Carte* dite *de Peutinger*.

Le premier contient par écrit, et non par lignes, les plus grands et les plus renommés de tous les chemins faits de main d'homme, qu'on appeloit voies consulaires, prétoriennes, impériales, royales ou militaires. Cet itinéraire

les conduit par les cités, bourgades, villages, gîtes et postes de chaque province, tant de l'Europe et de l'Asie, que de l'Afrique, où l'Empire romain s'étendoit; ajoutant les distances qu'il y avoit d'un lieu à l'autre, marquées par nombres de milles, de stades, de lieues gauloises, suivant la diversité des pays.

Ce livre fut fait pour servir de guide à ceux qui voyageoient sur les grands chemins de l'Empire, comme nous avons à présent les livres de postes pour voyager en Europe. Il renferme environ 372 chemins désignés par les noms des villes qui en occupent les deux extrémités. L'auteur de cet itinéraire les commence et les finit où bon lui semble, sans s'asservir à l'étendue précise d'aucune des voies militaires, son dessein n'étant que de montrer comment on pouvoit aller d'une ville ou d'une province dans une autre. On ignore sous lequel des dix ou onze empereurs qui ont porté le nom d'Antonin, cet itinéraire a été fait; Bergier penche à croire que ce fut sous Marcus Aurelius Antoninus, fils de Septimius Severus.

La *table* ou *carte* dite *de Peutinger* fut trouvée à Augsbourg en Allemagne, chez un nommé Conrad Peutinger, homme savant et curieux des choses antiques. L'auteur de cette

carte n'est pas mieux connu que celui de l'Itinéraire d'Antonin. Elle doit cependant avoir été faite sous le règne de l'empereur Théodose ou de ses fils Arcadius et Honorius, lorque l'Empire étoit encore dans son entier et composé des régions et des provinces décrites dans cette carte : c'est pour cela que quelques auteurs l'ont appelée *Charta Theodosiana*.

Cette carte n'est point une carte géographique, mais simplement un tableau sous la forme d'une longue bande qui a douze pieds de longueur sur six pouces huit lignes de largeur, en sorte que sa largeur n'est que la dix-neuvième partie de sa longueur. L'auteur ne lui a donné que la largeur nécessaire pour y tracer par des lignes environ 25 grands chemins, qui en comprennent chacun un grand nombre de moins étendus; mais il avoit besoin d'une longueur considérable pour marquer avec des intervalles suffisans, chaque ville, gîte ou poste, avec les distances en milles de l'une à l'autre. N'ayant d'autre but que celui de montrer d'un seul coup-d'œil la suite des stations et leurs distances, l'auteur de cette carte ne s'est pas embarrassé que les provinces fussent chacune à sa place géographique et qu'elles eussent leur grandeur respective, ni que les rivières eussent

leur véritable direction par rapport aux points cardinaux, ni que les rivages de la mer fussent figurés selon leurs sinuosités et leurs situations. Ce n'étoit pas son objet; *il n'avoit*, comme le dit Bergier dans son vieux langage, p. 352, *il n'avoit cure du reste, qui n'étoit pas de son gibier et qu'il laissoit aux cartes géographiques.*

On ne trouve sur cette carte que les noms des villes, des bourgs, ou demeures qui étoient assises sur les grands chemins, et le mille romain en est la seule mesure. Les lignes qui représentent les chemins sont tellement entrelacées, qu'on ne peut les compter.

Il ne paroît pas que cette carte ait été faite d'après l'Itinéraire d'Antonin, quoiqu'elle comprenne comme lui la plus grande partie des chemins militaires qui s'étendoient depuis Rome jusqu'aux extrémités de l'Empire.

Après avoir parlé en général des voies romaines et des itinéraires qui en donnent la liste ou le tableau, il nous reste à parler en particulier de celles de ces voies qui traversoient les Alpes et le midi de la Gaule, dont nous ferons mention dans cet ouvrage.

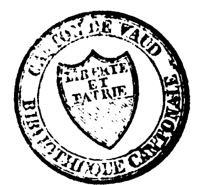
La première voie pavée faite dans la Gaule, et la plus ancienne de toutes, fut celle que

les Romains firent dès le temps de la dernière guerre d'Afrique, pour voyager de l'Espagne et des monts Pyrénées à travers la Gaule narbonnoise jusqu'aux Alpes. C'est celle dont Polybe fait mention dans son troisième livre, comme ayant été faite dans le temps qu'il écrivoit, et comme étant la même route qu'avoit suivie Annibal. Elle passoit par Barcelone, Narbonne et Nismes. L'époque où cette voie fut tracée par les Romains, peut se rapporter aux années 605 à 606 de Rome, puisque la troisième guerre punique commença l'an de Rome 603, et se termina par la prise de Carthage l'an 606 (1).

La seconde voie ouverte dans la Gaule fut la *Via Domitia* que Domitius Ahenobarbus fit faire l'an de Rome 631. Étant consul cette année-là, il vainquit les *Allobroges* et les *Alvernos*, qui habitoient la Savoie, le Dauphiné et l'Auvergne. Il fit paver ce grand chemin à la manière d'Italie. Il traversoit le pays des Allobroges et la région appelée *Provinciam*, aujourd'hui la Provence; mais on en ignore toute l'étendue. Cette voie n'existoit pas

(1) Polybe avoit alors 58 ans; ce fut donc à cette période de sa vie qu'il composa son histoire.

2



lorsque Polybe écrivoit, puisqu'il mourut pour le plus tard l'an de Rome 630.

Il paroît que ces deux voies étoient les seules qui fussent ouvertes hors de l'Italie avant Auguste. Ce fut cet empereur qui fit tailler dans les rochers des Alpes, et paver avec une peine et des frais indicibles, les premières voies militaires qui traversèrent ces montagnes. Ses légions y travaillèrent elles-mêmes, où bien c'étoient des ouvriers ordinaires, pendant que les légions soutenoient le choc des peuples montagnards qui, par la force des armes, les en vouloient empêcher, sentant bien que l'établissement de ces grands chemins entraîneroit la perte de leur indépendance.

Les principaux chemins faits par Auguste pour passer d'Italie en France, venoient se joindre et se croiser à la ville de Lyon, dont la situation pour le commerce avoit été trouvée très-avantageuse. C'est de là qu'Agrippa, gendre d'Auguste, fit partir les grands chemins comme d'un centre, pour les conduire jusqu'aux extrémités des provinces gauloises. Un de ces chemins suivoit la rive gauche du Rhône pour aller atteindre la mer Méditerranée au port de Marseille. C'est l'itinéraire de cette voie romaine qui nous fournira les distances

et les stations de la marche d'Annibal, depuis le passage du Rhône entre Orange et Avignon, jusqu'à Vienne.

Venons maintenant aux routes qui traversoient les Alpes. Polybe, au rapport de Strabon, disoit qu'il y avoit de son temps quatre chemins pour passer d'Italie dans la Gaule.

1.° Par la Ligurie, près de la mer Thyrrhène ou de Gênes. Cette route passoit par les villes de *Gênes*, *Savone*, *Monaco*, *Nice*, et se terminoit à *Arles* sur le Rhône.

2.° Par le pays des *Taurini*, partant de *Milan* et passant par la vallée d'*Exilles*, le *Mont-Genèvre*, *Briançon*, etc., et se terminant aussi à *Arles*.

3.° Par le pays des *Salassi* ou la Val d'Aoste, partant aussi de Milan, traversant le Petit St. Bernard, et se terminant à Vienne sur le Rhône.

4.° Par les Grisons. Cette route alloit depuis Milan à *Coire*, en passant par Como.

De ces quatre routes il n'y a que la seconde et la troisième qui puissent être celles que nous cherchons. Nous trouvons dans les itinéraires romains la direction exacte de ces deux routes au moyen des noms des villes et villages par lesquels elles passoient, et nous devons supposer qu'avant qu'elles devinssent des voies mi-

litaires, c'étoient aussi celles que fréquentoient les anciens habitans des pays voisins des Alpes. Nous ne devons pas en chercher d'autres pour découvrir celles que l'armée carthaginoise suivit, puisque cette armée avoit pour guides des Gaulois cisalpins dont les ancêtres avoient déjà traversé les Alpes par les mêmes chemins, et qui venoient eux-mêmes de les traverser pour venir à la rencontre d'Annibal.

Celui de ces deux chemins qui passoit par le pays des *Taurini*, se trouve dans l'Itinéraire d'Antonin, sous le titre de *D'Italie dans les Gaules*. De Milan à Arles par les Alpes Cottiennes (1). Il passoit par Turin, Suze, Oulx, Cezane. Entre ce dernier bourg et Briançon, il traversoit l'Alpe Cottienne ou le Mont-Genèvre. De Briançon, cette voie descendoit la vallée de la Durance jusqu'à *Embrun*, puis elle s'écartoit de cette rivière pour passer à *Chorges* et à *Gap*; elle venoit rejoindre la Durance un peu au-dessous de *Tallard*, et la suivoit plus bas que *Sisteron*; de là elle se dirigeoit sur *Apt* et *Cavaillon*. C'est à cette dernière ville qu'elle traversoit la Durance, pour se terminer à *Arles*.

---

(1) *De Italia in Gallias. — A Mediolano Arelate per Alpes Cottias.*

L'ancien Dauphiné, à l'exception d'une bande de trois à quatre lieues de largeur le long de la rive gauche du Rhône, est tout couvert de montagnes, qui s'étendent depuis l'Isère jusqu'à la Durance au-dessous de Sisteron. Ces montagnes se terminent au midi par la chaîne du *Mont-Ventoux*, qui court de l'ouest à l'est, et dont la petite ville de *Sault* occupe le centre. Le *Mont-Ventoux* est élevé de mille toises au-dessus de la mer, et les autres sommités sont élevées de cinq à six cents toises; elles forment une chaîne qui termine brusquement la grande chaîne des Alpes.

Si l'armée carthaginoise avoit pris la route de la Durance, elle auroit quitté les bords de cette rivière près d'Avignon; et, pour éviter les montagnes qui se terminent par la crête du Mont-Ventoux, elle se seroit dirigée vers l'Orient, en passant par *Apt*, *Reillanne*, *Forcalquier*, et seroit arrivée sur les bords de la Durance à *Lurs*, six lieues au-dessous de *Sisteron*. Elle auroit remonté la rive droite de cette rivière jusqu'à *Tallard*, et auroit suivi les mêmes vallées que suivoit la voie romaine. Elle auroit traversé le Mont-Genèvre pour descendre dans le pays des *Taurini*. C'est cette route que Tite-Live a en vue, puisqu'il fait

passer la Durance aux Carthaginois dans les environs d'Embrun, et les fait arriver chez les *Taurini* à leur descente en Italie.

La troisième route connue du temps de Polybe pour passer d'Italie dans la Gaule, étoit celle qui passoit par le pays des *Salassi*, ou la vallée d'Aoste, pour entrer chez les *Centrones*, ou les peuples de la Tarantaise. Elle partoit de Milan, passoit à Novarre, Verceil, Yvrée, la cité d'Aoste; traversoit l'Alpe grecque ou le Petit St. Bernard, suivoit la rivière droite de l'Isère jusqu'à Montmeillan, puis tournoit sur *Chambéry*, et se terminoit à Vienne après avoir passé par *Yenne* et *Bourgoin*. C'est la route que Polybe décrit comme étant celle qu'Annibal suivit : nous ne la ferons pas mieux connoître pour le présent, parce que nous aurons occasion d'en parler fort en détail.

Ce fut l'empereur Auguste qui le premier fit travailler à cette route, ainsi qu'à celle qui traverse le Grand St. Bernard. Ces deux routes se séparoient à *Augusta Prætoria*, la cité d'Aoste. Strabon dit en deux endroits de son quatrième livre, que dans la Val d'Aoste, il y a un chemin qui se divise en deux branches, dont l'une passe par les monts Pennins, qui est inaccessible aux bêtes de charge, et l'autre

par la Tarantaise, qui est plus large et praticable pour les chars, mais elle est plus longue. Ces deux chemins se rejoignoient à la ville de Lyon.

Quand Strabon dit que la route par le Petit St. Bernard étoit plus longue que celle par le Grand St. Bernard, il ne vouloit parler que du passage des Alpes, car la distance totale depuis la cité d'Aoste jusqu'à Lyon, en passant par le Grand St. Bernard, est, au contraire, beaucoup plus grande que par le Petit, puisque la route par le Grand St. Bernard passoit au nord du lac Léman, ce qui est un détour considérable.

Suivant Strabon, le passage du Grand St. Bernard n'étoit pas connu du temps de Polybe, et avant les travaux qu'Auguste y fit faire, il n'étoit pas praticable pour les bêtes de somme. Si nous avions besoin de cet argument pour prouver que l'armée carthaginoise, accompagnée de sa cavalerie, de ses bêtes de somme et de ses éléphans, n'avoit pas passé par cette montagne, nous l'alléguerions.

Il nous reste à parler du Mont-Cenis. Ce passage ne se trouve point dans les itinéraires romains, et il ne paroît pas qu'il ait été jamais une voie romaine, ou qu'il ait été même connu

des Romains. Il offroit de trop grandes difficultés, car les rochers du côté de l'Italie sont presque à pic, et il a fallu tailler en zigzags dans le roc vif, le chemin par lequel on descend de la *Grand-Croix* au village de la *Ferrière* (1).

Quelques auteurs ont cru que le Mont-Cenis étoit le chemin nouveau et plus commode, différent de celui d'Annibal, que Pompée se vantoit d'avoir ouvert. Bergier (2) étoit de cette opinion, il se fondoit sur un passage d'Appien qui rapporte que Pompée prit son chemin non par la route d'Annibal, mais non loin des sources du Rhône et de l'Éridan (le Pô), qui sont peu éloignées l'une de l'autre. Ceci peut se rapporter au Petit St. Bernard comme au Mont-Cenis, puisque ces deux montagnes sont également entre les sources du Rhône et celles du Pô. Appien étoit sans doute imbu de la même erreur que beaucoup d'auteurs romains, entr'autres Pline et Ammien Marcellin, qui croyoient qu'Annibal avoit passé par le *Mons Penninus*, à cause de la ressemblance du mot

(1) Voyages sur les Alpes de Desaussure, § 1300.

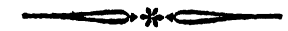
(2) Histoire des grands chemins de l'Empire romain, pag. 475.

avec celui de *Pœni* qui signifie *Carthaginois*, pensant que c'étoit le passage de l'armée d'Annibal qui avoit donné le nom à la montagne. Si cette armée avoit réellement passé par les monts Pennins, il est clair que Pompée, en traversant le Petit St. Bernard, auroit ouvert un chemin différent de celui d'Annibal et beaucoup plus commode. Je crois donc très-probable que Pompée, sans le savoir, avoit suivi la même route que le général carthaginois (1).

Quoi qu'il en soit, il paroît certain que le Mont-Cenis étoit un passage impraticable, non-seulement du temps d'Annibal ou de celui de Pompée, mais encore plusieurs siècles après leur expédition.

---

(1) Si ce que rapporte M. Albanis Beaumont dans sa description de la Savoie (tom. 1, pag. 13) est juste, il arrivoit souvent que les Romains confondoient le Grand St. Bernard avec le Petit, parce que sur chacune de ces montagnes il y avoit un temple dédié au dieu celte *Jou-Pen* ou *Jupitèr-Penninus*.



HISTOIRE

DU

PASSAGE DES ALPES.

LIVRE PREMIER.

Nous avons fait voir dans l'introduction que le seul historien original, le seul qui soit digne de foi sur l'expédition d'Annibal en Italie, étoit Polybe, auteur d'une histoire en langue grecque qui traite des guerres des Romains pendant un espace de cinquante-trois ans.

Cette histoire étoit divisée en quarante livres, dont il ne nous reste que les cinq premiers dans leur entier. Les deux premiers ne sont qu'une introduction aux autrés. C'est dans le troisième que Polybe commence son histoire par la seconde guerre punique.

Nous suivrons la division des chapitres de l'édition de Casaubon, en commençant au trente-quatrième, lorsque l'armée d'Annibal part de Carthagène. Nous terminerons notre

traduction et nos recherches à la bataille du Tésin, en faisant alterner nos remarqnes et nos éclaircissemens avec le texte de Polybe.

CHAPITRE PREMIER.

Narration de Polybe, contenant le dénombrement des troupes d'Annibal, — les distances que ce général eut à parcourir de Carthagène jusqu'en Italie, — le débarquement du Consul romain à l'embouchure du Rhône, — le passage du Rhône par l'armée carthaginoise et par les éléphans.

CHAPITRE 34. ANNIBAL, ayant formé le projet hardi de marcher en Italie, au travers des Alpes, avoit envoyé depuis l'Espagne, à différentes reprises, des députés dans la Gaule Cisalpine, pour s'informer de la fertilité du pays au pied des Alpes et le long du Pô, du nombre des habitans, de leur courage dans la guerre, et pour savoir s'ils nourrissoient toujours la même aversion contre les Romains, qui leur avoient fait la guerre quatre ou cinq ans auparavant.

Les députés, à leur retour, l'informèrent de la bonne disposition et des espérances des Gaulois Cisalpins, de la hauteur extraordinaire

des Alpes, et des difficultés qu'il devoit s'attendre à rencontrer dans leur passage, quoique l'entreprise ne fût pas absolument impossible.

Annibal rassembla ses troupes, et se mit en marche depuis Carthagène, vers le commencement de la maturité des blés (1). Son armée consistoit en 90,000 hommes d'infanterie et environ 12,000 hommes de cavalerie. Avant d'atteindre les Pyrénées, elle fut réduite à cinquante mille hommes d'infanterie et neuf mille chevaux, parce qu'il avoit jugé nécessaire de laisser en Espagne un détachement sous Hannon, et de renvoyer chez eux un grand nombre d'Espagnols. Avec cette armée, il passa les Pyrénées, et entra dans la Gaule.

Cette armée fut encore réduite dans sa marche jusqu'au Rhône, car, après le passage de ce fleuve, elle n'étoit plus composée que de 38,000 hommes d'infanterie et un peu plus de 8000 chevaux (2).

CHAP. 39. Depuis la *nouvelle Carthage* (Carthagène), jusqu'au fleuve *Iberus* (l'Ebre),

---

(1) Pour les parties meridionales de l'Espagne, la maturité dès blés répond à la fin de mai.

(2) Les quatres chapitres suivans n'ayant aucun rapport direct avec notre sujet, nous passons au 39.

la distance est de 2600 stades. De là jusqu'à *Emporium* (1), il y a 1600 stades, et d'Emporium jusqu'au passage du Rhône, environ 1600 stades; car toutes ces distances ont été mesurées, dans ces temps-ci, avec soin, par les Romains, et marquées par espaces de huit stades (2).

Depuis le passage du Rhône, pour ceux qui marchent le long du fleuve lui-même, comme s'ils alloient vers ses sources, jusqu'à la montée des Alpes, pour se rendre en Italie, il y a une distance de 1400 stades.

Reste le passage des Alpes elles-mêmes, qui est un espace d'environ 1200 stades. En les passant, Annibal devoit arriver dans les plaines d'Italie qui bordent le Pô.

Suivant ce compte, Annibal avoit à marcher en tout environ 9000 stades depuis Carthagène. Il est vrai qu'arrivé à Emporium, et à ne considérer que la distance, il avoit déjà parcouru presque la moitié du chemin; mais si l'on envisage les difficultés du voyage, la plus grande partie lui restoit encore à surmonter.

---

(1) *Castellon de Ampurias*, petite ville de Catalogne sur le bord de la mer, dans le golfe de Rosas, au pied des Pyrénées, à 9 lieues au nord-est de Girone.

(2) Le mille romain était composé de 8 stades.

CHAP. 40. Dans le même temps qu'Annibal se préparoit à traverser les défilés des Pyrénées, les Boïens, apprenant que les Carthaginois marchoient vers l'Italie, et espérant beaucoup de leurs secours, se révoltèrent contre les Romains; et, conjointement avec les *Insubres* (1), ils ravagèrent les nouvelles colonies romaines de *Placentia* et de *Cremona*. Ils battirent l'armée romaine commandée par Lucius Manlius, qui avoit été envoyé pour s'opposer à leurs incursions. Ils assiégeoient les restes de cette armée dans la petite ville de *Tannetum*, lors-qu'Annibal arriva en Italie.

CHAP. 41. Le consul Publius Cornelius Scipio, ayant été chargé de la guerre d'Espagne, eut le commandement de deux légions, avec 14,000 hommes d'infanterie et 1200 chevaux des troupes des Alliés. Avec ces forces et une flotte de soixante galères à cinq rangs de rames, il devoit se mettre en mer pour aller en Espagne, et faire ses efforts pour empêcher les Carthaginois de quitter ce pays-là, et par conséquent de venir en Italie.

Quoique Publius Cornelius, avant de faire

---

(1) Les Boïens habitoient les États de Parme et de Modène; les Insubres occupoient le Milanois.

voile, eût appris qu'Annibal avoit passé l'Ebre, il espéroit encore arriver à temps pour l'empêcher de sortir de l'Espagne. Dans ce but, il embarqua ses troupes à Pise, il côtoya la Ligurie, et le cinquième jour il arriva à Marseille.

Il apprit là qu'Annibal avoit non-seulement passé les Pyrénées, mais qu'il étoit arrivé sur les bords du Rhône. Il n'alla donc pas plus loin que l'embouchure de ce fleuve la plus voisine de Marseille, celle qu'on appelle *Massilienne*. Il y débarqua ses troupes; et, afin de s'assurer de la vérité des rapports qu'on lui avoit faits, il envoya à la découverte trois cents cavaliers, auxquels il réunit, pour les guider et les soutenir, les Gaulois qui étoient à la solde des Marseillois.

CHAP. 42. Annibal étant arrivé sur les bords du Rhône, fit sur-le-champ ses préparatifs pour le traverser dans un endroit où il n'avoit qu'un seul courant. Il se trouvoit alors à quatre jours de marche de la mer, à peu près.

Pendant qu'il préparoit un grand nombre de bâteaux pour passer le fleuve, une multitude de Barbares s'assemblèrent sur l'autre rive pour s'opposer à son passage. Annibal jugeant, à l'aspect des guerriers qui se laissoient aper-

cevoir, qu'il ne seroit pas possible de traverser à force ouverte, ni de rester en place sans risquer d'être attaqué de toutes parts, se détermina, à l'approche de la troisième nuit, de détacher une partie de ses forces sous le commandement de Hannon, fils du roi Bomilcar, avec quelques-uns des habitans pour guides.

D'après ses ordres, ce détachement remonta le long du fleuve l'espace de 200 stades, et lorsqu'il fut arrivé à un endroit où le fleuve est séparé en deux bras, par une petite île, il s'arrêta. Les soldats qui le composoient coupèrent des arbres dans la forêt voisine, les lièrent ensemble, et, en peu de temps, ils construisirent un nombre de radeaux suffisant pour traverser le fleuve. Après l'avoir traversé sans opposition, ils employèrent le reste du jour à se reposer de leurs fatigues, et à se préparer à l'exécution de leurs ordres. Annibal, de son côté, se tenoit prêt à traverser au moment favorable, avec le reste de son armée; mais rien ne l'embarrassoit plus que ses éléphans, qui étoient au nombre de trente-sept.

CHAP. 43. A la fin de la cinquième nuit, lorsque le jour commençoit à paroître, le détachement qui avoit traversé de l'autre côté du fleuve, s'avança le long de ses bords, vers

l'endroit où étoient les Barbares. Dans le même moment, Annibal fit embarquer sur les chaloupes sa cavalerie, armée de petits boucliers, et sur les bateaux son infanterie légère. Les premières se tenoient au haut du courant, afin qu'en rompant son impétuosité, les derniers pussent traverser avec plus de sûreté. On fit passer les chevaux à la nage, en les conduisant trois ou quatre à la fois, à l'arrière de chaque bateau. De cette manière, à la première traversée, un grand nombre de chevaux furent transportés sur l'autre rive. Les Barbares voyant ce que l'ennemi venoit d'entreprendre, sortirent de leurs retranchemens et s'avancèrent sans ordre, s'imaginant qu'ils empêcheroient aisément les Carthaginois de débarquer.

Dès que les troupes d'Hannon eurent fait connoître leur approche, par une colonne de fumée, qui étoit le signal convenu, Annibal donna les ordres pour l'embarquement de ses troupes, et recommanda à ceux qui étoient dans les chaloupes de faire tous leurs efforts pour résister à la rapidité du courant.

Ses ordres ayant été exécutés avec célérité, ce fut un spectacle fait pour inspirer l'anxiété et la terreur; car tandis que, d'un côté, les soldats embarqués s'encourageoient mutuelle-

ment par leurs cris, et luttoient, pour ainsi dire, contre la violence des flots, et que, de l'autre, les troupes bordant le fleuve animoient leurs compagnons par leurs clameurs, les Barbares, sur le bord opposé, entonnèrent une chanson guerrière, et défièrent les Carthaginois au combat. Dans ce moment, le détachement d'Hannon fondit tout-à-coup sur les Barbares qui défendoient le passage du fleuve, et mit le feu à leur camp. Les Barbares, confondus de cette attaque imprévue, coururent les uns pour protéger leurs tentes, les autres pour résister aux assaillans.

Annibal, voyant que le plan qu'il avoit imaginé réussissoit complétement, rangea en bataille ceux qui avoient débarqué les premiers; et, les animant par ses discours, il commença l'attaque. Les Celtes, dont les rangs étoient en désordre, et qui ne s'étoient pas encore remis de leur surprise, furent bientôt enfoncés, et obligés de prendre la fuite.

Chap. 44. Le général carthaginois s'étant rendu maître du passage de la rivière, par la victoire qu'il venoit de remporter, fit tout de suite passer ceux qui étoient restés sur l'autre bord, et campa pendant la nuit sur les rives du fleuve, avec toute son armée.

Le lendemain matin, apprenant que la flotte romaine étoit arrivée à l'embouchure du Rhône, il envoya 500 cavaliers numides pour reconnoître la force et la position de l'ennemi ; et, en même temps, il choisit des gens experts pour faire passer les éléphans.

Il assembla son armée ; et, ayant amené devant elle le roi Magilus, qui étoit venu auprès de lui depuis les plaines qui bordent le Pô, ce prince, au moyen d'un interprète, assura l'armée des dispositions favorables des nations gauloises qui habitoient ces pays-là. Celles-ci promettoient de se joindre aux Carthaginois dans leur guerre contre les Romains. Il étoit venu lui-même pour les conduire par des pays où ils ne manqueroient de rien de ce qui pourroit leur être nécessaire, et par un chemin par lequel ils accompliroient en peu de temps et sans danger leur marche en Italie. Ces paroles remplirent les soldats de confiance.

Chap. 45. Après que l'assemblée eut été renvoyée, une partie des Numides qui avoient été envoyés à la découverte, revint. Un grand nombre d'entr'eux avoient été tués, et les autres mis en fuite. A peu de distance du camp des Carthaginois, ils avoient rencontré le petit détachement de cavalerie envoyé par Publius

Cornelius. Ces deux corps s'étoient battus avec tant d'acharnement, que, du côté des Romains et des Gaulois qui les accompagnoient, environ 140 avoient été tués; et de l'autre côté, plus de 200 Numides. Ceux-ci furent poursuivis par les cavaliers romains, qui s'approchèrent des retranchemens des Carthaginois, pour examiner leur position. Ils retournèrent en toute diligence, pour informer le consul que l'ennemi étoit arrivé.

Publius, sans perdre de temps, fit mettre tout le bagage sur les vaisseaux, et s'avança avec toute son armée le long du Rhône, pour attaquer les Carthaginois.

Le lendemain, après l'assemblée, et dès que le jour parut, Annibal plaça sa cavalerie du côté de la mer, comme un corps d'observation, et ordonna à son infanterie de sortir de ses retranchemens et de se mettre en marche. Pour lui, il attendit les éléphans et les hommes qui étoient restés avec eux de l'autre côté du fleuve.

Voici comment on fit passer ces animaux. On avoit d'abord construit plusieurs radeaux. On commença donc par en joindre deux, ayant chacun 50 pieds de largeur, et par les fixer fortement au rivage. A ces deux premiers, on

en réunit d'autres semblables, qu'on poussa en avant sur la rivière; et, comme il étoit à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout l'assemblage, on l'assujettit du côté qui étoit exposé au courant, par des cables qu'on attacha aux arbres du rivage. Quand cette espèce de pont eut été amené à la longueur de deux plèthres (170 pieds de France), on fit arriver à son extrémité deux autres radeaux, beaucoup plus grands et d'une meilleure construction, qu'on avoit réunis fortement l'un à l'autre, et qu'on lia aux premiers de telle façon que les liens pussent se couper aisément. On couvrit tout l'ouvrage de terre et de gazon, de manière à offrir aux éléphans un aspect tout semblable au chemin par lequel ils devoient y arriver. On plaça à leur tête deux éléphans femelles, qu'ils suivirent sans hésiter. Lorsqu'ils furent parvenus sur les deux grands radeaux avancés, on coupa les liens qui tenoient ces radeaux attachés aux premiers, et des bateaux les remorquèrent avec des cordes de l'autre côté du fleuve. Les éléphans, quand ils se sentirent en mouvement au milieu des eaux, montrèrent d'abord de l'inquiétude et de l'effroi: ils alloient et venoient d'un bord à l'autre des radeaux qui les portoient; mais

l'effroi même les y retenoit. Il y en eut cependant quelques-uns qui, en s'agitant, tombèrent dans le fleuve; mais leur chute ne fut fatale qu'aux conducteurs. Ils se mirent à nager, en élevant leurs trompes au-dessus de l'eau, pour respirer; et, malgré la rapidité du fleuve, ils arrivèrent sans autre accident à l'autre rive.

Nous interromprons ici la narration de Polybe, pour tracer la route d'Annibal depuis Carthagène jusqu'au Rhône, pour voir si la distance que cet auteur nous donne depuis *Emporium* (aujourd'hui Ampurias), s'accorde avec les distances actuelles, et pour déterminer l'endroit où l'armée carthaginoise traversa le fleuve.

CHAPITRE II.

Examen de la route qu'Annibal suivit depuis Carthagène jusqu'au Rhône. — Distances comparées.

En Espagne, cette route suit presque constamment les bords de la mer Méditerranée. Elle passe à *Valence*, traverse l'Ebre à *Tortose*. Depuis *Barcelone*, elle s'écarte de la mer pour passer à *Girone*, et se retrouve sur le rivage, à *Ampurias*. C'est depuis cette ville que la route monte les Pyrénées, pour les traverser par le *Col de Pertus*, sous la forteresse de Bellegarde, entre la *Junquera* et le *Boulon*.

Il est inutile de s'arrêter aux distances que Polybe indique depuis Carthagène jusqu'à *Ampurias*. Mais celle d'Ampurias jusqu'au passage du Rhône est plus importante, parce qu'elle sert à déterminer le lieu où l'armée d'Annibal passa ce fleuve, et la route qu'elle suivit pour arriver sur ses bords.

La route la plus naturelle, et la seule qu'une armée pût suivre, est celle qui passe par

Narbonne et *Nismes*. C'est l'ancienne voie romaine qui conduisoit en Espagne. C'est celle que Polybe nous indique lui-même, lorsqu'il dit que toutes les distances, depuis Carthagène jusqu'au passage du Rhône, venoient d'être mesurées par les Romains, et marquées par espaces de huit stades, c'est-à-dire de mille en mille.

En cherchant les endroits par où la voie romaine passoit, nous aurons nécessairement les différens points de la route que suivit Annibal. Son armée ne pouvoit pas s'écarter de cette route, parce qu'elle traverse le pays plat, situé entre la mer et une chaîne de montagnes, dont la lisière commence à *Carcassone*, passe par *Lodève*, *Anduse*, *Alais*, et vient joindre le Rhône à *Viviers*. Ce pays plat, à la hauteur de *Narbonne*, de *Béziers* et de *Montpellier*, n'a que sept à huit lieues de largeur. Il y a même des collines qui, en s'avançant vers le Midi, le rétrécissent encore davantage.

Avant d'examiner les distances depuis *Emporium*, il faut expliquer la méthode que nous suivrons. Nous les présenterons toutes sous la forme de tableaux, qui comprendront quatre colonnes.

La première renfermera les noms modernes

des villes et villages par lesquels passe la route que nous cherchons. Dans la seconde, on trouvera les noms romains correspondans aux noms modernes, tels que les donnent les itinéraires romains.

C'est dans la notice de l'ancienne Gaule, par d'Anville, que j'ai trouvé principalement les noms qui se correspondoient, depuis les Pyrénées jusqu'au sommet du passage des Alpes, où étoit la limite entre la Gaule et l'Italie. M. d'Anville s'étoit donné beaucoup de peine dans cette recherche, qui présentoit d'assez grandes difficultés, parce que les noms n'ont souvent entr'eux aucun rapport d'étymologie, et parce que les routes modernes s'écartent quelquefois un peu des anciennes voies romaines, pour passer dans les villes, et pour profiter des ponts établis sur les rivières.

La troisième colonne de ces tableaux renfermera les distances en toises, mesurées avec le compas sur la grande carte de France, en 180 feuilles, par MM. Maraldi et Cassini de Thury, dont l'échelle est d'une ligne pour chaque cent toises. Cette exactitude dans les mesures étoit absolument nécessaire, pour qu'il ne restât aucun doute sur les véritables distances, et pour que chacun fût à même de les vérifier.

La quatrième colonne présentera ces mêmes distances, réduites en milles romains et en centièmes de mille, à raison de 756 toises par mille.

M. d'Anville a trouvé que la moyenne de plusieurs mesures, prises en divers endroits où l'on avoit trouvé des pierres milliaires, donne 755 toises et demie pour la longueur du mille romain. M. Bailly, dans son histoire de l'astronomie moderne, dit que les Romains composèrent leur mille de huit stades grecs, qui font 756 toises. Le stade étoit, suivant Pline, de 625 pieds romains. Huit stades feront donc 5000 pieds, qui équivalent à 4533 pieds de France, ou 755 toises 3 pieds.

Je viens maintenant à la distance depuis *Emporium* jusqu'au passage du Rhône, qui est, suivant Polybe, d'environ 1600 stades, ou 200 milles romains.

Pour procéder avec ordre, et pour que les remarques relatives à la géographie soient chacune à sa place, nous partagerons cette distance en quatre parties.

Première distance. Depuis *Castellon de Ampurias*, jusqu'au sommet du passage des Pyrénées, appelé *Summum Pyrenœum* dans les itinéraires romains.

Il n'est pas probable que la voie romaine passât par *Figueras*, le détour est trop grand, mais par *Peralada*, qui est sur la ligne directe de Ampurias à la *Junquera*.

Les distances détaillées sont comme suit :

NOMS MODERNES.	NOMS des Itinéraires romains.	TOISES.	MILLES romains et décimales.
De Castellon de Ampurias	Emporium		
à Peralada . .	. . . .	4,100	5,42
La Junquera . .	Jungaria	8,200	10,85
Fort de Bellegarde	Summum Pyræn.	3,900	5,16
	TOTAL. . . .	16,200	21,43

Empories, ou *Empurias*, étoit un port de Catalogne, où les flottes romaines venoient souvent débarquer leurs troupes. Il y avoit là deux villes séparées par un mur, dont l'une étoit occupée par des Grecs originaires de Phocée, comme les Marseillois ; et l'autre étoit habitée par les Ibériens, ou Espagnols. On peut voir dans Rollin (1) les précautions que les Grecs prenoient pour se garantir des attaques des habitans du pays, tout en faisant

(1) Histoire rom., tom. VII, pag. 47. Édit. de Paris de 1742.

le commerce avec eux. Ce qui contribuoit à leur sûreté, c'étoit la protection des Romains, dont ils cultivoient l'amitié avec autant de zèle et de fidélité que les Marseillois. Ce port est à l'embouchure du Fluvia, ou Clodiano : il a donné son nom à l'Ampurdan (1).

2.e *Distance.* Du Fort de Bellegarde à Narbonne.

Les distances détaillées sont :

NOMS MODERNES.	NOMS des Itinéraires romains.	TOISES.	MILLES romains et décimales.
De Bellegarde au Boulon	Ad Stabulum . .	6,100	8,07
Elne	Illiberis	7,300	9,66
Castel-Roussillon.	Ruscino	6,500	8,60
Salus	Salsulæ.	7,100	9,39
La Palme	Ad Vigesimum .	9,700	12,83
Narbonne	Narbo Martius. .	14,000	18,52
	TOTAL. . . .	50,700	67,07

Les itinéraises romains ne comptoient que 64 milles depuis le *Summum Pyrenœum* jusqu'à *Narbo*, ce qui feroit croire que l'échelle de la grande carte de France fait les distances un peu trop grandes. Cependant, comme les itinéraires ne donnent que des nombres entiers,

(2) Busching, tom. VI, pag. 227.

et ne tiennent aucun compte des fractions, il seroit possible que ces fractions se montassent à 3 ou 4 milles, plutôt en plus qu'en moins, sur une distance de 64 milles. D'ailleurs, le caractère des routes romaines étoit d'être tracées en ligne droite, autant que le pays pouvoit le permettre.

Illiberis avoit été une ville considérable du temps des Romains. Elle prit ensuite le nom d'*Helena*, aujourd'hui *Elne*, dont le siége épiscopal a été transféré à Perpignan (1).

La voie romaine passoit par *Ruscino*, aujourd'hui *Castel-Roussillon*, situé sur le *Tet*, entre Perpignan et la mer.

3.e *Distance*. De Narbonne à Nismes.

NOMS MODERNES.	NOMS des Itinéraires romains.	TOISES.	MILLES romains et décimales.
De Narbonne à Béziers	Bæterræ	12,300	16,27
St.-Thiberi . . .	Cestero	9,300	12,30
Meze	. . . .	8,000	10,58
Gigean	Forum Demitii .	6,200	8,20
Soustantion . . .	Sentantio.	9,000	11,90
Uchaut	Ambrustum . . .	19,000	25,13
Nismes	Nemausus	6,000	7,94
	TOTAL. . . .	69,800	92,32

(1) Géographie anc. de D'Anville, tom. I, pag. 57.

La distance que les itinéraires romains marquent de *Narbo* à *Nemausus*, est de 91 milles. M. d'Anville nous apprend (1) que cette distance, en ligne droite, par une mensuration faite sur les lieux, avoit été trouvée de 67,500 toises, ou 89,29 milles romains. Il ajoute qu'à cause des localités, il n'est pas possible que le chemin soit partout direct et en ligne droite, et par conséquent, la distance réelle peut avec une grande probabilité, être évaluée à 92 milles. On pourroit encore conclure de là, que l'échelle de la grande carte de France donne les distances un peu trop grandes, puisque les mesures prises sur cette carte surpassent de 2300 toises, ou d'un 30.e, celles qu'on avoit prises sur les lieux.

La voie romaine passoit par *Soustantion*, petit village à trois milles au nord nord-est de Montpellier.

Ambrussum, où cette voie passoit aussi, étoit situé sur la petite rivière de la *Vidourle*, à 2 ou 3 milles au-dessus de Lunel, là où sont les ruines du *Pont d'Ambrois*.

La 4.e distance est celle de Nismes au passage du Rhône.

---

(2) Notice de l'ancienne Gaule, par D'Anville, pag. 478. Paris, 1760.

Quoiqu'il y ait eu des opinions diverses sur le lieu où Annibal traversa le Rhône, nous verrons dans le chapitre suivant que l'endroit qui convient, à tous égards, au recit de Polybe, est à une petite lieue au-dessus du grand village de *Roquemaure*, et à quatre lieues au-dessus d'Avignon. Voici les distances :

	TOISES.	MILLES romains.
De Nismes à Remoulins	10,000	13,23
au petit village de Rochefort	6,000	7,94
à Roquemaure . . .	6,500	8,60
TOTAL	22,500	29,77

Ajoutons maintenant les quatre distances depuis Castellon de Ampurias jusqu'à Roquemaure ; nous aurons pour total, d'après la grande carte de France, 210,59 milles. Et, d'après les itinéraires romains, nous aurons 206,20 milles.

Ce résultat diffère bien peu de la distance assignée par Polybe, d'environ 200 milles, il ne la surpasse que d'un 32ᵉ. Les distances de Polybe étant en nombres ronds, nous devons nous attendre, en les comparant avec des me-

sures exactes, à trouver de petites différences, en plus ou en moins.

Dans le chapitre suivant, après avoir fixé d'une manière sûre la partie du cours du Rhône où l'armée carthaginoise traversa ce fleuve, nous chercherons l'île où Hannon le traversa avec son détachement, et nous commencerons le journal de la marche de l'armée depuis son arrivée sur les bords du Rhône. C'est à cette époque que Polybe commence à nous donner, pour ainsi dire, jour à jour, les opérations de l'armée, jusqu'à son arrivée au pied des Alpes, du côté de l'Italie. Nous verrons que ce journal est partout d'accord avec les distances et les localités, pourvu qu'on suive avec le plus grand scrupule les renseignemens que l'auteur grec nous donne.

CHAPITRE III.

Détermination du lieu où Annibal traversa le Rhône. Journal de l'expédition depuis l'arrivée de l'armée sur les bords du Rhône.

DEPUIS Nismes, la voie romaine descendoit pour traverser le Rhône vis-à-vis d'*Arles*, et remontoit ensuite à *Cavaillon*, sur la Durance. Mais nous allons voir qu'à Nismes, Annibal quitta la direction de la voie romaine pour passer le Rhône dans une partie de son cours plus éloignée de la mer.

Polybe prend un soin particulier pour faire connoître d'une manière précise, et sans laisser aucune incertitude, le lieu où l'armée carthaginoise traversa ce grand fleuve.

Il fait mention de quatre circonstances qui coïncident toutes au même point. Nous allons les détailler.

1.° Le lieu du passage du Rhône étoit à 200 milles d'Emporium, ou de Ampurias.

2.° C'étoit un endroit où le Rhône n'avoit qu'un seul courant, c'est-à-dire, où il n'y avoit

point d'îles qui divisassent son cours en deux ou plusieurs branches.

3.° Cet endroit se trouvoit à peu près à quatre jours de marche de la mer.

4.° Il étoit à 600 stades, ou 75 milles plus bas que l'embouchure de l'Isère dans le Rhône.

La première circonstance ne suffiroit pas seule à déterminer le point que nous cherchons; elle nous empêche seulement de le placer plus haut que cette partie du cours du Rhône sans îles, qui est au-dessus de Roquemaure. Car si l'on vouloit, par exemple, remonter jusqu'au pont du St. Esprit, la distance seroit de 215 milles, en suivant depuis Nismes la grande route qui passe par *Remoulins* et *Bagnols*. Cette distance s'écarteroit déjà un peu trop des 200 milles de Polybe.

La *seconde circonstance*, c'est-à-dire une partie du Rhône où il n'y eut point d'îles, et assez étendue pour qu'un grand nombre de bateaux pussent traverser en même temps, se rencontre au-dessus de Roquemaure, et s'étend, en remontant le fleuve, jusqu'au village de Montfaucon. Entre ces deux villages, il y a un espace de 1800 toises, où le Rhône n'a point d'île et où il n'a que 250 à 300 toises de largeur; tandis que depuis Roquemaure à

Avignon, il y a de grandes îles, qui partagent le fleuve en plusieurs bras (1). M. De Saussure (2), décrivant la vue dont on jouit depuis le château d'Avignon, dit : « On a sous ses » pieds le Rhône, qui, divisé en plusieurs bras » tortueux, forme un nombre d'îles couvertes » d'arbres et de la plus belle verdure. Il semble » que ce sont plusieurs rivières qui ici se réu- » nissent, là se séparent pour se rejoindre » encore et s'entrelacer de mille manières » différentes ».

Au-dessus du petit village de Montfaucon, il y a une île fort grande, vis-à-vis de *Cadebrousse*, et plus haut, jusqu'au-delà du pont du St. Esprit, le cours du Rhône est constamment entrecoupé d'une multitude de petites îles.

On conçoit aisément qu'une armée qui veut traverser un fleuve sur un grand nombre de bateaux, choisit un endroit où aucune île ne peut arrêter ou gêner leur passage. Ce fût par cette raison qu'Annibal choisit l'espace sans îles, qui est au-dessus de Roquemaure.

---

(1) Toutes les îles qui se trouvent dans le cours du Rhône sont representées avec la plus grande exactitude dans la grande carte de France dont j'ai déjà fait mention.

(2) Voyages dans les Alpes, § 1543.

Troisième circonstance. Le lieu du passage étoit éloigné de la mer de quatre jours de marche, à peu près.

Un jour de marche pour une armée, étoit de 15 milles, ou cinq lieues. Si nous mesurons 60 milles, en remontant depuis l'embouchure actuelle du Rhône, nous arriverons à 4 milles au-dessous de Roquemaure.

Les distances mesurées sur la grande carte de France sont :

	Milles romains.
Depuis l'embouchure orientale du Rhône jusqu'à Arles	26
— — Tarascon	10
— — Avignon	15
— — Sorgues	7
— — vis-à-vis de Roquemaure . . .	$6\frac{1}{2}$
Total. . . .	$64\frac{1}{2}$ milles.

Cette distance se trouve trop forte d'au moins 6 milles, car Polybe, en faisant mention des quatre jours de marche, se sert du mot *presque*. Mais, l'embouchure du Rhône étoit-elle aussi avancée, il y a deux mille ans, qu'elle l'est à présent ? Ce n'est pas à présumer. Le limon que le Rhône charie constamment dans la mer, forme des atterrissemens ; et si l'on supposoit que depuis deux mille ans, ces atterrissemens

se sont avancés de 8 à 10 milles, on ne s'écarteroit peut-être pas de la vérité. M. Darluc, dans son *histoire naturelle de la Provence*, publiée en 1782, dit, p. 262, « que la » Camargue est un grand terrain qui forme, » par sa position, un triangle équilatéral, ayant » sept lieues de longueur de chaque côté. Cette » île sépare les deux bras du Rhône, qui se » divisent au-dessous d'Arles. Son enceinte » étoit moins considérable autrefois. Les atterrissemens successifs que le Rhône a formés à son embouchure, l'ont aggrandie. La » tour de St. Louis, qui fut élevée près des » bords de la mer, en 1639, en est éloignée » aujourd'hui d'une lieue. »

L'embouchure du Rhône étant un point de départ incertain, et son cours n'étant pas en ligne droite, mais faisant de grands détours jusqu'à Roquemaure, j'ai cherché sur la grande carte de France, la partie de la côte qui ne doit pas avoir changé depuis deux mille ans. C'est au village de *Foz*, situé sur une colline basse, à neuf milles à l'orient de l'embouchure du Rhône. Depuis ce village jusqu'à l'étang de *Berre*, il y a une suite de collines. Nous avons donc là l'ancienne côte. Les sédimens du Rhône n'y sont jamais arrivés, parce qu'ils sont poussés

vers l'ouest par un courant de la mer, qui se dirige constamment de l'est à l'ouest dans le golfe de Lyon. Ces sédimens vont combler les ports de la côte de l'ancien Languedoc. *Aigue-morte* en est un exemple : c'étoit autrefois un port, qui est maintenant à 4 ou 5 milles de la mer.

Si donc l'on mesure depuis *Foz* jusqu'à *Orgon*, sur la Durance, en passant par les villages de *Salon* et de *Senas*, et depuis *Orgon* par *Sorgues*, jusque vis-à-vis de Roquemaure, la distance se trouvera de 43,300 toises, ou 57 milles et un tiers. Cette distance correspond exactement à l'expression de Polybe, soit aux quatre jours de marche, à peu près, dont il est dit que l'endroit du passage du Rhône étoit éloigné de la mer; car quatre jours de marche pour une armée, font 60 milles.

La *quatrième circonstance* qui contribue à déterminer le lieu du passage du Rhône, est la distance depuis ce point jusqu'à l'Isère. Elle se tire de la distance totale depuis le passage du Rhône jusqu'à la montée des Alpes, qui est de 1400 stades; car nous verrons au chapitre 50 de Polybe, qu'Annibal parcourut une distance de 800 stades, depuis l'Isère jusqu'à la montée des Alpes. Il faut donc retrancher ce

nombre du précédent, et il reste 600 stades, ou 75 milles, pour la distance depuis le passage du Rhône jusqu'à l'Isère.

Si nous les comptons depuis cette rivière, en descendant le long du Rhône, nous arrivons exactement vis-à-vis de Roquemaure (1). Les détails de cette distance se trouveront dans le chapitre suivant.

Cette dernière circonstance est celle qui fixe de la manière la plus précise, le lieu du passage du Rhône. Nous ne pouvons donc pas nous tromper sur ce point très-important de la route d'Annibal.

Le passage de l'armée carthaginoise s'opéra en plusieurs traversées, dont la plus considérable put être de dix mille hommes. Supposons qu'Annibal eût rassemblé pour cela 60 chaloupes et 200 bateaux; supposons, en outre, que toutes ces embarcations fussent rangées les unes à côté des autres sur le rivage, aux environs de Montfaucon; elles devoient occuper un espace de 5 à 600 toises; mais le courant étant très-rapide, elles étoient entraînées fort

(1) Le plus haut point de l'embarquement de l'armée pour passer le Rhône fut cependant à 2000 toises de cette petite ville, comme nous le verrons plus bas.

bas, avant qu'à force de rames, elles pussent atteindre l'autre rive. Supposons qu'elles descendissent de trois fois la largeur du Rhône, qui, dans cet endroit, a 250 toises de largeur; les bateaux les plus bas ne pouvoient donc arriver sur la rive opposée que 1400 toises au-dessous de Montfaucon, c'est-à-dire 4 ou 500 toises plus haut que Roquemaure (1).

Les chaloupes sur lesquelles la cavalerie traversa, sont appelées *lembi* par Polybe. Il paroît que c'étoient des galères à un seul rang de rames, capables de naviguer sur mer; car on les employoit souvent comme bâtimens de guerre. Polybe (Livre III, chap. 16.) dit que Démétrius Pharius ravagea les îles Cyclades avec cinquante *lembi*; et dans le Livre IV,

(1) L'on trouve dans la Notice des travaux de l'académie du Gard, pendant l'année 1811 (2.e partie, pag. 155 — 157), l'extrait d'un mémoire de M. Martin de Bagnols sur l'endroit où Annibal passa le Rhône. Ce savant le fixe, par des observations faites sur les lieux, à l'ancien passage de l'*Ardoise*, à une lieue au-dessus de Roquemaure. Ainsi, quoique je n'eusse aucune connoissance des recherches de M. Martin, je me trouve d'accord avec lui, puisque je place le plus haut point de l'embarquement à 2000 toises au-dessus de cette petite ville.

c. 29, que Philippe s'engagea à faire la guerre contre les Œtoliens, avec une flotte de trente *lembi*.

Nous voyons dans Tite-Live (Livre 44, c. 28.), que Perseus envoie une flotte de quarante *lembi* pour protéger, contre les ennemis, des bâtimens qui transportoient du blé des îles Cyclades.

Les pirates les employoient sur la Méditerranée, parce qu'on pouvoit les faire aller à la rame avec une très-grande vélocité. Polybe nous apprend que les habitans des bords du Rhône en avoient un grand nombre pour faire le commerce sur mer. Ces bâtimens furent donc d'une très-grande utilité pour transporter la cavalerie de l'armée carthaginoise.

Quant aux trente-sept éléphans, il paroît qu'on les fit passer tous à la fois, vu la grandeur des deux radeaux réunis ensemble, sur lesquels on les transporta ; car ces radeaux étoient beaucoup plus grands que ceux fixés au rivage, qui avoient déjà cinquante pieds de largeur. Cette idée est d'autant plus vraisemblable, qu'il auroit fallu trop de temps pour ramener chaque fois ces vastes machines d'une rive à l'autre, sur un fleuve aussi large et aussi rapide que le Rhône.

Il nous reste à chercher l'île où le détachement d'Hannon, fils du roi Bomilcar, traversa le Rhône sur des radeaux. En remontant ce fleuve l'espace de 200 stades, ou 25 milles, depuis Roquemaure, on arrive plus haut que le pont du St. Esprit, et même au-delà de l'embouchure de l'Ardèche dans le Rhône. A 23 milles et vis-à-vis de *La Palud*, on trouve la pointe d'une île longue et étroite, qui a 1800 toises de longueur, et sur laquelle sont deux hameaux. Le milieu de cette île est donc à 25 milles de Roquemaure. Ce fut probablement là qu'Hannon traversa le Rhône avec ses troupes.

L'époque à laquelle Annibal arriva sur les bords du Rhône, peut se fixer à l'équinoxe d'automne, ou plus exactement, au 25 septembre. Ce jour, comme nous le verrons dans la suite, se déduit par un compte rétrograde de celui de son arrivée au sommet des Alpes.

Voici l'emploi des jours, depuis son arrivée au passage du Rhône jusqu'à son départ pour remonter ce fleuve le long de sa rive gauche ou orientale.

Premier et second jours (les 26 et 27 septembre), employés à rassembler des galères et des bateaux.

La 3.e nuit, départ des troupes d'Hannon.

Le 3.e jour, construction de leurs radeaux.

Le 4.e jour, leur passage du Rhône et repos. Pendant ce même temps, Annibal ne restoit pas oisif : il achevoit ses préparatifs pour le passage de son armée.

La 5.e nuit ; retour d'Hannon le long de la rive gauche du Rhône, vers le camp des Barbares.

Le 5.e jour (le 30 septembre), passage du Rhône par toute l'armée.

Le 6.e jour, assemblée de l'armée carthaginoise. Départ des 500 cavaliers numides, et leur combat avec les cavaliers romains.

Le 7.e jour, départ de l'infanterie pour remonter le fleuve. On achève la construction des radeaux, pour transporter les éléphans dans une seule traversée.

Le 8.e jour, passage des 37 éléphans. Retour des cavaliers romains au camp du consul.

Le 9.e jour (4 octobre), départ d'Annibal avec sa cavalerie et ses éléphans, pour remonter le long du Rhône.

Nous aurions pu, pour donner plus de temps à l'infanterie d'avancer dans sa marche, assigner un jour de plus pour le passage des éléphans, à cause du temps qu'il fallut pour construire les

doubles radeaux que l'on fixa au rivage, et ceux sur lesquels les éléphans traversèrent en étant remorqués par des bateaux; mais l'on peut supposer que ce travail avoit déjà été commencé pendant l'absence du détachement d'Hannon.

Nous reprendrons la narration de Polybe dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Narration de Polybe, contenant la marche d'Annibal depuis le passage du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes. Description du pays qu'on appeloit l'Isle. — *Annibal dans sa route affermit sur le Trône un Prince Allobroge.*

CHAP. 47. LORSQUE les éléphans eurent été transportés de l'autre côté, Annibal les plaça avec la cavalerie, à l'arrière-garde. Il les conduisit le long du fleuve, laissant la mer derrière lui, se dirigeant vers l'est, et, pour ainsi dire, vers l'intérieur de l'Europe.

Le Rhône prend sa source au-dessus du golfe Adriatique, inclinant vers l'ouest, dans cette partie des Alpes qui s'abaisse vers le nord. Il coule vers le couchant d'hiver (1), et se jette dans la mer de Sardaigne. Il suit pendant long-temps une vallée, dont le côté nord est habité par les *Ardues Celtæ*, tandis que le midi est bordé par ces pentes des Alpes qui descendent

(1) C'est-à-dire vers le sud-ouest.

vers le nord. Les plaines sur le Pô, dont nous avons déjà beaucoup parlé, sont séparées de la vallée du Rhône par les sommets des montagnes ci-dessus mentionnées, qui s'étendent depuis Marseille jusqu'au fond du golfe Adriatique. Ce fut en passant ces sommités qu'Annibal entra en Italie, depuis les bords du Rhône (1).

CHAP. 49. | Trois jours après que les Carthaginois eurent levé leur camp, le consul romain arriva à l'endroit où les ennemis avoient traversé le Rhône. Il fut extrêmement surpris qu'ils eussent pris cette route pour aller en Italie, car il ne croyoit pas qu'ils fussent assez téméraires pour l'entreprendre. Il retourna sur-le-champ vers ses vaisseaux, se rembarqua avec son armée, et retourna en Italie, pour atteindre le pied des Alpes avant Annibal.

Annibal ayant fait une marche de quatre jours depuis le passage du fleuve, arriva à ce qu'on appelle *l'Isle*, qui est un pays peuplé et fertile en blé. Il tire son nom des particularités de sa situation; car le *Rhône* d'une part, et le *Scóras* de l'autre, chacun coulant le long d'un de ses côtés, lui donnent une figure en pointe à leur confluent.

---

(1) Le chapitre 48 se trouvera cité dans une autre partie de l'ouvrage.

Ce pays ressemble beaucoup, pour la grandeur et pour la forme, à ce qu'on appelle le *Delta* en Egypte, excepté que la mer et les bouches des fleuves (1) ferment un des côtés de ce dernier, et qu'un des côtés du premier est fermé par des montagnes d'une approche et d'une entrée difficiles : nous pourrions dire même qu'elles sont presque inaccessibles.

A son arrivée dans ce pays, Annibal trouva deux frères qui se disputoient la souveraineté, et qui étoient campés l'un devant l'autre. L'aîné vint à lui, et lui demanda son assistance pour le maintenir dans son gouvernement. Annibal, voyant d'une manière évidente tous les avantages qui en résulteroient pour lui, prêta une oreille favorable à sa demande. Il joignit ses forces à celles de ce prince, et chassa l'autre.

Pour prix de ce service, l'aîné, non-seulement fournit libéralement l'armée de provisions et d'autres choses nécessaires, mais encore il donna aux soldats des armes neuves, à la place de celles qui étoient vieilles et usées. Il fournit de plus à la plupart d'entr'eux, des vêtemens et même des chaussures, pour les mettre en état de passer les montagnes.

---

(1) Les embouchures des deux bras du Nil.

Ce qui fut pour eux un service plus essentiel, c'est que ce prince forma avec ses troupes l'arrière-garde des Carthaginois, pour les mettre à l'abri de tout danger, pendant qu'ils traversoient le territoire des Gaulois appelés *Allobroges*. Il protégea et assura ainsi leur marche jusqu'à l'entrée dans les Alpes.

CHAP. 50. Annibal ayant marché pendant dix jours le long du fleuve, et ayant parcouru une distance de 800 stades, commença la montée vers les Alpes: c'est alors qu'il fut exposé à de très-grands dangers. Tant que son armée fut dans le plat pays, les chefs inférieurs des Allobroges s'étoient tenus éloignés, craignant la cavalerie, ou les Barbares qui escortoient l'armée.

Nous suspendrons une seconde fois la narration de Polybe, pour déterminer la route que suivit Annibal jusqu'à l'entrée des Alpes, pour comparer les distances, pour chercher quelle est la rivière que Polybe appelle *Scóras*, et quelle partie de l'ancien Dauphiné étoit comprise dans le pays qu'on appeloit *l'Isle*.

CHAPITRE V.

Détermination de la route d'Annibal depuis le passage du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes. — Quelle rivière est le Scôras. — *Distances comparées. — Suite du journal de l'expédition.*

POLYBE dit qu'Annibal ayant fait une marche de quatre jours depuis le passage du Rhône, arriva à ce qu'on appeloit *l'Isle*, qui est un pays peuplé et fertile en blé. D'après la description géographique qu'il fait de ce pays, il est évident qu'au bout de quatre jours de marche, Annibal arriva sur les bords de l'Isère, près de son embouchure dans le Rhône. Il parcourut dans cet espace de temps 600 stades, ou 75 milles romains, comme nous l'avons vu dans le chapitre III, en cherchant le lieu du passage du Rhône. La cavalerie et les éléphans firent donc près de 19 milles par jour; mais l'infanterie s'étant mise en marche au moins deux jours plus tôt, elle n'eut à faire que 12 milles par jour.

Annibal avoit de fortes raisons pour accélérer sa marche; il savoit qu'une armée romaine avoit débarqué à l'embouchure du Rhône, et le combat qui avoit eu lieu entre les deux détachemens de cavalerie, devoit lui faire croire que le Consul se hâteroit de venir l'attaquer. Il ne vouloit pas s'exposer, par une bataille, à retarder ou à faire manquer complètement son entreprise. Il ne vouloit combattre les Romains qu'en Italie. C'est pour cela qu'il fit prendre le devant à son infanterie, pendant qu'avec sa cavalerie, il attendoit que les éléphans eussent traversé. La saison étoit d'ailleurs si avancée pour passer les Alpes, que cette raison seule auroit été suffisante pour lui faire presser sa marche.

Comparons à présent la distance de 600 stades, ou de 75 milles, assignée par Polybe, avec les distances mesurées sur la grande carte de France, et avec les itinéraires romains.

Depuis la partie du Rhône où il n'y a point d'îles, un peu au-dessus de Roquemaure (1), jusqu'au bourg de *Mornas*, en laissant la ville d'Orange sur la droite,

(1) A l'ancien passage de l'*Ardoise*, suivant M. Martin de Bagnols.

	TOISES.	MILLES romains et décimales.
Il y a	8,600	11,37
Depuis Mornas à La Palud . . .	6,100	8,00
- Pierrelatte . .	4,100	5,42
- Donzère. . . .	4,000	5,29
- Montelimart .	7,000	9,26
- Loriol.	11,700	15,48
- Valence. . . .	11,000	14,55
- Port-s.-l'Isère .	3,500	4,63
TOTAL . . .	56,600	74,00

Ce nombre ne diffère que d'un seul mille de celui de Polybe.

La voie romaine passoit par *Arausio* (Orange), par *Augusta Tricastinorum* (St.-Paul-Trois-Châteaux), petite ville qui est à 4 milles à l'orient de la grande route actuelle ; par *Acunum* (Anconne), petit village sur le bord du Rhône, à trois milles de Montelimart ; et par *Valencia*.

Depuis *Arausio* jusqu'à l'Isère, les itinéraires romains marquent 69 ½ milles (1) ; si à ce

(1) De Valence à Tain, entre lesquelles se trouve le passage de l'Isère. L'Itinéraire romain marque 13

nombre on ajoute $5\frac{1}{2}$ milles pour la distance du passage du Rhône à Orange, on aura 75 milles pour la distance de ce passage à l'Isère, nombre qui correspond exactement aux 600 stades de Polybe.

Cet accord, si parfait entre les distances actuelles et celles de Polybe, suffiroit pour prouver que la rivière que l'armée rencontra au bout des quatre jours de marche depuis le passage du Rhône, étoit bien l'*Isère ;* mais comme quelques auteurs ont cru que c'étoit la *Saône*, parce qu'on trouve dans une ou deux éditions de Polybe le mot *Araros*, et dans toutes celles de Tite-Live le mot *Arar*, je vais examiner cette question plus en détail.

La rivière qui, conjointement avec le Rhône, formoit la pointe de *l'Isle*, est appelée *Iscar*, ou *Scôras*, suivant les copies de l'original grec de Polybe. Le mot *Araros* ne se trouve que dans l'édition de Casaubon, qui, de son chef, l'a substitué à celui de *Scôras*. Dans une des dernières éditions de Polybe, celle de Schweighaüser, de Strasbourg, publiée à Leipsig en

---

milles, que j'ai partagés en deux parties inégales, l'une de $5\frac{1}{2}$ et l'autre de $7\frac{1}{2}$, suivant la proportion des distances.

1789, on lit *Isaras*; et l'auteur, dans une note, à la page 495, dit qu'il a adopté cette opinion d'après les conjectures des savans.

Le général Melville, étant à Rome, consulta sur le nom de cette rivière un ancien manuscrit de Polybe, qu'il trouva dans la bibliothèque du Vatican, il vit, à sa grande satisfaction, le mot *Isar*, ou *Isaras*.

M. d'Anville observe que cette rivière ne peut pas être l'*Arar*, ou la *Saône*, parce que c'est en y arrivant qu'Annibal entra pour la première fois dans le pays des Allobroges; au lieu que s'il avoit atteint la jonction de la Saône avec le Rhône, il auroit déjà traversé tout leur territoire. Les critiques les plus judicieux, dit-il, sont donc convaincus que le nom de cette rivière est *Isar*, ou *Isara*. Rollin, dans son histoire romaine, embrasse la même opinion.

On trouve dans la *dissertation sur le passage des Alpes par Annibal, selon Tite-Live*, de M. Abauzit (1), les remarques suivantes sur le nom de cette rivière:

» Polybe, le plus ancien auteur qui ait » nommé cette rivière, écrit *Scoras*: c'est

(1) Œuvres diverses de M. Abauzit, tom. II, pag. 154.

» ainsi qu'il entendoit prononcer aux Gaulois
» un mot que les Romains adoucirent depuis
» en *Isara*. Cependant Perot a mis la *Saône*
» dans sa version latine de Polybe, et sans
» autre finesse, à ce qu'il paroît, que de
» mettre un mot qu'il entendoit à la place du
» *Scôras*, qui lui étoit inconnu. Sigonius,
» après y avoir pensé, proposé *Arar* comme
» une pure correction de son chef. Casaubon,
» bientôt après, la fit entrer jusque dans le
» texte grec, d'où ensuite elle a passé dans la
» belle édition de Gronovius, et cela contre
» l'intention même de Polybe; car il situe les
» Allobroges dans cette presqu'île du Rhône
» et du *Scôras*, lequel, par conséquent, ne
» sauroit être la Saône, comme on sait d'ail-
» leurs qu'ils n'habitoient qu'entre le Rhône et
» l'Isère. »

Les traducteurs de Tite-Live, sentant bien que la rivière dont il s'agit ne peut être la Saône, traduisent ordinairement le mot *Arar* par l'*Isère* dans cet endroit. Gronovius, dans ses notes sur Tite-Live, cite un manuscrit de cet historien, dans lequel on lit *Bisarar*; en sorte que si, au lieu de retrancher les trois premières lettres pour faire *Arar*, on n'avoit retranché que la première, on auroit eu *Isarar*, qui auroit été évidemment l'*Isère*.

En parlant de cette rivière et du Rhône, Tite-Live dit qu'*ils viennent de deux Alpes différentes* (1). En effet, le Rhône prend sa source à la montagne de la Fourche, près du St. Gothard, qui faisoit partie des *Alpes Lepontiæ*, et l'Isère prend sa source au mont Iseran, qui faisoit partie des *Alpes Graiæ.* La Saône, bien loin d'avoir sa source dans les Alpes, vient des Vosges, près de Plombières, à 40 lieues de la partie des Alpes la plus voisine.

Si Annibal étoit arrivé sur les bords de la Saône, il auroit traversé trois fois le Rhône; la première fois à Roquemaure, la seconde à Lyon, et la troisième pour entrer dans les Alpes. Les deux dernières auroient pris presque autant de temps et auroient donné autant de peine que la première, et tout cela inutilement. Polybe et Tite-Live ne parlent que d'un seul passage du Rhône, et si Annibal l'avoit traversé trois fois, ils en auroient fait mention.

Mais la preuve sans réplique que le *Scóras* de Polybe étoit l'Isère, c'est que cette rivière est à 75 milles du lieu où l'armée carthaginoise

(1) Les Romains partageoient la grande chaîne des Alpes en dix Alpes particulières, qui s'étendoient depuis les *Alpes maritimes* jusqu'aux *Alpes Juliennes* dans la Carinthie et la Stirie.

avoit passé le Rhône, et que cette armée y arriva au bout de quatre jours de marche; car si nous voulions remonter jusqu'à la Saône à Lyon, nous aurions une distance de 136 milles, au lieu de 75; et il auroit fallu que les éléphans et la cavalerie d'Annibal eussent parcouru ces 136 milles en quatre jours, ce qui n'est pas possible, surtout ayant eu, pendant ce court espace de temps, à traverser l'Isère et le Rhône pour la seconde fois.

La marche de dix jours le long du Rhône, pendant lesquels l'armée parcourut 800 stades, doit se compter dans le pays qu'on appeloit *l'Isle*, qui s'étendoit depuis l'embouchure de l'Isère dans le Rhône, jusqu'à la montée des Alpes; car cette distance et celle de 1400 stades depuis le passage du Rhône, se terminent au même point, savoir *la montée des Alpes*: la première fait donc partie de la seconde, et le lieu où celle-ci se partage en deux parties inégales, l'une de 600 et l'autre de 800 stades, est l'embouchure de l'Isère dans le Rhône. Ainsi donc, les auteurs qui croyoient que les 800 stades devoient se compter depuis le lieu du passage du Rhône, étoient dans l'erreur.

Il semble que Polybe craignit que ceux qui

le liroient ne se trompassent sur le pays que l'armée carthaginoise traversa, car il répète en trois endroits différens qu'Annibal marcha *le long du Rhône.* Voici les trois passages rapprochés les uns des autres.

CHAP. 39. « Depuis le passage du Rhône, » pour ceux qui marchent *le long du fleuve* » *lui-même*, comme s'ils remontoient vers ses » sources, jusqu'à la montée des Alpes pour » se rendre en Italie, il y a une distance de » 1400 stades. »

CHAP. 47. « Après avoir passé le Rhône, » Annibal conduisit son armée *le long du* » *fleuve*, laissant la mer derrière lui, et se » dirigeant, pour ainsi dire, vers l'intérieur de » l'Europe. »

Enfin CHAP. 50. « Annibal ayant marché » pendant dix jours *le long du fleuve*, et » ayant parcouru une distance de 800 stades, » commença la montée vers les Alpes. »

Le lieu du passage du Rhône étant une fois fixé, il suffisoit de compter 1400 stades le long de ses bords, en évitant cependant le grand détour qu'il fait à Lyon, pour arriver à l'endroit où Annibal étoit entré dans les Alpes. Il falloit donc aussi que ce fût un endroit où ces montagnes touchent le Rhône. Cet endroit ne

se trouve pas avant la chaîne de montagnes qui servoient de limites entre le nord de l'ancien Dauphiné et la Savoie ; les mêmes montagnes qui fermoient le pays qu'on appeloit *l'Isle* du temps des Allobroges. C'est à l'extrémité de cette chaîne qui touche le Rhône qu'il falloit chercher un chemin par lequel on pût entrer dans les Alpes, et c'est là en effet que nous le trouverons.

Nous avons dit plus haut que les 800 stades, ou les 100 milles, devoient se compter depuis le passage de l'Isère : voyons où ils aboutiront en quittant le Rhône à Vienne, et en le rejoignant à *St.-Genis-d'Aouste*, près de l'entrée du *Guiers-vif*, dans ce fleuve.

NOMS MODERNES.	NOMS des Itinéraires romains.	TOISES.	MILLES romains et décimales.
Du port de l'Isère à Tain.	Tegna	4,600	6,08
– St.-Vallier	Ursoli	6,700	8,86
– St.-Rambert . . .	Figlinæ	6,550	8,66
– Vienne	Vienna Allobrogum.	14,600	19,31
– Diemoz	Decimum	9,000	11,90
– Bourgoin	Bergusium	8,300	11,00
– Tour-du-Pin . . .	. . . .	7,000	9,26
– Aouste	Augustum ou Colonia Augusti	7,000	9,26
– St.-Genis-d'Aouste	. . . .	1,000	1,33
– Champagnieu . . .	. . . .	3,300	4,30
– La Balme	. . . .	3,300	4,30
– Yenne.	Ejanna.	2,200	3,00
	TOTAL. . . .	73,550	97,26

Ce nombre de 97 milles est bien rapproché des 100 milles de Polybe, puisqu'il n'en diffère que de trois milles. Cette distance seroit moindre d'après les itinéraires romains, puisqu'ils ne comptent que 92 milles et demi depuis l'Isère jusqu'à *Lavisco*, que l'on croit avoir été situé aux environs du château de Choiseil, dans la commune de St.-Paul, à 2 milles au-delà de Yennel, sur la route de Chambéry.

L'itinéraire de M. Dutens (Édition de 1793), marqué depuis le passage de l'Isère jusqu'à la Tour-du-Pin, 75 milles anglois, qui font 82 milles romains, tandis que les mesures prises sur la grande carte de France, ne nous ont donné jusqu'à cette petite ville, que 75 milles romains. Le rapport de 75 à 82, est comme 11 à 12. Nous voyons que les distances données par l'odomètre fixé aux roues d'une voiture, sont plus grandes que celles qui résultent des mesures prises sur une carte avec le compas. Une voiture est souvent obligée de faire de petits détours pour éviter un mauvais pas ou un char qu'elle rencontre sur la route.

Nous avons suivi les bords du Rhône jusqu'à Vienne ; mais quoique Polybe nous dise qu'Annibal marcha le long du Rhône jusqu'à la montée des Alpes, nous ne pouvons pas sup-

poser que ses guides lui firent suivre tous les détours du fleuve ; ils lui firent éviter nécessairement le grand coude que le Rhône fait à Lyon, et celui qu'il fait dix lieues plus haut pour rejoindre les bords de ce fleuve à *St.-Genis-d'Aouste* et ne les plus quitter jusqu'à *Yenne.*

Je me suis arrêté à la petite ville de Yenne, parce que les 175 milles depuis le passage du Rhône et les 100 milles depuis celui de l'Isère, sont à peu près épuisés ; parce que c'est à Yenne que la voie romaine quittoit les bords du Rhône pour monter la première lisière des Alpes, et parce que c'est depuis cette petite ville que la plus ancienne route du pays (la même que la voie romaine), quitte le Rhône pour traverser ce premier rang des Alpes, qui, semblable à une haute muraille, barroit cette partie de l'Allobrogie qu'on appeloit l'Isle.

Avant que je susse que la route dont nous venons de donner l'itinéraire, fût une voie romaine, et en même temps la plus ancienne route du pays, j'avois, d'après l'inspection de la grande carte de France, où les plus petites inégalités de terrain sont dessinées, j'avois, dis-je, supposé que c'étoit celle qu'Annibal avoit suivie, et qu'il ne pouvoit s'être écarté des bords du Rhône qu'à Vienne, parce qu'en

les quittant plus tôt, il auroit eu plusieurs collines à traverser, au lieu qu'en passant par *Bourgoin* et par *Aouste*, il étoit constamment dans un pays plat, sans rencontrer une seule colline sur son chemin. Cela s'accordoit d'ailleurs avec Polybe, qui nous dit que depuis le lieu où les Allobroges fournirent à l'armée carthaginoise des provisions et des vêtemens, jusqu'à l'entrée des Alpes, elle traversa *un pays plat*. Mais je sentois que pour être toujours d'accord avec le même auteur, qui est notre seul guide, il étoit absolument nécessaire qu'Annibal rejoignît le Rhône avant d'entrer dans les Alpes. Je ne pouvois donc adopter l'opinion du général Melville, qui, ne connoissant pas la grande route qui passe à Yenne, croyoit qu'Annibal avoit quitté les bords du Rhône à *St.-Rambert*, pour passer de là aux Echelles sans rejoindre le Rhône. Il croyoit aussi que les 800 stades devoient se compter depuis le passage du Rhône, et se terminer à St.-Rambert; mais j'ai fait voir que c'étoit une erreur, car les 800 stades se terminent à la montée des Alpes, là où l'armée fut exposée à de très-grands dangers par l'attaque des Allobroges.

Ce fut probablement près de Vienne qu'An-

nibal trouva deux frères campés l'un devant l'autre, et prêts à décider, par une bataille, lequel des deux gouverneroit. Ces deux frères étoient sans doute les plus grands princes des Allobroges, puisque Polybe donne aux autres chefs de cette nation l'épithète d'inférieurs, ou de subalternes.

Quoique d'après les expressions de Polybe, il sembleroit qu'Annibal rencontra les deux frères le premier jour de son arrivée dans l'Isle, cependant comme cette rencontre dut se faire près de l'endroit où l'aîné fournit l'armée de vivres, d'armes et de vêtemens, et que cet endroit ne pouvoit être que la ville principale du pays, je croirois que cet incident n'eut lieu que trois jours après le passage de l'Isère, lorsque l'armée s'approcha de Vienne.

Pline appelle cette ville *Vienna Allobrogum*, et Ptolémée *Caput Allobrogum*. Selon Strabon, les plus considérables d'entre les Allobroges, en se rassemblant dans ce lieu comme le principal, avoient formé une ville, le reste de la nation étant dispersé dans les villages (1). Il falloit que dans le temps de l'expédition

---

(1) Notice de l'ancienne Gaule, article *Vienna*, pag. 702.

d'Annibal (1), Vienne fut déjà une ville considérable, puisqu'elle fut en état de fournir à une armée de près de cinquante mille hommes toutes les choses dont elle avoit besoin. Vienne devint ensuite une des villes les plus belles et les plus opulentes de la Gaule narbonnoise. Ses antiquités romaines sont nombreuses.

Aujourd'hui, le Viennois est un pays fertile, abondant en vins, en fruits, en grains et chanvre. En outre, on y remarque un nombre prodigieux de petites villes et villages. Ces deux circonstances s'accordent avec les expressions de Polybe, d'un *pays peuplé et fertile en blé*.

On doit être frappé jusqu'ici de l'exactitude de Polybe, tant sur les localités que sur les distances. On a vu que sur une distance de 200 milles, nous n'avions trouvé qu'une différence de 6 milles en sus; et sur celle de 175 milles, nous avons trouvé une différence de 4 milles en moins. En sorte que sur la distance totale depuis Ampurias jusqu'à Yenne, la coïncidence est parfaite.

L'accord sur la distance de 175 milles le long du Rhône, est d'autant plus surprenant, que, du temps de Polybe, elle n'avoit point

(1) L'an de Rome 534, avant Jésus-Christ 218.

encore été mesurée par les Romains, comme celle depuis Emporium jusqu'au Rhône; car nous avons vu dans la notice sur les voies romaines que la plus ancienne que les Romains eussent entreprise dans l'Allobrogie, étoit la *Via Domitia*, faite par le consul Domitius Enobarbus, l'an de Rome 631, époque de la mort de Polybe, qui mourut à l'âge de 82 ans. Il falloit donc que Polybe eût acquis la connoissance de cette distance lorsqu'il voyagea lui-même sur cette route, et cela d'une manière très-exacte, car il est à remarquer qu'en parlant de cette distance de 1400 stades, ainsi que de celle de 800 stades qui en faisoit partie, il ne se sert point, comme en d'autres occasions, du mot *environ* ou *à peu près*, mais il dit simplement que les distances étoient telles.

Le journal que nous avons commencé à l'arrivée d'Annibal sur les bords du Rhône, est aussi une partie du récit de Polybe, qui, par sa conformité avec les distances et les localités, nous est un guide certain pour la route que suivit l'armée carthaginoise.

Nous allons continuer ce journal.

Le 9.e jour (4 octobre), départ d'Annibal avec sa cavalerie et ses éléphans, pour remonter le long du Rhône.

Le 11.ᵉ jour, au soir, le Consul romain arrive au passage du Rhône, trois jours après le départ d'Annibal.

Le 12.ᵉ jour (7 octobre), Annibal arrive sur le bord de l'Isère.

Le 15.ᵉ jour, toute l'armée arrive à Vienne. Cette ville étant à 43 milles de l'Isère, il fallut au moins trois jours pour que l'armée y arrivât.

Les 16.ᵉ et 17.ᵉ, employés au combat en faveur du frère aîné, et à fournir l'armée d'armes, de vivres et de vêtemens.

Les cinq jours suivans furent employés à traverser le pays plat ou le pays des plaines, qui s'étend depuis Vienne jusqu'à Yenne, ce qui fait un espace de 54 milles. Ce fut cette marche pendant laquelle le frère aîné, affermi sur le trône par Annibal, accompagna l'armée carthaginoise avec ses troupes, pour la protéger contre les chefs inférieurs des Allobroges, qui paroissoient sans doute disposés à l'attaquer pour lui enlever ses bagages.

Le 22.ᵉ jour (17 octobre), l'armée arriva au pied des montagnes, où commence la montée des Alpes, c'est-à-dire à Yenne. Elle avoit fait 12 milles par jour depuis l'Isère, puisqu'elle avoit fait près de 100 milles en dix jours, et

qu'elle devoit avoir passé deux de ces jours à Vienne. La fin de la 22.e journée fut employée à s'instruire du dessein des Allobroges, et à faire les préparatifs pour s'emparer de leur poste. A l'approche de la nuit, Annibal transporta son camp dans les environs des villages de *Chevelu* et de *St.-Jean-de-Chevelu*, situés à 4 milles au-dessus de Yenne.

~~~~~
~~~~~

CHAPITRE VI.

Sur l'Isle des Allobroges.

Le pays qu'on appeloit *l'Isle* est décrit par Polybe d'une manière si claire et si précise, qu'à moins de n'avoir aucune connoissance du pays, ou d'être aveuglé par quelque opinion particulière, il est impossible de se tromper sur sa véritable situation géographique.

Annibal y arriva après quatre jours de marche depuis le passage du Rhône, et après avoir parcouru une distance de 75 milles. Nous avons vu dans le chapitre précédent, que cette distance, comptée depuis les environs de Roquemaure, nous amène exactement à l'embouchure de l'Isère dans le Rhône.

En traversant l'Isère, nous trouvons un pays qui correspond, à tous égards, à la description de Polybe. C'est la partie septentrionale du Dauphiné comprise entre le Rhône, l'Isère et une chaîne de montagnes qui s'étend du midi au nord, depuis Grenoble jusqu'à Yenne, ou plus exactement, depuis Grenoble jusqu'au canal de Chanaz, par lequel les eaux du lac du Bourget se versent dans le Rhône.

La longueur de cette chaîne, en ligne droite, est de quinze lieues, ou de 45 milles romains. D'un autre côté, la distance mesurée le long du Rhône, depuis l'embouchure de l'Isère dans ce fleuve jusqu'à l'entrée dans les Alpes, est, suivant Polybe, de 100 milles. Et les mesures les plus exactes prises depuis la jonction des deux rivières jusqu'à Yenne, en passant par Vienne et Bourgoin, nous ont donné 97 milles. Cette distance doit être considérée comme la longueur de l'Isle; et la précédente, c'est-à-dire la chaîne de montagnes, comme sa largeur, et comme étant la base du triangle qui, pour la grandeur et pour la forme, ressemble beaucoup au Delta de la basse Égypte (1).

La longueur du Delta, mesurée sur les cartes de Vaugondy (2) et de Mentelle (3), est d'en-

(1) M. D'Anville, dans sa Notice sur l'ancienne Gaule, article *Insula Allobrogum*, n'a point cherché quelle pouvoit être l'étendue de ce canton, qu'on appeloit l'Isle, quoiqu'il paroisse avoir consulté là-dessus Polybe aussi bien que Tite-Live, et qu'il reconnoisse que Polybe est l'auteur original sur ce sujet.

(2) Carte de l'Égypte ancienne et moderne, dressée par Robert de Vaugondy.

(3) Carte du théâtre de la guerre en Orient, publiée en 1799.

Du temps de Polybe, la longueur du Delta devoit être un peu moindre à cause des atterrissemens du Nil.

viron 96 milles romains ; et sa largeur à sa base, depuis le bras du Nil à Rosette jusqu'à celui de Damiette, est de 75 milles.

La première dimension est exactement la même que celle de la longueur de l'Isle des Allobroges ; mais la seconde dimension est plus grande de 30 milles. Cependant leur grandeur, c'est-à-dire leur surface carrée, doit être à peu près la même ; car si d'un côté la base du Delta est plus grande, de l'autre il est fort étroit jusqu'aux deux tiers de sa longueur, et ce n'est que depuis ce point qu'il commence à s'élargir considérablement, tandis que l'île des Allobroges s'élargit d'abord rapidement jusqu'à Vienne sur le Rhône et jusqu'à *Voreppe* sur l'Isère, puis elle se rétrécit à mesure que le Rhône depuis Lyon s'approche de St.-Genis, où ce fleuve fait un angle aigu vers le sud.

La justesse de la comparaison de Polybe doit nous étonner au premier abord. Mais notre étonnement cesse lorsque nous apprenons qu'il avoit été en Égypte dans sa jeunesse à la suite de son père, qui avoit été envoyé en ambassade par les Achéens auprès du roi Ptolomée V, dit Epiphanès (1), et lorsque nous nous

---

(1) Vers l'an 198 avant Jésus-Christ. Voyez Moreri, art. *Polybe*.

rappelons que Polybe avoit traversé les Alpes et suivi jusqu'en Espagne la même route qu'Annibal.

L'Isle des Allobroges n'a pas la forme d'un triangle régulier comme le Delta d'Égypte, car le Rhône change quatre fois de direction depuis Yenne jusqu'à l'embouchure de l'Isère. Mais du temps de Polybe, la géographie étoit bien éoignée de ce degré d'exactitude qu'elle a atteint de nos jours. On ne pouvoit pas connoître, par exemple, d'une manière précise les angles que fait le Rhône dans cette partie de son cours. Nous voyons que Polybe considéroit sa direction générale comme étant du nord-est au sud-ouest, car il dit que le Rhône prend sa source au-dessus du golfe Adriatique, un peu à l'ouest, et coule vers le couchant d'hiver, c'est-à-dire vers le sud-ouest, et se jette dans la mer de Sardaigne. C'est en effet la direction générale du Rhône, quand on le prend depuis ses sources dans le haut Valais jusqu'à son embouchure dans le golfe de Lyon. Mais, si l'on ne considère son cours que jusqu'à Lyon, sa direction générale sera de l'est nord-est à l'ouest sud-ouest.

Polybe dit que depuis le passage du Rhône, Annibal conduisit son armée le long de ce fleuve,

en se dirigeant vers l'est et laissant la mer derrière lui. Il considéroit ici la direction générale du Rhône qui, suivant lui, étoit du nord-est au sud-ouest. Mais nous savons maintenant que depuis Lyon jusqu'à la mer, la direction de ce fleuve est du nord au sud. Par conséquent, Annibal en remontant le long des rives du Rhône depuis le lieu où il avoit passé ce fleuve, ne se dirigeoit pas vers l'est, mais vers le nord.

Revenons à présent à la chaîne de montagnes qui, avec les deux grandes rivières du Rhône et de l'Isère, fermoit ce pays peuplé et fertile en blé qu'on appeloit l'Isle. Nous allons voir que cette chaîne est en effet, comme le dit Polybe, presque inaccessible dans toute sa longueur, et qu'il est très-difficile d'y pénétrer.

Nous décrirons d'abord sa moitié méridionale, en commençant par les montagnes qui entouroient la *Grande-Chartreuse*, et par les chemins qui conduisoient à ce monastère depuis les Echelles et Grenoble. Nous décrirons ensuite l'autre moitié à l'extrémité septentrionale de laquelle se trouve le passage du *Mont-du-Chat*, qui fut celui par lequel Annibal entra dans les Alpes.

On ne peut parvenir à la Grande-Chartreuse que par des défilés et des gorges très-étroites,

Quand on y monte depuis le bourg des Echelles, on passe par le village de *Saint-Laurent-du-Pont*, où l'on entre dans une gorge bordée à droite et à gauche par des montagnes très-élevées, dont les talus sont très-rapides et couverts de forêts. Les sommets sont couronnés de rochers à pic. Après avoir avancé vingt minutes dans la gorge de Saint-Laurent, le chemin devient assez étroit pour être fermé au moyen d'une porte. Des murs de rochers au-dessus et au-dessous de cet endroit, rendent tout autre passage impossible.

Une lieue et demie au-delà de cette porte, les montagnes se rapprochent tellement qu'elles paroissent fermer le passage. Le chemin est taillé dans le rocher et soutenu par des murs élevés en arcades et munis de garde-fous. Ce n'est que par de grands travaux que les chartreux avoient rendu ce chemin praticable.

Au bout de trois heures de montée depuis les Echelles, on arrive à la Grande-Chartreuse. Ce monastère fameux étoit situé au centre d'un amphithéâtre de montagnes escarpées, et des forêts l'environnoient. Les moines des siècles de superstition (1) n'auroient pas pu choisir un

---

(1) La Grande-Chartreuse fut fondée par St. Bruno, en 1086.

lieu plus sauvage, plus séparé du reste du monde, et mieux fortifié contre l'approche des humains. On ne pouvoit y arriver que par trois défilés, fermés chacun d'une porte.

Quand on va de la Chartreuse à Grenoble, on passe par une de ces portes. On traverse là le *Guiers-mort*, sur un pont jeté sur deux rochers qui, à une certaine hauteur se rapprochent l'un de l'autre, et qui par conséquent surplombent. Au-delà du pont, les montagnes s'éloignent et l'on entre dans une jolie vallée parsemée d'habitations, dont la réunion forme un village appelé *Chartreuse*, qui donna son nom au couvent et à l'ordre (1). On passe ensuite une montagne couverte d'une forêt de sapins, puis l'on descend au village du *Sapey*, situé dans une petite vallée. De ce village jusqu'à Grenoble, le chemin est très-mauvais et assez rapide. On a constamment la vue de la vallée de l'Isère qui serpente majestueusement et l'on aperçoit Grenoble sur la droite.

La plus grande partie de cette ville est de l'autre côté de la rivière, tandis que sur la rive droite, il n'y a qu'une seule rue longue

(1) Dictionnaire de Moreri, article *Chartreux*, et la géographie de Busching, tom. V, p. 281.

et étroite. C'étoit l'ancienne *Cularo* des Allobroges ; elle étoit alors resserrée entre les montagnes au nord et l'Isère. Au-dessous du pont qui joint les deux parties de la ville, la montagne s'avançoit autrefois jusqu'au bord de la rivière et se terminoit par des rochers à pic ; mais depuis lors on a fait sauter les rochers pour faire une grande route le long de la rive droite ; et comme dans le même endroit on a ouvert une carrière pour des pierres à bâtir, cet espace continue à s'élargir. Voilà donc une des extrémités de la chaîne de montagnes qui fermoit l'Isle des Allobroges, que l'on n'auroit pas pu tourner du temps d'Annibal, et nous allons voir que l'extrémité septentrionale étoit également impraticable.

Des Echelles à Grenoble, on traverse la chaîne de montagnes très-obliquement ; dans cet espace, elle a trois lieues de largeur ; mais plus au nord, elle se rétrécit considérablement, et ce n'est plus qu'une arête élevée de quatre à cinq cents toises, qui, du côté du couchant, présente des rochers escarpés au sommet, des talus rapides au-dessous de ces rochers, puis une suite de collines jusqu'au Rhône. Du côté du levant, cette chaîne présente une pente très-rapide, d'une ascension très-difficile,

formée par l'inclinaison des couches. Cette crête s'abaisse considérablement au passage du Mont-du-Chat, situé au-dessus du lac du Bourget, puis elle se relève pour s'abaisser de nouveau et disparoître près du Rhône.

Du sommet du coteau qui domine la ville d'*Aix*, on embrasse d'un seul coup-d'œil, toute cette crête depuis la vallée où passe le chemin de la *Grotte*, jusqu'à l'extrémité inférieure du lac du Bourget.

On pourroit croire qu'il seroit possible de tourner cette chaîne de montagnes, en remontant le Rhône depuis Yenne jusqu'au canal de Chanaz, et en suivant le bord occidental du lac, mais la chose est impraticable. Les rochers presque nus de la montagne descendent sous un angle de plus de cinquante degrés jusqu'au lac, dans l'espace de deux lieues depuis l'Abbaye d'*Haute-Combe* jusqu'au village de *Bordeaux*. Il n'y a pas même un sentier le long du bord, et l'on ne peut pas y aborder en bateau. Le lac est là d'une très-grande profondeur.

Je suis entré dans tous les détails précédens sur les chemins qui conduisoient à la Grande-Chartreuse, sur les montagnes qui entouroient ce monastère, et sur la continuation de ces montagnes jusqu'au Rhône, pour montrer la

connoissance exacte que Polybe avoit de cette partie de l'Allobrogie, et la justesse de ses expressions lorsqu'il dit que ces montagnes étoient d'une approche et d'une entrée difficiles, qu'elles étoient même presque inaccessibles.

Je ne crois pas que l'on puisse trouver nulle autre part en Europe, un pays dans une situation semblable à celle de cette contrée qu'on appeloit l'Isle. Il y a bien des rivières qui se rencontrent, mais où sera la chaîne de montagnes qui, en s'étendant d'une rivière à l'autre, enfermera un pays de manière à l'isoler complétement ?

Ainsi, par exemple, entre le Rhône et la Saône, il n'y a partout que des collines à pentes douces qui ne présentent aucun rocher escarpé. La seule chaîne de montagnes est celle du Jura, qui est toujours à une très-grande distance de la Saône, et qui va se terminer au Rhin, près de Basle.

Je dirai un mot ici de ce qu'il faut entendre par la vallée que le Rhône suit pendant longtemps, ainsi que le dit Polybe. Cette vallée ne comprend pas seulement le Valais, mais aussi celle du lac de Genève et de la Chautagne. C'est au lac du Bourget que cette longue vallée se termine. Depuis le fort de l'Ecluse, les deux

rives du Rhône sont bordées par les montagnes du Colombier, de la Chautagne et de Saint-Innocent; elles viennent se terminer au canal par lequel les eaux du lac du Bourget se versent dans le Rhône.

Au-delà de ce lac, les montagnes recommencent et forment la chaîne qui s'étend jusqu'à Grenoble.

Le général Melville ne s'étoit pas formé une idée juste de l'étendue de l'*Isle des Allobroges*, il lui donnoit des limites beaucoup trop resserrées. Il ne faisoit pas attention qu'on ne trouve aucune montagne dans le Viennois avant celles de la Grande-Chartreuse, et qu'il falloit nécessairement étendre les limites de l'Isle jusqu'à ces montagnes pour qu'elle pût se comparer pour la *grandeur* avec le Delta d'Égypte. J'avois adopté l'opinion du général M., jusqu'à l'époque d'un voyage que je fis en Dauphiné, où je vis clairement que les hauteurs que le général prenoit pour des montagnes, n'étoient que des collines basses, accessibles de tous les côtés.

CHAPITRE VII.

Description topographique et historique des chemins ouverts dans la chaîne de montagnes qui fermoit l'Isle des Allobroges.

Il n'y a que deux grandes routes qui traversent cette chaîne de montagnes : celle de la *Grotte*, qui part de Chambéry et vient aboutir au *bourg des Echelles*, et celle du *Mont-du-Chat*, qui part aussi de Chambéry et vient aboutir à Yenne.

La première ne datte que de 1670. Elle fut ouverte par Charles Émanuel II, duc de Savoie. Cette partie du chemin, qu'on appelle *la Grotte*, commence à trois lieues de Chambéry. Elle passe entre deux murs de rochers perpendiculaires, si rapprochés l'un de l'autre, qu'ils ne laissent entr'eux que la largeur du chemin. C'étoit une profonde crevasse (1) dans la montagne, où l'on n'a pu se frayer un passage sans y apporter beaucoup de terrain, afin

(1) De 300 pieds de profondeur sur 25 à 30 de large.

d'en remplir le fond, et sans faire sauter de grandes masses de rochers ; afin de l'élargir.

Quand on a descendu la moitié de ce chemin taillé dans le roc, on voit sur la droite l'entrée d'une grotte assez longue, dont l'ouverture extérieure est à la face des rochers du côté des Echelles. Le chemin, en sortant de la crevasse, descend dans la plaine des Echelles par une chaussée adossée contre les rochers perpendiculaires sur la gauche ; cette chaussée est soutenue par un mur de 150 pieds dans sa plus grande hauteur et d'une épaisseur extraordinaire ; sa longueur est de 200 toises.

Avant que cette route fût faite, on passoit par l'intérieur de la grotte, et à son ouverture il y avoit une suite de longues échelles (1) par lesquelles on descendoit le long de la face des rochers jusqu'au talus qui est à leur base. Les eaux des pluies s'écouloient par la crevasse, mais depuis qu'on a fait la route, elles s'écoulent

---

(1) Qui donnèrent le nom d'*Oppidum Scalarum* au bourg *des Échelles*. M. Dutens, dans son Itinéraire, pag. 134, allant de Chambéry à Lyon, observe qu'*aux Échelles on sort des Alpes ;* c'est donc avec raison que Polybe appelle le défilé par lequel Annibal traversa cette même chaîne de montagnes, *l'entrée dans les Alpes.*

par la grotte et forment une cascade du côté de la plaine.

La seconde route, celle du *Mont-du-Chat*, étoit la seule qui conduisoit de France en Italie avant l'ouverture du passage de la Grotte. Elle est fort ancienne, elle date du temps des Allobroges, avant de devenir une voie romaine.

Cette voie se trouve dans l'Itinéraire d'Antonin, et dans la Table Théodosienne de Peutinger. L'itinéraire de cette voie a pour titre : *De Milan par les Alpes Grecques à Vienne* (1). Nous avons vu dans l'introduction qu'elle passoit par la vallée d'Aoste, traversoit le Petit Saint-Bernard, descendoit l'Isère jusqu'à Montmeillan, et de là passoit par Chambéry, le Mont-du-Chat, Yenne, Bourgoin, et se terminoit à Vienne.

La direction de cette route nous frappe comme d'un trait de lumière ; nous soupçonnons que ce fut celle qu'Annibal suivit, et bientôt nous serons convaincus que nos soupçons sont parfaitement fondés.

Le Petit Saint-Bernard s'appeloit l'*Alpe-Grecque*, parce que la tradition portoit qu'Hercule le Thébain l'avoit traversée avec une armée composée de nations grecques. Cet Hercule

(1) A Mediolano per Alpes Graias Viennam. M. P. 308.

étoit fils d'Amphitryon et d'Alcmène. Il naquit dans la Béotie, vers l'an 1280 avant Jésus-Christ. On peut donc supposer que ce fut vers l'an 1240 avant Jésus-Christ, qu'Hercule traversa le Rhône près de son embouchure et qu'il passa les Alpes (1). Rollin dit que le même Hercule, à la tête d'une armée considérable, composée de peuples grecs, arriva en Italie pour se rendre maître de ce pays, après avoir déjà subjugué l'Espagne (2).

Il est assez remarquable que dans la harangue de Scipion à son armée, avant la bataille du Tésin, Tite-Live fait dire à ce consul : *nous verrons si cet Annibal est l'émule des voyages d'Hercule, comme il le rapporte lui-même*, etc. (3). D'où l'on pourroit conclure qu'Annibal savoit qu'il avoit suivi les mêmes routes qu'Hercule.

Avant que le général carthaginois eût traversé les Alpes, les Gaulois, dit Polybe (4), qui habitoient près du Rhône, les avoient passées plus d'une fois pour entrer en Italie.

---

(1) Moreri, article *Hercule*, le Thébain ou de Grèce.

(2) Histoire romaine, tom. I, pag. 7. A Paris, 1739.

(3) *Utrùm Hannibal hic sit æmulus itinerum Herculis, ut ipse fert.* Tite-Live, liv. XXI, chap. 41.

(4) Liv. III, chap. 48.

Nous trouvons dans Rollin (1) l'histoire de ces invasions des Gaulois. La première fut vers l'an 587 avant Jésus-Christ. C'est alors qu'ils s'établirent dans l'Insubrie et qu'ils bâtirent Milan. Leur seconde invasion fut celle de l'an 388 avant Jésus-Christ. Ce fut alors qu'ils entrèrent dans Rome. Polybe nous apprend encore qu'ils venoient tout récemment de passer les Alpes pour se joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains. Il nous donne à entendre par-là que les Gaulois qui habitoient les bords du Rhône traversoient les Alpes en suivant le même chemin par lequel Annibal les traversa peu de temps après eux.

Ce chemin passoit par le pays des *Salassi* qui habitoient la Val d'Aoste. Leur capitale, *Augusta Prætoria*, étoit, suivant Pline, placée à la rencontre des deux routes, dont l'une conduisoit par les sommets des Alpes, qu'on appeloit *Pennines*, (*le Grand Saint-Bernard*), qui étoit inaccessible aux bêtes de somme, et l'autre passoit par le pays des *Centrones* (*le Petit Saint-Bernard et la Tarantaise*). Strabon ajoute que celle-ci fut rendue praticable pour les chars sous l'empereur Auguste.

---

(1) Histoire romaine, tom. II, pag. 418 et suiv. Paris, 1740.

Cette dernière route, connue dès les temps les plus anciens, c'est-à-dire, il y a au moins trois mille ans; cette route que les Gaulois qui habitoient les bords du Rhône suivirent pour entrer en Italie, est précisément la même que les guides d'Annibal lui firent prendre pour le conduire dans l'Insubrie, chez ce peuple gaulois qui, apprenant que les Carthaginois étoient en marche pour l'Italie et se promettant beaucoup de leur secours, s'étoient révoltés contre les Romains. C'est ce même chemin qui devint ensuite une voie romaine partant de Milan, capitale de l'Insubrie, et se terminant à Vienne sur les bords du Rhône. Polybe nous l'indique positivement quand il dit au chapitre 56 qu'Annibal ayant achevé le passage des Alpes, entra dans les plaines qui avoisinent le Pô et dans le pays des *Insubres*.

Nous comprendrons pourquoi dès les premiers temps l'on donna la préférence à cette route, lorsque nous verrons qu'elle traverse de grandes vallées très-fertiles et très-peuplées, et que le passage de l'Alpe-Grecque, est de tous les passages des Alpes, l'un des plus faciles.

Polybe (1) s'adressant aux historiens de son

---

(1) Édition de Casaubon, liv. III, chap. 47 et 48.

temps, qui représentoient les Alpes comme si escarpées et si perpendiculaires, qu'elles seroient à peine accessibles à l'infanterie légère; et les contrées voisines des Alpes comme de tels déserts, que si un dieu ou un demi-dieu n'avoit pas montré le chemin à Annibal, lui et toute son armée auroient péri inévitablement, leur fait observer que les Gaulois qui habitoient près du Rhône, avoient traversé ces montagnes plus d'une fois, et encore tout récemment, pour se joindre aux Gaulois riverins du Pô, dans leurs guerres contre les Romains. Il ajoute, que les Alpes elles-mêmes étoient habitées par des nations très-nombreuses.

Lorsque Tite-Live, voulant enrichir son histoire des principales circonstances du passage d'Annibal au travers des Alpes, copia l'histoire de Polybe qui raconte ces circonstances avec tant de vérité et d'exactitude, il auroit dû, tout en profitant des lumières de cet auteur original, profiter aussi de l'avis qu'il donne dans les chapitres que nous venons de citer aux historiens qui l'avoient précédé!

Si Tite-Live en avoit profité, il n'auroit pas rejeté l'opinion de Cœlius (1), qui rapporte

(1) Histoire de Tite-Live, liv. XXI, chap. 38.

qu'Annibal passa par le *Cremonis jugum* (1) ou l'Alpe Grecque ; il n'auroit pas abusé de son imagination pour exagérer les difficultés qu'Annibal eut à surmonter ; il n'auroit pas dit qu'il n'étoit pas probable que dans ces temps-là, ce chemin fût ouvert pour passer dans la Gaule. Le fait, est comme nous venons de le voir, que ce passage étoit le mieux connu des Gaulois, qu'il étoit le plus ancien et l'un des plus faciles.

Nous verrons que la grande perte qu'éprouva l'armée carthaginoise en passant les Alpes, provint principalement de deux attaques très-sérieuses de la part des habitans, que la vue d'un si grand nombre de bêtes de somme chargées de provisions et de bagages, avoit excité au

(1) M. Abauzit, dans sa Dissertation sur le passage des Alpes par Annibal, selon Tite-Live, pag. 163, dit qu'il croit que le mot de *Cremonis*, que l'on ne trouve que dans les éditions de Tite-Live, est un mot corrompu. « Je tiens de Glaréanus, ajoute-t-il, que » les plus anciens manuscrits ont *Centronis jugum*, » à la place duquel on a mis *Cremonis ;* il ne sait par » quelle aventure, et c'est tout ce qu'il en dit. Je m'é- » tonne que personne ne se soit depuis avisé de ré- » clamer la vraie leçon. Il est hors de doute que » Cœlius entendoit le Petit St.-Bernard.—Les *Centrons*, » ou ceux de la Tarantaise, habitoient les Alpes. : de » là *jugum Centronis* ou *Centronum*, si l'on veut. »

pillage; tandis que l'armée qui étoit obligée de défiler sur une ligne très-longue, étoit hors de portée de les protéger efficacement.

Un autre incident, qui causa une assez grande perte à l'armée, fut l'éboulement récent d'une partie du chemin à la descente des Alpes; ce qui engagea les troupes à tenter vainement de passer par un endroit impraticable où un grand nombre se précipitèrent.

Sans ces accidens, qui ne dépendoient point des difficultés naturelles du passage des montagnes, l'armée seroit arrivée sans perte en Italie.

La justesse de ces remarques est confirmée par la facilité et la rapidité avec lesquelles Asdrubal traversa les Alpes douze années après son frère Annibal (1). Les habitans de la Gaule et des Alpes loin de s'opposer à son passage, renforcèrent son armée de leurs troupes, et le travail qu'Annibal avoit fait dans la descente des montagnes, pour réparer l'endroit où le chemin avoit été emporté par un éboulement, lui fut aussi, sans doute, d'un grand service pour que

(1) Histoire de Tite-Live, liv. XXVII, chap. 39. Voy. aussi l'Histoire romaine de Rollin, tom. VI, pag. 108, édit. de 1742.

sa marche ne fût pas retardée. Les *Allobroges* et les *Centrones* qui attaquèrent l'armée d'Annibal à son passage par leur pays, pour lui enlever ses bagages, avoient tellement souffert par ces tentatives téméraires, qu'ils préférèrent se joindre à l'armée de son frère pour aller en Italie satisfaire leur humeur guerrière et leur goût pour le pillage, plutôt que de s'exposer à de nouvelles défaites.

Après cette digression sur l'histoire de la route du Petit Saint-Bernard, nous reprendrons la description de ses différentes parties à l'endroit où nous l'avions quittée au chapitre cinquième. Nous étions arrivés à *Yenne*, où cette route s'éloigne des bords du Rhône pour traverser le Mont-du-Chat.

Depuis l'époque de l'ouverture du chemin de la Grotte, la petite ville de *Yenne* n'a plus été fréquentée par les voyageurs ; son nom même est à peine connu de ceux qui sont les plus versés dans la géographie. Il ne sera donc pas hors de propos d'en dire ici quelques mots.

Yenne existoit du temps des Romains, qui l'appeloient *Etanna;* ce nom se trouve dans la Table Théodosienne. M. D'Anville soupçonne que dans les écrits du moyen âge, on l'appeloit *Ejanna*. En 517, Sigismond, roi de Bourgogne,

y assembla un concile composé de tous les évêques de son royaume. En 1215, Thomas I.er, comte de Savoie, accorda à cette ville plusieurs priviléges et franchises, étant alors une des principales villes de la Savoie proprement dite, car elle se trouvoit à cette époque sur une des routes les plus fréquentées de ce pays. C'étoit la route principale qui conduisoit de France en Italie, avant que le grand chemin des Echelles eût été rendu praticable aux chevaux et aux voitures (1).

Si cette route n'avoit pas été abandonnée, il y a long-temps qu'on auroit découvert que c'étoit par-là que l'armée d'Annibal avoit pénétré dans les Alpes; mais depuis un siècle et demi, n'étant plus fréquentée que par les gens du pays qui y passent cependant avec leurs chariots et leurs voitures légères, elle est tombée, pour ainsi dire, dans l'oubli, et quand on a voulu chercher la route d'Annibal, on n'a jamais tourné ses regards de ce côté-là, et l'on s'est toujours égaré.

Je viens maintenant à la description de la

---

(1) Ce sont les expressions de M. Albanis Beaumont dans la seconde partie de sa Description des Alpes grecques et cottiennes, tom. II, pag. 425. Chez J.-J. Paschoud, libraire à Paris et à Genève.

partie de cette route qui traverse la montagne du Chat. En quittant les bords du Rhône elle remonte entre des collines, l'espace de 4 milles, jusqu'au village de *Chevelu*, où commence le passage de la montagne. Depuis ce village le chemin est bon, peu rapide, et n'est point raboteux jusqu'au sommet du passage. La route monte obliquement le long d'un talus qui descend des rochers supérieurs sur la droite. Le défilé est court, et l'on descend bientôt de l'autre côté. Ce défilé est un endroit vers lequel la crête escarpée de la montagne s'abaisse considérablement de part et d'autre, ce qui offroit un passage tout naturel pour y frayer une route. Du temps des Romains, ce passage se nommoit *Mons-Thuates*; il y avoit un temple consacré à Mercure, dieu tutélaire des chemins et protecteur des voyageurs. On y a trouvé une inscription (1).

La descente vers le lac du Bourget est plus rapide et très-raboteuse. Le chemin fait un assez grand nombre de contours ou de zigzags. Il est soutenu en quelques endroits par des murs secs qui forment des espèces de terrasses.

---

(1) Description des Alpes grecques et cottiennes, tom. I, pag. 196 et 217.

Plusieurs parties du chemin sont pavées avec de gros fragmens de la pierre calcaire de la montagne (1). Sa largeur moyenne est de douze pieds, en sorte que les chars y passent facilement. Mais les pentes à côté sont si roides et si entrecoupées de rochers, que si un cheval ou même un piéton étoit poussé en dehors, il ne pourroit se retenir et se précipiteroit. Le chemin est dominé en quelques endroits par des rochers assez élevés.

La montée des deux côtés est de trois quarts d'heures, et le passage est élevé d'au moins 200 toises au-dessus du lac du Bourget.

Depuis le bas de la descente près du village de *Bordeaux*, la route suit le pied du talus de la montagne à droite jusqu'au village du *Bourget*, restant toujours à la distance d'environ dix minutes du lac qui est sur la gauche.

Entre le chemin du Mont-du-Chat et celui de la Grotte, il y a deux autres passages, celui de la montagne d'*Epine* et celui d'*Aiguebelette* (2). Ils sont moins anciens que les pre-

(1) Ce sont probablement des restes du pavé de l'ancienne voie romaine.

(2) Le passage du Mont-d'Épine conduit de Chambéry à Yenne par le château d'*Épine* et la *Novalaise*; celui d'*Aiguebellette* conduit de Chambéry au pont de Beauvoisin ou à St.-Genis.

mier (1). D'ailleurs ils n'offrent aucun défilé, mais ils passent par-dessus la crête de la montagne. Ces passages sont beaucoup plus élevés que celui que nous avons décrit, et ne sont praticables que pour les mulets. Il n'est donc nullement probable que la voie romaine passât par l'un ou l'autre, et il l'est encore moins que les guides d'Annibal les eussent préférés à celui de la montagne du Chat.

M. D'Anville paroît n'avoir eu aucune connoissance de ce dernier passage, car il croit que la station appelée *Lavisco* (2) dans les itinéraires romains, étoit le village de *la Novalaise* au pied du Mont-d'Epine.

Lavisco étoit situé entre *Lemincum* (Chambéry) et *Augustum Aouste*, près de Saint-Genis; il étoit également éloigné de ces deux villes, savoir de 14 milles. Cependant, M. D'Anville ne trouve que 17 à 18 milles de Lemincum à Augustum, en passant par la *Novalaise* et le *Mont-d'Epine*, en conséquence, il propose de changer les deux numéros XIIII des itinéraires en VIIII (3). En

(1) Descr. des Alpes grec. et cott., tom. I, p. 196.

(2) Notice de l'ancienne Gaule, article *Lavisco*.

(3) En mettant un V à la place d'un X.

sorte qu'au lieu de deux fois 14, on n'auroit que deux fois 9. S'il avoit connu la grande route du Mont-du-Chat, il n'auroit pas proposé ce changement, car par cette route la distance de Chambéry à Aouste est à peu près la même que celle de 28 milles marquée par les itinéraires.

M. Grillet, dans son Dictionnaire de la Savoie (1), compte de Yenne à Chambéry 26 kilomètres qui, à raison de 1473 mètres pour 1 mille romain, font $17\frac{2}{3}$ milles. Nous avons vu que depuis Aouste jusqu'à Yenne il y avoit 12 milles. Il y a donc en tout 29 milles, et 2 tiers depuis Aouste jusqu'à Chambéry. Ce nombre s'écarte bien peu des 28 milles des itinéraires. Voilà donc une preuve positive que la voie romaine traversoit le Mont-du-Chat et non point le Mont-d'Epine ou celui d'Aiguebelette, qui sont tous les deux des chemins plus courts. *Lavisco* seroit donc ou Chevelu ou le village de Choiseil, qui sont situés entre Yenne et le passage de la montagne.

Voici le détail des distances depuis Yenne jusqu'à Chambéry :

(1) Dictionnaire des départemens du Mont-Blanc et du Léman, publié en 1807.

De Yenne à Choiseil	. . . .	2 milles.
— Chevelu	. . . .	2
au sommet du passage de la montagne du Chat	. . . . . .	3
à Bordeaux	. . . .	3
— Le Bourget	. . . .	2
— Chambéry	. . . .	6
	Total. . . .	18 milles.

Les descriptions topographiques renfermées dans ce chapitre et dans le précédent, sont le résultat des notes que j'ai recueillies moi-même sur les lieux en trois courses différentes, et faites à des époques très-éloignées.

La première, en 1783, pour visiter le célèbre chemin de la Grotte et la Grande-Chartreuse.

La seconde en 1801. Devant aller à Valence, je quittai la grande route à Chambéry pour traverser à pied la montagne d'Aiguebellette et rejoindre la route de Grenoble en passant par le *Pont de Beauvoisin* et *Voiron*. Le but de ce détour étoit de vérifier l'opinion du général Melville, qui pensoit qu'Annibal n'avoit passé qu'à 2 ou 3 milles au nord du chemin de la Grotte. Je ne trouvai rien qui pût confirmer son opinion; d'ailleurs ce chemin s'écarte complétement du Rhône, et nous avons vu que

pour être d'accord avec Polybe, il falloit absolument que la route rejoignît les bords de ce fleuve avant de traverser la montagne où devoit se trouver le défilé qui formoit l'entrée des Alpes. Je pensois donc qu'il devoit y avoir un autre passage plus au nord et plus rapproché du Rhône. Mais ce ne fut qu'à la troisième course faite en août 1812, que mes recherches furent couronnées du succès.

Je partis de Genève pour *Aix*, dans le dessein d'examiner la route du Mont-du-Chat, laquelle, pour plusieurs raisons, me paroissoit devoir correspondre plus exactement avec le récit de Polybe. Je traversai le lac du Bourget depuis le port d'Aix jusqu'au village de *Bordeaux* pour joindre la route du Mont-du-Chat, et je la suivis jusqu'à *Chevètu*. La vue du Rhône et de la ville de Yenne dans le lointain depuis le sommet du passage, suffit pour me donner une idée claire du reste de la route.

Je sentis alors ce plaisir vif que l'on éprouve lorsqu'après avoir cherché pendant long-temps une vérité, on la découvre enfin. J'étois convaincu que je venois de marcher sur les traces de l'armée carthaginoise. Je croyois voir la cavalerie, les bêtes de somme et les éléphans, descendans (comme le dit Polybe) *avec peine*

et avec beaucoup de précaution, cette partie du chemin qui, pour adoucir la pente et pour éviter les rochers, fait plusieurs contours. Je voyois les lieux où les Allobroges s'étoient postés pour attaquer l'armée avec avantage et pour lui enlever ses bagages.

Ce fut cette découverte qui m'engagea à reprendre un travail que j'avois presque abandonné, et à rédiger en forme d'ouvrage des recherches commencées il y a vingt ans.

Je reprendrai le récit de Polybe dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Narration de Polybe, contenant l'attaque des Allobroges à l'entrée des Alpes, — la prise de leur ville, et l'arrivée d'Annibal chez les Centrones.

Chap. 50. Tant que l'armée d'Annibal fut dans le plat pays, les chefs inférieurs des Allobroges s'étoient tenus éloignés, par la crainte de la cavalerie ou des Barbares qui accompagnoient l'armée; mais lorsque ceux-ci se furent retirés chez eux, et que l'armée commença à entrer dans les défilés, les chefs des Allobroges ayant rassemblé un nombre d'hommes suffisant, occupèrent tous les postes avantageux par lesquels il falloit absolument qu'Annibal montât.

S'ils avoient caché leur dessein perfide, ils auroient complétement détruit l'armée carthaginoise; et quoique ce dessein fût alors manifeste, ils lui firent beaucoup de mal, mais ils ne souffrirent pas moins eux-mêmes, car dès que le général carthaginois se fût aperçu qu'ils

avoient occupé les endroits les plus convenables, il fit halte et campa devant le défilé. Il envoya quelques-uns des Gaulois qui l'accompagnoient pour découvrir l'intention et le plan des ennemis.

Les Gaulois s'acquittèrent de leur commission, et rapportèrent que pendant le jour l'ennemi gardoit soigneusement les différens postes, mais qu'à la nuit ils se retiroient dans une ville voisine. En conséquence de ce rapport, Annibal imagina l'expédient suivant. Après avoir fait quitter à ses troupes leurs positions, il s'avança ouvertement jusqu'à l'approche du défilé, et là, à une petite distance de l'ennemi, il dressa son camp. A l'entrée de la nuit, il fit allumer des feux, laissa la plus grande partie de ses troupes, et avec un corps choisi, il s'avança pendant la nuit vers le passage étroit, et s'empara de tous les postes abandonnés par les Barbares, qui, suivant leur coutume, s'étoient retirés dans leur ville.

Chap. 51. Le jour étant venu et les Barbares voyant ce qui s'étoit passé, renoncèrent pour le moment à leur entreprise; mais observant ensuite la multitude de bêtes de somme, et même la cavalerie cheminant avec beaucoup de peine et passant dans une longue file à tra-

vers le défilé, ils furent tentés d'attaquer l'armée dans sa marche. En conséquence, ils se jetèrent sur elle de différens côtés, et détruisirent un grand nombre de Carthaginois et surtout de chevaux et de bêtes de somme ; destruction qui fut augmentée par la nature du terrain, car le passage étant non-seulement étroit et raboteux, mais plein de précipices, plusieurs bêtes de somme se précipitoient avec leurs fardeaux, toutes les fois qu'il survenoit un mouvement soudain ou quelque chose qui les épouvantoit. Mais le principal désordre fut causé par l'effroi des chevaux blessés, qui se jetoient sur les bêtes de somme ou sur les troupes qui passoient le défilé.

Annibal observant ce qui se passoit, et jugeant bien qu'il n'y auroit point de salut pour ceux qui échapperoient à ce danger, si toutes ses provisions et ses bagages étoient détruits, prit avec lui les troupes qui s'étoient emparé du passage pendant la nuit, et se hâta d'aller au secours de ceux qui faisoient des efforts pour avancer dans leur marche.

Il attaqua les ennemis avec avantage, parce qu'il descendoit sur eux d'un lieu plus élevé. Il en tua un grand nombre, quoique la perte des siens ne fût pas moindre, et que le dé-

sordre de son armée fût beaucoup augmenté par les cris et le choc des combattans. Mais enfin, le plus grand nombre des Allobroges ayant péri dans le combat et les autres ayant été forcés de s'enfuir dans leurs demeures, ce qui restoit de chevaux et de bêtes de somme passa le défilé, non sans beaucoup de peine et de difficulté.

Après avoir échappé à un si grand danger, Annibal rassembla autant d'hommes qu'il lui fut possible et attaqua la ville, dont les habitans avoient été attirés au-dehors par l'appas du pillage. Il s'en empara et en tira de très-grandes ressources pour le présent et l'avenir. Il se saisit d'un grand nombre de chevaux et de bêtes de somme, et prit en même temps quelques-uns des habitans. Il y trouva des provisions et des bestiaux en quantité suffisante pour nourrir son armée pendant deux ou trois jours. Mais surtout il répandit une telle terreur dans le pays, que les habitans du voisinage n'osèrent pas l'attaquer.

CHAP. 52. Après avoir campé pendant un jour dans cet endroit, Annibal continua sa marche, et chemina les jours suivans avec son armée en sûreté; mais le quatrième jour il fut exposé de nouveau à de très-grands dangers.

Les habitans du pays ayant conspiré en secret contre lui, vinrent à sa rencontre avec des rameaux et des guirlandes ; c'est un symbole de paix chez presque tous les Barbares, comme le caducée l'est chez les Grecs. Annibal, cependant, se méfiant de ces apparences amicales, chercha à découvrir leur dessein. Ils lui dirent que, sachant qu'il avoit pris la ville de leurs voisins et qu'il avoit fait un grand carnage de ceux qui l'avoient attaqué, leur dessein n'étoit pas de lui faire du mal, ni de s'exposer à souffrir eux-mêmes ; ils lui offrirent en conséquence des otages. Annibal hésita long-temps sur le parti qu'il devoit prendre ; mais réfléchissant que s'il acceptoit leurs offres, les Barbares seroient d'autant plus circonspects et plus traitables, il consentit à ce qu'on lui proposoit et feignit de faire une ligue d'amitié avec eux. Ceux-ci ayant livré leurs otages et fourni l'armée d'une grande quantité de bestiaux, Annibal leur donna sa confiance au point de les prendre pour guides dans les lieux difficiles qu'il avoit encore à franchir.

Nous suspendrons pour la troisième fois le récit de Polybe, pour montrer que les circonstances fâcheuses où se rencontra l'armée car-

thaginoise, lorsqu'elle traversa le défilé qui formoit l'entrée des Alpes, se rapportent parfaitement au passage du Mont-du-Chat; que la ville d'où les Allobroges étoient sortis et où ils se retiroient pendant la nuit, ne peut être que *Léminc* près de Chambéry; que depuis cette ville l'armée marcha encore pendant trois jours sur le territoire des Allobroges; et que le nouveau peuple qui conspira contre Annibal étoit les *Centrones*, anciens habitans de la Tarantaise, dont le territoire confinoit avec l'Allobrogie.

CHAPITRE IX.

Remarques sur l'entrée des Alpes et sur la prise de Chambéry. — Description de la route depuis cette ville jusqu'à la capitale des Centrones, aujourd'hui Moustier en Tarantaise.

Je ne doute pas qu'en lisant les détails très-circonstanciés de Polybe sur le passage de l'armée carthaginoise par le défilé qu'il appelle *l'entrée des Alpes* ou *la montée aux Alpes*, l'on n'ait été frappé de leur rapport parfait avec la route qui traverse le Mont-du-Chat.

On a pu comprendre que l'armée avoit campé la première fois entre *Yenne* et *Chevelu*, d'où les guides gaulois pouvoient montrer à Annibal le défilé par lequel il falloit absolument qu'il passât pour pénétrer dans les Alpes. Les rochers qui bordent ce défilé ne permettroient à un piéton de s'en écarter que de quelques toises, et plus loin, ces mêmes rochers s'élèvent à pic, et à une telle hauteur des deux côtés, qu'ils rendent la crête de la montagne

inaccessible. Il n'étoit donc pas possible, comme le dit Polybe, que l'armée passât par un autre endroit que par le défilé.

La seconde fois, l'armée campa entre le village de *Chevelu* et celui de *St.-Jean-de-Chevelu*, qui est à quelque distance à la gauche de la route. Le camp pouvoit aussi s'étendre en remontant jusque sur les bords de deux très-petits lacs que l'on voit au-dessous de soi du sommet du passage. C'est là qu'Annibal attendit la nuit pour s'emparer du défilé que les Allobroges ne gardoient que pendant le jour.

Il paroîtroit, d'après la perte que l'armée essuya en traversant cette montagne, qu'Annibal s'étoit contenté d'occuper le plus haut point de la route, sans songer à garder la descente jusqu'au village de *Bordeaux* ; car il est évident que ce fut à cette descente que les Allobroges attaquèrent la colonne de l'armée, puisqu'Annibal descendit du lieu le plus élevé pour repousser leur attaque.

Les Allobroges qui, pendant la nuit, s'étoient retirés les uns au *Bourget*, les autres à *Léminc*, près de Chambéry, revinrent pour occuper le sommet du passage ; mais se trouvant prévenus, ils renoncèrent d'abord à leur entreprise. Cependant lorsque l'armée, qui étoit obligée

de marcher sur une longue file, eut commencé à descendre vers le village de Bordeaux, les Allobroges furent de nouveau tentés de l'attaquer, en voyant la difficulté avec laquelle les bêtes de somme cheminoient le long d'un chemin étroit, rapide, plein de détours, bordé dans plusieurs endroits de précipices d'un côté, et dominé par des rochers de l'autre. Dès qu'Annibal, du haut de son poste, s'aperçut de cette attaque, il se hâta de descendre avec sa troupe. Le combat eut lieu aux environs du village de Bordeaux, et les Allobroges furent poursuivis jusqu'au Bourget. Ce combat causa beaucoup de désordre dans la tête de la colonne, à cause des difficultés du chemin et de la nature du terrain, qui est très-inégal, étant de plus resserré entre le lac du Bourget et la pente rapide de la montagne.

Le plus grand nombre des Barbares ayant été tués dans le combat, et le peu qui avoient échappé ayant pris la fuite, le reste de l'armée passa le défilé et se rassembla aux environs du village de Bourget, situé à l'extrémité supérieure du lac. Pendant ce temps-là, Annibal prit avec lui le plus grand nombre de soldats qu'il put rassembler, pour marcher sur Léminc, dont il s'empara.

Léminc, ou *Lémens*, étoit le chef-lieu de cette partie de l'Allobrogie, long-temps avant que la ville de Chambéry existât. Ce n'est plus maintenant qu'un petit hameau, composé d'une église et de deux ou trois maisons placées sur le penchant d'un rocher calcaire, qui domine Chambéry du côté du nord (1). Il falloit cependant que ce fût une ville assez considérable du temps d'Annibal, puisqu'il y trouva de très-grandes ressources, et en particulier des provisions et des bestiaux en quantité suffisante pour nourrir son armée pendant deux ou trois jours. Les villages voisins furent sans doute mis à contribution (2).

M. Dessaussure (3), dit què « la ville de » Chambéry est située dans le fond d'une » plaine bien cultivée, et parsemée de vil» lages entourés d'arbres fruitiers. Du fond de » cette vallée s'élèvent plusieurs montagnes. » — Chambéry est de 57 toises plus bas que » le lac de Genève. Cet abaissement, joint à

(1) Description des Alpes grecques et cottiennes, 2.e partie, tom. II, p. 393; édit. de Paris, 1806. Chez J.-J. Paschoud, libraire à Paris et à Genève.

(2) Au nombre de ces villages on remarque *Saint-Ombre*, que l'on nomme *Chambéry-le-Vieux*, qui est plus rapproché du Bourget que Chambéry.

(3) Voyages dans les Alpes, § 1179 et 1180.

» sa situation dans un fond fermé au nord
» et ouvert au midi, produit une différence
» très-sensible dans la température de l'air.
» Les hivers y sont plus doux, et de quinze
» jours moins longs qu'à Genève. » Les riantes et fertiles collines qui l'entourent de toutes parts sont couvertes de la végétation la plus brillante et la plus riche, et embellies par un grand nombre de villages et de hameaux (1).

Ce fut dans cette plaine fertile et très-peuplée, dont le climat est doux, que l'armée carthaginoise campa pendant un jour pour prendre du repos. Le général lui-même et les troupes qui, avec lui, avoient gardé le défilé pendant toute une nuit, et qui avoient combattu les Allobroges, étoient ceux qui en avoient le plus besoin.

Depuis les environs de Chambéry, l'armée continua sa marche pendant quatre jours, sans être inquiétée par les Allobroges, intimidés par la défaite de leurs compatriotes, et par la prise d'une de leurs villes. Nous allons décrire le pays que l'armée parcourut pendant cette marche.

(1) Description des Alpes grecques et cottiennes, 2.e partie, tom. II, pag. 399. Chez J.-J. Paschoud, libraire à Paris et à Genève.

La première ville que l'on rencontre est *Montmélian* ; M. Dessaussure décrit ainsi la vue dont on jouit depuis le fort qui domine cette ville (1).

« On a, du haut des ruines du fort, un
» des plus beaux points de vue que l'on puisse
» imaginer. On suit le cours de l'Isère depuis
» Conflans jusqu'au fond de la vallée du Grai-
» sivaudan. On voit cette rivière serpenter dans
» son large lit, et arroser une belle vallée ;
» les yeux se reposent avec plaisir sur la
» plaine fertile et bien cultivée qui s'étend au
» nord-ouest du côté de Chambéry. »

La route change de direction à Montmélian, pour remonter au nord-est le long de la rive droite de l'Isère. Elle passe par le village de *St.-Jean-de-la-Porte*; au-delà duquel la vallée de l'Isère est fort large. C'est une plaine d'une étendue considérable, couverte de champs, de prairies, et ombragée d'énormes noyers. Plus loin, est la petite ville de *St.-Pierre-d'Albigny*, dont les environs sont délicieux. La végétation y est plus précoce de trois semaines que dans les environs de Genève. Jusqu'à *Grésy*, le chemin ressemble plutôt à

(1) Voyages dans les Alpes, tom. III, 19, § 1182.

une allée de jardin qu'à une grande route. On voit sur la droite une magnifique plaine, couverte de la végétation la plus variée, qui se prolonge jusqu'aux rives de l'Isère. De *Grésy* à *Conflans*, le chemin est très-beau et très-uni ; il est presque partout ombragé de gros noyers.

Il y a peu de vallées en Savoie aussi peuplées et où l'on trouve un si grand nombre de villages. Celui de *Tournon* est à peu de distance de l'Isère, et comme au centre de beaux vergers et de champs délicieux. Du village de *Gilli* au bourg de *l'Hôpital*, le chemin traverse une plaine de la plus belle végétation. Les grands vignobles se prolongent depuis Montmélian jusqu'aux environs de Conflans.

Le bourg de *l'Hôpital* est situé au confluent de l'*Arly* et de l'Isère, à l'extrémité nord-est de la vallée du Graisivaudan, et au pied du rocher escarpé sur le sommet duquel est bâtie la ville de Conflans (1).

Ceux qui n'ont jamais voyagé dans les Alpes seront surpris de voir dans leur intérieur des chemins comme des allées de jardin, et de

(1) Cette description est extraite de l'ouvrage déjà cité de M. Albanis Beaumont sur la Savoie, 2.e partie, tom. II, pag. 509 et suiv.

grandes vallées dont le fond est en plaine. Mais dans une chaîne dont la largeur est de quarante lieues, composée de montagnes et de vallées qui alternent sans cesse entr'elles, ces montagnes sont tantôt très-rapprochées, pour former des défilés, des gorges et des vallées étroites, tantôt plus ou moins écartées, pour former des vallées plus ou moins larges. Le fond de ces dernières est le plus souvent horizontal et sans aspérités, alors les chemins qui les parcourent sont vraiment comme des allées de jardin, ombragées ordinairement de beaux arbres, qui, dans les vallées inférieures, sont des noyers, et dans les supérieures, des hêtres et des sapins. Les vallées inférieures offrent souvent des expositions favorables pour des vignobles qui produisent des vins estimés.

L'armée carthaginoise, en traversant le torrent de l'*Arly*, sortit de l'Allobrogie pour entrer chez un autre peuple. Depuis qu'elle avoit traversé l'Isère entre *Valence* et *Tain*, elle avoit été constamment dans le pays des Allobroges; car le peuple qui habitoit le pays plat jusqu'à l'entrée des Alpes, étoit *Allobroge*; les Barbares qui attaquèrent l'armée au passage du Mont-du-Chat, étoient encore des *Allobroges*, et la ville où ils se retiroient pendant la nuit,

étoit une ville de l'*Allobrogie*. Ceux enfin que la victoire d'Annibal avoit frappés de terreur, et qui n'osèrent pas l'attaquer pendant les trois jours qu'il resta encore sur leur territoire, étoient aussi des *Allobroges*.

Toutes ces circonstances s'accordent avec l'étendue de l'Allobrogie, dont les limites sont très-bien connues, d'après les anciens auteurs grecs et latins. Le torrent de *l'Arly*, qui se jette dans l'Isère à l'Hôpital, séparoit les Allobroges des *Centrones*, anciens habitans de la Tarantaise. Ce fut le troisième jour depuis son départ de Chambéry, qu'Annibal entra sur leur territoire ; car la distance de cette ville jusqu'à l'Hôpital, est de 32 milles romains, et nous avons vu que l'armée faisoit environ 12 milles par jour.

Les *Centrones* voulurent à leur tour profiter du passage de cette armée pour lui enlever ses bagages, et ce fut le quatrième jour, lorsqu'elle approcha de *Moustier*, leur capitale, qu'ils vinrent à sa rencontre avec des rameaux et des guirlandes, en signe de paix. Nous allons décrire, toujours en abrégeant l'ouvrage de M. Albanis Beaumont, la vallée que la route parcourt jusqu'à cette ville (1).

(1) Description des Alpes grecques et cottiennes, 2.e partie, tom. II, pag. 531 et suiv.

A peine a-t-on tourné le rocher de *Conflans*, que l'on entre dans l'étroite vallée de la Tarantaise ; les montagnes latérales se resserrent, le pays prend tout-à-coup un aspect alpin et sauvage. Au lieu de ces beaux vignobles qui couvrent les flancs des montagnes qui bordent la vallée du Graisivaudan, de ces champs fertiles et de ces vergers délicieux, l'on ne voit plus que des forêts de sapins, des rochers abruptes, et la vallée que l'on parcourt a à peine un quart de lieue de largeur.

Cet aspect contribue à donner aux voyageurs une idée peu exacte de cette vallée ; ils la considèrent comme très-pauvre et peu habitée. Mais si l'on s'éloigne de la grande route, on ne tarde pas à en concevoir une idée plus vraie et plus avantageuse, parce qu'alors on découvre le grand nombre de villages et de hameaux situés sur les plateaux élevés, où abondent de riches pâturages.

La voie romaine passoit par le village de la *Bâtie*, placé à l'extrémité d'une charmante plaine, revêtue de la plus riante végétation. Les villages de la *Roche-Cevin* et de *Fesson-sous-Briançon* sont situés dans de charmans bassins ombragés de gros noyers.

La vallée de Tarantaise s'élargit ensuite in-

sensiblement, et l'on entre dans une jolie plaine, de forme à peu près ovale, ayant une demi-lieue de largeur sur trois quarts de longueur. A son extrémité est situé le grand village d'*Aigueblanche*, qui n'est éloigné de Moustier que d'une petite demi-lieue. La végétation y est très-active, et même précoce, quoique le sol soit élevé de plus de trois cents toises au-dessus de la mer.

Après une montée assez rapide, coupée dans le rocher, l'on entre dans une espèce de gorge qui conduit à *Moustier*. Bientôt on aperçoit cette ville dans un fond, et à l'extrémité d'une petite plaine triangulaire, entourée de hautes montagnes, dont quelques-unes sont cultivées jusqu'à leur sommet. La route est très-belle et bien entretenue, elle est coupée dans le rocher : la pente est très-douce et très-régulière.

L'entrée du vallon, où est situé Moustier, a un aspect agreste et sauvage ; mais à mesure que l'on approche de cette ville, la vue devient plus intéressante et plus animée.

Nous voici arrivés à la seconde capitale des *Centrones*, qui s'appeloit dans son origine *Darantasia*, et ensuite *Monasterium apud Centrones*, d'où est venu le nom de *Moustier*. Cette ville étoit bâtie anciennement sur les hau-

teurs qui avoisinent le faubourg de Saint-Jaques. C'est là que l'armée carthaginoise arriva sur la fin du quatrième jour, depuis son départ de Chambéry.

L'itinéraire de cette route est comme suit :

NOMS MODERNES.	NOMS des Itinéraires romains.	MILLES romains.
De Chambéry	Lemincum.	
à Montmélian	. . . .	10
- Bourg-Évescal. . .	Mantala	6
-St.-Pierre-d'Albigny	. . . .	4
- Gresy	. . . .	4
- l'Hôpital	Ad Publicanos	8
- Obline ou Tours. .	Oblimum.	3
- Roche-Cevin	. . . .	6
- Moustier	Darantasia	9
	Total. . . .	50

Les itinéraires romains ne marquent que 16 milles de *Ad Publicanos* jusqu'à *Darantasia*, cependant la distance réelle est plus grande de 2 à 4 milles (1).

Nous voyons par le total des distances que l'armée carthaginoise avoit marché 12 à 13

(1) Description des Alpes grecques et cottiennes, 2.e partie, tom. II, pag. 495.

milles par jour depuis *Lemincum.* C'est la moyenne pour chaque jour après le passage du Rhône, et l'on sait qu'une armée nombreuse, qui a une longue marche à faire, par des chemins étroits et sur une seule colonne, ne peut parcourir que quatre lieues par jour, ou 12 à 14 milles.

Ce fut probablement lorsqu'Annibal entra dans la petite plaine à l'extrémité de laquelle étoit situé le chef-lieu des *Centrones*, que ces montagnards vinrent à sa rencontre, portant des rameaux en signe de paix. Mais ce n'étoit qu'une apparence trompeuse pour cacher leur dessein perfide de profiter, pour attaquer l'armée, du moment où elle seroit engagée dans la vallée étroite par laquelle on monte au sommet des Alpes.

Les *Centrones* occupoient les deux rives de l'Isère, depuis Conflans jusqu'au Petit Saint-Bernard et au mont *Iseran*, où l'Isère prend sa source. La Tarantaise actuelle formoit la plus grande partie de leur pays. Ce peuple étoit connu dans l'histoire par son courage, par son génie belliqueux et la longue résistance qu'il opposa aux Romains. Dès que les légions romaines vouloient forcer les *Centrones* dans leurs montagnes, ils faisoient pleuvoir sur elles

une grêle de dards et de pierres qui les forçoit à la retraite. Ils eurent même la témérité de piller le bagage et l'argent de l'empereur Auguste (1).

« C'est merveille, dit Bergier (2), dans son » vieux langage, que les Romains eussent déjà » dompté les nations les plus reculées de » l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et que » quarante ou cinquante petites nations qui » habitoient ces montagnes (les Alpes), et qui » étoient aux portes de Rome (s'il faut dire » ainsi), osassent molester et se prendre par » escarmouches à un peuple si puissant. Et il » semble que ces gens, qui n'avoient con- » fiance qu'en leurs roches inaccessibles, fus- » sent réservés pour dernière conquête des » Romains, et ne dussent être subjugués et » mis à la raison que par Auguste, lorsqu'il » seroit en la fleur de sa bonne fortune, et » qu'ayant la paix avec tout le monde, il n'au- » roit plus à combattre que contre ces rochers, » comme contre certains nids, pour en déni- » cher ces oiseaux de rapine. »

(1) Description des Alpes grecques et cottiennes, 1.re partie, tom. I, pag. 56 — 58.

(2) Histoire des grands chemins de l'Empire romain, pag. 106.

Les *Centrones* avoient depuis long-temps cette ardeur pour la guerre et cette avidité pour le pillage, puisqu'ils les manifestèrent au passage de l'armée carthaginoise, qui eut lieu l'an de Rome 534, c'est-à-dire plus de 180 ans avant que ce peuple fût soumis à l'Empire romain.

Nous reprendrons l'histoire de Polybe dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Continuation de l'histoire de Polybe. — Attaque des Centrones. *— Arrivée au sommet des Alpes. — Discours d'Annibal à son armée.*

Ces guides marchèrent donc devant les Carthaginois pendant deux jours; mais le peuple dont nous avons fait mention, ayant rassemblé toutes ses forces, se mit à la poursuite de l'armée, et l'attaqua pendant qu'elle passoit à travers une vallée étroite, d'un accès difficile et bordée de rochers escarpés.

Chap. 53. Toute l'armée auroit péri dans cette occasion, si Annibal, redoutant de la part des Barbares quelque dessein perfide, n'avoit pas fait marcher en avant la cavalerie et les bêtes qui portoient le bagage, et s'il n'avoit pas composé l'arrière-garde de l'infanterie pesante, en sorte que, sous la protection de celle-ci, la perte ne fût pas aussi considérable qu'elle auroit pu l'être. Cette infanterie soutint l'attaque des Barbares; mais cependant un grand

nombre d'hommes, de bêtes de somme et de chevaux furent taillés en pièces.

Car les ennemis s'étant emparés des lieux élevés, et marchant du même pas que les Carthaginois qui suivoient le pied de la montagne, les premiers firent rouler des pierres sur eux, ou les lançoient avec la main, ce qui réduisit l'armée au dernier degré de l'effroi et du danger; tellement qu'Annibal fut obligé, avec la moitié de ses forces, de passer la nuit dans le voisinage d'un *certain rocher blanc*, séparé de sa cavalerie et de ses bêtes de somme, les protégeant pendant qu'elles défiloient au travers du ravin, ce qui dura pendant toute la nuit.

Mais le jour suivant l'ennemi s'étant retiré, Annibal rejoignit sa cavalerie et ses bêtes de charge, et les conduisit au plus haut sommet des Alpes. Aucuns des Barbares n'osoient attaquer le gros de l'armée, mais ils la harceloient par petits détachemens, et dans les endroits avantageux; car les uns se jetoient sur les derniers rangs, d'autres sur ceux qui étoient les plus avancés, et, de cette manière, ils enlevoient toujours quelque partie des provisions et du bagage. Dans cette circonstance, les éléphans furent d'un très-grand service, car partout où ils paroissoient, l'ennemi n'osoit

approcher, étant frappé d'étonnement à la vue de ces animaux.

Annibal étant arrivé le neuvième jour au sommet, fit camper ses troupes pendant deux jours, pour donner du repos à ceux qui étoient arrivés sains et saufs, et pour attendre ceux qui étoient restés en arrière. Pendant ce temps-là, plusieurs chevaux qui avoient été jetés par terre, et les bêtes de charge qui s'étoient débarrassées de leur fardeau, suivirent les traces de l'armée, et, à sa grande surprise, arrivèrent droit au camp.

Chap. 54. Il y avoit déjà beaucoup de neige sur les sommets des montagnes, car c'étoit le temps du coucher des Pléïades. Annibal remarquant que le plus grand nombre de ses soldats étoient plongés dans l'abattement, tant à cause des maux déjà soufferts qu'à cause de ceux qui les attendoient encore, les rassembla pour les haranguer, et profiter de la circonstance, car ils avoient maintenant l'Italie sous leurs yeux.

Ce pays en effet est situé au pied de ces montagnes, de manière que, regardant à l'entour, on peut dire que les Alpes sont la citadelle de toute l'Italie.

C'est pourquoi, leur montrant du doigt les

plaines qui bordent le Pô, leur rappelant la bonne disposition des Gaulois qui habitoient ces contrées, et leur indiquant même l'endroit où Rome étoit située, il ranima jusqu'à un certain point leur courage.

Cette partie de l'histoire de Polybe nous présente plusieurs choses à examiner, et en particulier l'endroit où les *Centrones* attaquèrent l'armée ; le jour de son arrivée au sommet du Petit Saint-Bernard, et le sens qu'il faut donner au discours qu'Annibal adressa à ses soldats,

CHAPITRE XI.

Description de la route depuis Moustier jusqu'au sommet du Petit St.-Bernard. — Remarques sur la Roche-Blanche *et sur le lieu où les* Centrones *attaquèrent l'armée. — Réflexions sur le discours d'Annibal à ses soldats. — Journal de l'armée.*

NOUS commencerons par décrire la route que l'armée parcourut pendant les deux jours qu'elle fut accompagnée par les *Centrones*.

En sortant de *Moustier*, l'on entre presque aussitôt dans une gorge étroite. Le chemin est soutenu par des murailles d'une élévation et d'une épaisseur considérables, et à leur pied coulent avec fracas les eaux de l'Isère. Après une demi-heure de marche, la vallée s'élargit insensiblement. On tourne ensuite une colline, et la vallée se rétrécit de nouveau, au point que l'Isère en occupe tout le fond. Le chemin (qui passe maintenant sur un rocher élevé) côtoyoit anciennement le lit de la rivière. Après avoir tourné ce rocher, la vallée s'élargit et

prend un aspect riant. Le talus des montagnes est couvert d'une belle végétation : c'est un mélange presque continuel de forêts de sapins, de champs, de prairies et même de vignobles; çà et là, on aperçoit des touffes de noyers, qui recèlent de charmans villages. Les maisons des habitans de la Haute-Tarantaise sont bien bâties, grandes et commodes. L'intérieur et les alentours des habitations offrent beaucoup d'ordre et de propreté, et annoncent par conséquent de l'aisance.

On aperçoit dans le fond de la vallée et au bord de l'Isère, un assez grand village nommé *Centron*. Il y a sur les deux rives de la rivière plusieurs masures de la plus haute antiquité; elles paroissent avoir appartenu à l'ancienne ville des Centrons, qui étoit, dans le deuxième siècle, le chef-lieu de cette province. Il est probable que cette ville ait été engloutie par la chute de quelque énorme rocher.

M. D'Anville, à l'article *Forum Claudii* de la *Notice de l'ancienne Gaule*, dit que « la tradition veut que l'église du village de » *Centron* soit la plus ancienne de fondation » dans le pays : elle jouissoit même de quelques » prérogatives sur la métropolitaine de Mous- » tier. Il faut que quelque calamité, arrivée à

» la capitale des Centrons, dont le nom anté-
» rieur étoit *Forum Claudii*, lui ait fait perdre
» sa dignité de fort bonne heure, puisque dans
» la notice de la Gaule, que l'on croit avoir
» été dressée vers la fin du quatrième siècle,
» ou le commencement du cinquième, c'est
» *Darantasia* qui est nommée en cette qua-
» lité de capitale. »

Le bourg d'*Aixme* est le premier endroit que l'on traverse après le village des Centrons. Le chemin qui y conduit est un peu montueux; mais il est très-beau, et le pays bien cultivé et bien boisé; l'on y voit même des vignobles très-étendus, et une grande variété d'arbres fruitiers (1). Le bourg d'Aixme, l'ancienne *Axima* des Romains, est dans une situation extrêmement riante, au centre d'un bassin fertile. C'étoit une ville dont les murs d'enceinte se prolongeoient autrefois jusqu'à l'Isère. On a trouvé dans les environs, plusieurs médailles des consuls ou des Empereurs romains, des inscriptions romaines, des fragmens de corniches et de frises, des piédestaux, etc. A

(1) On doit être étonné de trouver encore des vignobles dans le centre des Alpes. Cela indique que le sol des vallées est fort peu élevé au-dessus de la mer.

moitié chemin, entre *Bellantre* et le bourg *Saint-Maurice*, la grande route traverse un plateau élevé, couvert de belles prairies.

Saint-Maurice, le *Bergintrum* des Romains, étoit autrefois très-considérable. Il y a de beaux marchés et des foires de bestiaux très-renommées, non-seulement dans la province, mais même en Piémont et en Dauphiné. Ses environs, quoiqu'aux pieds de la chaîne primitive des Alpes, sont très-rians; l'on y voit de belles prairies, qui se prolongent jusqu'aux rives de l'Isère, ombragées par un mélange très-agréable d'arbres de différentes espèces, comme noyers, cerisiers, pommiers, sapins et bouleaux.

En sortant de Saint-Maurice, l'on suit une direction à l'est, qui est celle que prend le cours de l'Isère depuis les environs de ce bourg. L'on traverse ensuite le torrent impétueux de la *Versoi*. A peu de distance, on trouve le torrent de la *Recluse*, qui prend sa source au sommet du Petit Saint-Bernard. On entre ensuite dans le village de *Scèz*, qui est très-considérable, quoique ses environs paroissent agrestes et sauvages (1).

---

(1) Tous les détails sur la vallée de l'Isère, depuis Montmélian jusqu'à Scèz, sont extraits du même ouvrage de M. Albanis Beaumont, pag. 504-570.

Nous sommes maintenant arrivés au pied de l'Alpe grecque, c'est-à-dire de la montée du Petit Saint-Bernard. L'armée carthaginoise parcourut en deux jours l'espace de 22 milles, qui est entre Moustier et le village de *Scèz*. En voici l'itinéraire :

NOMS MODERNES.	NOMS des Itinéraires romains.	MILLES romains.
De Moustier	Darantasia	
à Centron	Forum Claudii. . . .	5
– Aixme	Axima	6
– Bellantre.	. . . .	4
– Bourg St.-Maurice.	Bergintrum	5
– Scèz	. . . .	2
	TOTAL. . . .	22

Pendant cette marche de deux jours, les *Centrones*, dont une partie suivoit l'armée sous prétexte de lui servir de guides, assemblèrent leurs forces. La vue des beaux chevaux numides et espagnols, des bêtes de somme chargées de riches bagages, les avoit tentés. Ils jugeoient qu'ils pourroient s'en emparer avec impunité, parce que les différens corps d'une armée qui est obligée de marcher sur une longue file de quatre à cinq lieues, ne peuvent

pas se protéger mutuellement. Ce fut au moment où elle commença à monter au-dessus de *Scèz*, qu'ils l'attaquèrent. Nous allons décrire, d'après M. Beaumont, cette partie de la route qui s'étend depuis ce village jusqu'au sommet du passage du Petit Saint-Bernard.

En sortant de *Scèz* pour monter le Saint-Bernard, on quitte la vallée de l'Isère, et l'on prend une direction au nord. On gravit d'abord une rampe assez rapide, payée de larges pierres plates, et, après un quart-d'heure de montée, on traverse le village du *Villar* : le chemin continue à être pavé de grandes dalles plates; il est ensuite un peu moins rapide; il traverse une espèce de plateau entièrement composé de débris des montagnes latérales, recouvert de grandes et belles prairies ombragées de quelques hêtres et de sapins. Ce chemin conduit sur les bords du torrent de la *Recluse*, dont le lit profond est rempli de blocs de pierres d'un volume considérable. On traverse ce torrent sur un pont de bois très-élevé et très-pittoresque; vis-à-vis de ce pont, et du côté du nord, on aperçoit une grande et majestueuse cascade formée par les eaux de la *Recluse*. Le chemin monte ensuite, en serpentant sur les flancs d'une charmante colline, cou-

verte de la plus riante verdure, dont l'éclat et la fraîcheur est augmentée par les couleurs foncées des rochers arides et abruptes contre lesquels elle s'appuie. A travers les arbustes qui ombragent cette colline, on aperçoit sur la rive gauche du torrent une petite chapelle que l'on nomme *Notre-Dame-des-neiges.*

Au-dessus de cette colline, est situé le village de *Saint-Germain.* En en sortant, la montée est fort rapide ; le chemin est coupé en zigzag dans les flancs de la *Montagne-Colonne*, ayant d'un côté le précipice effrayant au fond duquel coulent avec fracas les eaux de la Recluse. On aperçoit encore, par-ci par-là, quelques forêts de sapins et de hêtres ; mais à mesure qu'on s'élève, quelques arbustes, répandus sur de vastes prairies, prennent la place des arbres.

Après deux heures et demie de montée, depuis le village de Scèz, on passe à côté d'un châlet, ou fruitière ; l'on traverse ensuite la Recluse, et bientôt après on se trouve sur le sommet du Petit Saint-Bernard.

Le passage de cette montagne n'est nulle part dangereux ; la montée n'est proprement très-rapide que dans les environs de Saint-Germain, partout ailleurs la route seroit praticable

pour les voitures, moyennant quelques réparations; car depuis la montée de Saint-Germain, le chemin traverse de vastes prairies, dont la pente n'est que médiocrement inclinée.

Le vallon du Petit Saint-Bernard a environ un quart de lieue de largeur, sur une demi-lieue de longueur. A son extrémité nord-est, il y a un petit lac, entouré de la plus riante verdure (1).

Les descriptions de M. Beaumont ne s'étendent pas au-delà du sommet du passage; mais, heureusement pour nous, M. Dessaussure vient nous fournir le reste de la route, jusque dans les plaines qui bordent le Pô. Ce célèbre physicien et géologue avoit traversé le col du *Bonhomme*, et étoit descendu dans la vallée de l'Isère au bourg Saint-Maurice (2).

Nous prendrons son récit depuis le village de *Scèz*, parce qu'il nous fournira quelques détails qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage de M. B., et qui cependant sont essentiels (3).

« L'on commence à monter (dit M. Dessaus-

---

(1) Description des Alpes grecques et cottiennes, 2.e partie, tom. II, pag. 570-574.

(2) Voyages dans les Alpes, tom. IV, p. 397, § 2228.

(3) *Ibid*, § 2229 et 2230.

» sure) dans le village même de Scèz, situé
» au bord de l'Isère. On vient dans un quart-
» d'heure au village de *Villar-dessous*, par
» un chemin pavé de pierres calcaires et de
» gneiss, et au bout d'un quart-d'heure, on
» passe sur un pont le torrent qui vient du
» Petit Saint-Bernard. La montagne au-delà
» de ce pont présente un point de vue très-
» agréable; une belle cascade tombe à travers
» des prairies en étagères, avec des arbres et
» un village au-dessus. On voit ensuite de
» l'autre côté du torrent, à l'entrée de la val-
» lée d'où il sort, des *masses informes de*
» *gypse blanchâtre*. De là, on passe sous la
» cascade, et bientôt après on passe à *Saint-*
» *Germain*, dernier hameau d'hiver. »

« Depuis Saint-Germain, on continue à mon-
» ter, en suivant la rive droite du torrent, par
» une pente douce entièrement découverte,
» presque toute de prairies. La montagne vis-
» à-vis, et de l'autre côté du torrent, est aussi
» en grande partie couverte de bois et de
» prairies. »

« On arrive à l'hospice, ou couvent, en
» trois petites heures depuis *Scèz*, toujours par
» des prairies en pente douce, sans avoir eu
» à passer aucun mauvais pas, aucun rocher

» escarpé ni difficile ; en sorte que cette mon-
» tagne présente *le passage des Alpes le plus*
» *facile que je connoisse.* »

« L'hospice, ou couvent, est situé dans un
» vallon en berceau, dirigé du nord-est au
» sud-ouest, large de trois à quatre cents toises
» dans le bas, partout verd, mais sans arbres
» ni arbrisseaux. Son élévation au-dessus de la
» mer est de 1125 toises. »

« Du côté du sud-est, le vallon est divisé,
» suivant sa longueur, par une arrête étroite
» qui se prolonge du côté du nord, à trois ou
» quatre cents toises au-dessous de l'hospice.
» Cette arrête produit un second vallon assez
» profond, parallèle au premier. »

« En partant (1) de l'hospice pour descendre
» dans la vallée d'Aoste, on commence par
» monter une pente douce qui aboutit au plus
» haut point du vallon, mais ce point n'est
» que de quelques toises plus élevé que l'hos-
» pice. — On voit ensuite au-dessous de soi,
» sur la gauche, un petit lac renfermé dans
» un charmant bassin de verdure. »

Les distances depuis Scèz à l'hospice sont :

---

(1) Voyages dans les Alpes, tom. IV, § 2232.

De Scèz à Villar		1 mille.
	- Saint-Germain	2
	- l'Hospice du Petit St.-Bernard.	6
	Total	9 milles.

La carte Théodosienne marque 12 milles de *Ariolica in Alpe Graïa* jusqu'à *Bergintrum*, ou Saint-Maurice. Nous avons trouvé la distance de ce bourg jusqu'au sommet du passage, de 11 milles, ce qui feroit croire qu'*Ariolica* étoit dans la situation actuelle de l'hospice, ou plutôt près du petit lac où M. Beaumont (1) dit que l'on voit les restes d'une colonne anciennement nommée *columna Jovis*. *Ariolica* auroit donc été situé à l'extrémité nord-est du vallon, tandis que l'hospice actuel est situé à son entrée, du côté de la Tarantaise.

J'ai dit plus haut que ce fut vers la fin du second jour depuis le départ de Moustier, et lorsque l'armée carthaginoise commença à monter au-dessus des villages de Scèz et de Villar, que les *Centrones* l'attaquèrent. Polybe nous dépeint cet endroit comme *une vallée étroite, d'accès difficile, et bordée de rochers escarpés*. Les Barbares s'étoient emparés des lieux

(1) Voyag. dans les Alpes, 2.e partie, tom. II, p. 574.

élevés, et, marchant du même pas que les Carthaginois qui suivoient le pied de la montagne, ils faisoient rouler des pierres sur eux, ou les lançoient avec la main.

Ces circonstances, et une autre dont je vais faire mention, firent juger au général Melville, lorsqu'il traversa cette montagne, que, dans le temps d'Annibal, la route ne traversoit pas le torrent, mais qu'elle montoit le long de sa rive gauche. D'après cette opinion, formée par la lecture de Polybe et l'inspection des lieux, le général auroit voulu monter par-là pour examiner cette vallée de plus près; mais son guide s'y opposa, en disant que c'étoit un vieux chemin très-mauvais, abandonné depuis long-temps, et que les contrebandiers seuls fréquentoient. Il ajouta que depuis la route actuelle qui suit la rive droite du torrent, il pourroit aisément juger de la nature de l'ancienne. Le général Melville remarqua qu'en effet le local répondoit parfaitement à la description que fait Polybe d'un passage difficile au pied d'une montagne escarpée.

Cet ancien chemin conduit probablement à la petite chapelle que l'on nomme *Notre-Dame-des-neiges*, qui est sur la rive gauche du torrent. M. Dessaussure nous dit que la montagne

que l'on voit vis-à-vis, depuis la nouvelle route au-dessus de Saint-Germain, est en grande partie couverte de bois et de prairies; ce qui indiqueroit qu'il peut y avoir un chemin praticable plus haut que la chapelle.

La circonstance dont je voulois parler est mentionnée par Polybe. Il dit qu'Annibal, pour protéger sa cavalerie et ses bêtes de somme, pendant qu'elles défiloient au travers du ravin, fut obligé de passer toute la nuit dans le voisinage d'*un certain rocher blanc*.

A demi-mille au-dessus de Villar, et à l'entrée de la vallée étroite d'où sort le torrent de la *Recluse*, le général Melville remarqua de loin des rochers d'une blancheur éclatante, qu'il comparoît à de la craie. Il demanda à son guide ce que c'étoit que ces rochers, il lui répondit qu'on les appeloit la *roche blanche*. M. Dessaussure les remarqua aussi, puisqu'il dit qu'à l'entrée de la vallée d'où sort le torrent, on voit des *masses informes de gypse blanchâtre*. Voilà donc le *rocher blanc* dont parle Polybe, et près duquel Annibal passa la nuit avec la moitié de ses forces, pour protéger le reste de son armée à mesure qu'elle montoit sur une longue file.

Au moment où le général Melville découvrit

ce rocher, il tenoit devant lui, sur le cou de son mulet, l'histoire de Polybe en grec, il lisoit les mots qui signifient *près d'un certain rocher blanc* : il fut frappé de la coïncidence entre le lieu mentionné par Polybe et la couleur du rocher qu'il voyoit devant lui ; il comprit en même temps ce que tous les traducteurs de Polybe avoient pris dans un sens vague, et qui devoit être pris à la lettre. L'un traduit les mots, περι τι λευκοπετρον, *un rocher fort par sa position* ; un second, *sur un rocher fort et découvert* ; un troisième, *en plein air sur un rocher*. Tite-Live dit, d'après Polybe, qu'Annibal passa une nuit séparé de ses bagages et de sa cavalerie, mais il omet cette circonstance essentielle, qui sert à déterminer d'une manière si précise le lieu où Annibal passa la nuit.

Ce fut au-dessus de *Villar*, sur une espèce de plateau que le chemin traverse, et que recouvrent de grandes et belles prairies, ombragées de quelques hêtres et de quelques sapins. Ce plateau est dominé par les *masses informes de gypse blanchâtre*, qui sont situées à l'entrée de la vallée étroite par laquelle l'armée monta pendant toute la nuit. Annibal s'étoit posté là avec une partie de son infanterie,

pour empêcher les *Centrones* de suivre ses bagages et sa cavalerie, qui marchoient en avant à la tête de la file, et qui arrivèrent les premiers dans le vallon, au sommet du passage.

Puisque le *rocher blanc*, près duquel Annibal se posta, est sur la rive gauche du torrent, on peut en conclure, comme le fit le général Melville, que le chemin par lequel l'armée défila, étoit du même côté; car si elle avoit traversé le torrent là où la route actuelle le traverse, le poste qu'Annibal avoit choisi devenoit inutile pour protéger son armée.

La nouvelle route fut faite par les ducs de Savoie; elle décrit plusieurs zigzags au-dessus du village de Saint-Germain, et l'on sait que les voies romaines, au contraire, étoient toujours tracées en ligne droite, autant que la nature du pays pouvoit le permettre. Il seroit curieux de visiter l'ancienne route, pour voir s'il reste encore des traces des travaux que l'empereur Auguste y fit faire pour la rendre praticable, même pour les chars.

M. Dessaussure observe que le Petit Saint-Bernard présente le passage des Alpes le plus facile qu'il connoisse. M. Albanis Beaumont observe aussi que le passage de cette montagne n'est nulle part dangereux ni difficile; qu'ex-

cepté dans les environs de *Saint-Germain*, la route seroit praticable pour les voitures si l'on y faisoit quelques réparations, car elle traverse de vastes prairies en pente douce.

Ce fut le neuvième jour depuis l'entrée dans les Alpes, que l'armée carthaginoise arriva au sommet du passage de ces hautes montagnes. Annibal étoit resté à son poste jusqu'au matin de ce jour, moment où son armée acheva enfin de défiler. Il la suivit avec le corps d'infanterie qu'il avoit gardé avec lui ; et sur la fin de ce neuvième jour, il arriva lui-même dans le vallon du Petit Saint-Bernard, où ses troupes campèrent pour prendre du repos, et pour attendre ceux qui étoient restés en arrière. Le journal de cette marche de neuf jours est facile à récapituler.

Un jour pour traverser le Mont-du-Chat, depuis le village de *Chevelu* jusqu'à Chambéry, et pour s'emparer de cette ville des Allobroges.

Un jour de repos dans la plaine fertile de Chambéry.

Quatre jours de marche de Chambéry jusqu'à *Moustier*, un des bourgs des *Centrones*.

Deux jours de marche de Moustier jusqu'à Scèz ou à Villar.

Le neuvième jour pour monter depuis Villar jusqu'au sommet du Petit Saint-Bernard.

Il faut ajouter ces neuf jours au journal que nous avons interrompu à la fin du chapitre cinquième, lorsque l'armée arriva le 17 octobre à la petite ville de Yenne, et qu'elle campa à l'entrée de la nuit entre les villages de *Chevelu* et de *Saint-Jean-de-Chevelu*. Elle atteignit le sommet du passage des Alpes le 26 octobre, car c'est à cette époque que l'astronome Maskelyne, que le général Melville consulta sur ce sujet, fixa le coucher des Pléïades du temps de Polybe.

Il y avoit déjà beaucoup de neige sur les sommets des montagnes et dans le vallon où l'armée se reposa pendant deux jours sous ses tentes; la nouvelle neige étoit même tombée plus bas, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Le vallon du Petit Saint-Bernard est élevé de 1125 toises au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur, la neige commence déjà à tomber à la fin de septembre, mais le plus souvent elle fond pendant les premiers beaux jours d'octobre : vers le milieu de ce mois, la neige tombe de nouveau, et le soleil n'a plus assez de chaleur pour la fondre. A la fin d'octobre, la neige descend plus bas : elle blanchit les montagnes qui ne sont élevées que de 6 à 700

toises au-dessus de la mer, et souvent même encore plus bas. Il n'est donc pas surprenant que le 26 octobre l'armée carthaginoise trouvât non seulement le sommet du passage couvert de neige, mais encore les pentes de part et d'autre, jusqu'à la hauteur d'environ 650 toises, qui doit être celle de *La Tuile*, premier village que l'on trouve en descendant du côté de l'Italie.

Puisque l'armée campa au sommet du passage, il falloit qu'il y eût un espace suffisant pour contenir toutes les troupes dont elle étoit composée. C'est en effet le cas, comme nous l'avons vu dans les descriptions des auteurs que j'ai cités. Le vallon du Petit Saint-Bernard a un quart de lieue de largeur sur une demi-lieue de longueur; au nord-est, il se termine par un petit lac, renfermé dans un charmant bassin de verdure. Ce vallon est partout verd et en forme de berceau; en sorte que le camp pouvoit s'étendre sur les pentes de part et d'autre, ainsi que sur les prairies en pente douce par lesquelles on arrive au vallon.

Pendant que l'armée étoit campée, Annibal observant que le plus grand nombre de ses soldats étoient plongés dans l'abattement, les conduisit au plus haut point du vallon, d'où il pouvoit leur montrer au-dessous d'eux la vallée

de La Tuile, et dans le lointain, la grande vallée d'Aoste, qui se trouve sur la même ligne. Il leur dit, pour ranimer leur courage : Voilà les plaines que le Pô arrose de ses eaux, ces contrées qui sont habitées par des peuples pleins de bonne volonté pour nous ; voilà l'endroit où Rome même est située.

Ces expressions ne doivent pas être prises à la lettre, car, non-seulement du passage du Petit Saint-Bernard, mais de ceux du Grand Saint-Bernard, du Mont-Cenis ou du Mont-Genèvre, on ne peut voir ni les plaines du Piémont ni celles de la Lombardie. Il y a partout d'autres montagnes plus avancées qui en interceptent la vue. Mais il suffisoit qu'Annibal fît voir à ses soldats les vallées inférieures par lesquelles il devoit descendre pour entrer en Italie. On peut même croire que Polybe considéroit la vallée d'Aoste comme faisant déjà partie des plaines du Piémont, car il dit qu'après le passage des Alpes, Annibal entra dans les plaines arrosées par le Pô, et, au chapitre 60.e, il dit qu'Annibal étant arrivé en Italie, campa au pied même des Alpes ; il fait donc commencer ces plaines dans la vallée d'Aoste, où l'armée carthaginoise campa pendant plusieurs jours, pour se remettre de toutes

les fatigues qu'elle avoit souffertes en traversant les montagnes.

Tite-Live traduit cet endroit du récit de Polybe, en y faisant quelques changemens. Voici ce qu'il dit :

« Annibal s'avança à la tête de son armée
» sur une sorte de promontoire, d'où l'on dé-
» couvroit une vue immense ; il ordonna à ses
» soldats de faire halte, et, leur montrant
» l'Italie et les plaines baignées par le Pô qui
» sont au pied des Alpes, il ajouta que c'é-
» toient non-seulement les remparts de l'Italie,
» mais les murs même de Rome qu'ils escala-
» doient en ce moment ; que le reste du che-
» min n'étoit plus que des pentes à descendre
» et des plaines à traverser, et qu'une bataille
» ou deux au plus, mettroient dans leurs mains
» et sous leur puissance la capitale et le bou-
» levard de l'Italie. »

Ce ne fut pas, comme le suppose Tite-Live, pendant que l'armée étoit en marche, qu'Annibal adressa ce discours à ses soldats, mais pendant qu'elle étoit campée dans le vallon du Petit Saint-Bernard. Ce général n'eut pas besoin de sortir de son camp pour leur montrer les vallées qui faisoient déjà partie de l'Italie, car ce camp devoit couvrir tout le

vallon jusqu'à sa partie supérieure, et même s'étendre, en descendant, vers les bords du petit lac.

~~~~~~
~~~~~~

CHAPITRE XII.

Continuation de l'histoire de Polybe. — L'armée descend les Alpes. — Nombre auquel elle fut réduite à son arrivée au pied des Alpes.

Le jour suivant Annibal ayant fait lever le camp, commença la descente des montagnes. Il n'eut point ici d'ennemis à combattre, excepté ceux qui lui faisoient du mal à la dérobée; mais les neiges et les difficultés du chemin lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avoit perdu en montant, car le chemin étoit très-étroit et très-rapide; et la neige empêchant de le voir, tous ceux qui s'en écartoient ou qui tomboient étoient entraînés dans les précipices.

Les troupes ne furent cependant point découragées par ces difficultés, étant suffisamment accoutumées à de tels accidens; mais lorsqu'elles arrivèrent à un certain endroit où il n'étoit possible ni aux éléphans ni aux chevaux de charge d'avancer, parce que le chemin étoit trop étroit, la terre qui, auparavant étoit

très-escarpée dans l'espace de près de trois demi-stades, s'étant éboulée davantage depuis très-peu de temps, toute l'armée fut remplie d'effroi ; les soldats se livrèrent au désespoir et leur courage les abandonna.

Au premier moment, le général carthaginois chercha à tourner cet endroit difficile ; mais la neige rendant tout autre passage impraticable, il fut obligé d'y renoncer.

Chap. 55. Car ce qui arrivoit étoit une chose très-singulière et très-extraordinaire. Sur de la vieille neige conservée depuis l'hiver précédent, de la nouvelle étoit tombée tout récemment; on pénétroit aisément celle-ci, parce qu'elle étoit molle et peu épaisse; mais lorsque les hommes l'eurent foulée aux pieds et qu'ils atteignirent la neige de dessous, qui étoit gelée, leurs pieds ne pouvant pas s'y enfoncer, ils glissoient et tomboient, comme cela arrive à ceux qui marchent sur un terrain boueux à sa surface.

Ce qui leur arrivoit ensuite étoit encore plus pénible, car ne pouvant pas pénétrer la neige inférieure, s'ils venoient à tomber et qu'ils voulussent s'aider de leurs genoux ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils glissoient encore plus, entraînant avec eux ce

qui leur servoit d'appui, parce que la pente étoit extrêmement roide.

Mais les bêtes de somme, en faisant des efforts pour se relever, rompoient la croûte de la neige, et restoient, pour ainsi dire, prises ou enchâssées avec leurs fardeaux, à cause de leur poids et de la congélation de la vieille neige.

Annibal, abandonnant donc l'espérance de pouvoir passer par-là, campa à l'entrée du chemin dégradé. On enleva la neige, et la multitude se mit à l'ouvrage pour reconstruire le chemin le long du précipice. Par ce moyen, Annibal fit faire en un jour un chemin assez bon pour les chevaux et les bêtes de somme; il les fit passer tout de suite, et les dispersa dans les pâturages, dressant de nouveau le camp dans les endroits où il n'y avoit point de neige.

Il fit travailler les Numides, par bandes, à la construction du chemin, en le faisant appuyer; et, après bien des fatigues, il réussit au bout de trois jours, quoiqu'avec beaucoup de peine, à faire passer les éléphans. La faim avoit réduit ces animaux à l'état le plus déplorable, car les sommets des Alpes et les endroits qui sont dans leur voisinage, sont tous entièrement nus et sans arbres, la neige y restant constamment été et hiver. Mais les lieux qui sont au milieu de la

montée des deux côtés, abondent en arbres, en forêts, et sont propres à la culture.

CHAP. 56. Annibal, rassemblant toutes ses forces, commença à descendre, et le troisième jour, ayant achevé complétement le passage par les précipices ci-dessus mentionnés, il atteignit la plaine, ayant perdu pendant toute sa marche un nombre considérable de soldats par l'attaque des ennemis, le passage des rivières et les précipices des Alpes. Il perdit aussi des chevaux et des bêtes de somme en nombre plus considérable.

Enfin, ayant accompli sa marche depuis Carthagène en cinq mois, et le passage des Alpes en quinze jours, il entra hardiment dans les plaines qui avoisinent le Pô et dans le pays des Insubres.

Il avoit conservé de ses troupes africaines douze mille hommes d'infanterie, et des troupes espagnoles environ huit milles; de sa cavalerie, seulement six milles, comme il le déclare lui-même dans une inscription concernant son armée, qu'il laissa gravée sur une colonne à Lacinium (1).

---

(1) Promontoire de la Calabre, appelé *Capo delle Colonne*.

CHAP. 60 (1). Annibal étant arrivé en Italie avec les forces dont nous venons de parler, campa au pied même des Alpes, pour donner à ses troupes le temps de se remettre des fatigues qu'elles avoient endurées en montant et en descendant des chemins aussi difficiles. Le manque de nourriture et le délabrement où les soldats étoient réduits, les avoient presque entièrement défigurés. La faim et un travail sans relâche en avoient jeté un grand nombre dans le dernier désespoir, car il n'avoit pas été possible de transporter par des endroits comme ceux-là des provisions en quantité suffisante pour nourrir tant de milliers d'hommes, et la plus grande partie de celles qu'on avoit apportées avoit été perdue avec les bêtes de somme.

En sorte que quoique Annibal, après avoir passé le Rhône, eût avec lui trente-huit mille hommes d'infanterie et plus de huit mille hommes de cavalerie, il avoit perdu presque la moitié de ses forces en passant les montagnes, comme nous l'avons dit plus haut; et ceux qui avoient échappé étoient tellement changés par les travaux continuels qu'ils avoient essuyés, qu'ils ressembloient à des sauvages.

---

(1) Je saute les trois chapitres précédens, parce qu'ils ne renferment que des réflexions générales sur la manière d'écrire l'histoire.

CHAPITRE XIII.

Remarques sur la descente des Alpes. — Journal de l'expédition jusqu'à l'arrivée de l'armée dans la vallée d'Aoste. — Longueur itinéraire totale du passage des Alpes.

Dans cette partie du récit de Polybe, le point essentiel est de découvrir l'endroit de la descente des Alpes où le chemin avoit pu être emporté par un éboulement de terre, au point d'arrêter complétement la cavalerie de l'armée carthaginoise. Dans ce but, nous transcrirons ce que M. Dessaussure dit de cette descente, et nous citerons aussi les notes que le général Melville nous avoit communiquées.

« A trois quarts de lieue de l'hospice (1),
» on traverse un plateau incliné, et bientôt
» après on traverse un bois. — A trois quarts
» de lieue de ce bois, on passe au village de
» *Pont-Serrant*. — En sortant de ce village,

(1) Voyages dans les Alpes, tom. IV, § 2232, chapitre intitulé : *Passage du Petit St.-Bernard.*

» on passe un pont construit sur un torrent » qui coule à plus de cent pieds de profon- » deur. — On a de ce pont une vue charmante, » surtout du côté du bas de la montagne, où » une belle cascade qui sort d'une prairie, au » pied d'un bois, vient mêler ses eaux à celles » du torrent.

» A une petite demi-lieue de Pont-Serrant, » est le village de *La Tuile*, auquel se termine » la descente du Saint-Bernard; nous n'y en- » trâmes pas, nous le laissâmes à notre droite, » de l'autre côté du torrent. Ce village est situé » à l'entrée d'une gorge et au bord d'une petite » plaine formée par les débris qu'accumulent » divers torrens qui viennent s'y réunir, et » entourée de hautes montagnes.

» Si ce passage des Alpes est *un des plus* » *faciles*, c'est en lithologie le plus monotone » que je connoisse, § 2233. Après avoir laissé » sur la droite le village de La Tuile, nous sui- » vîmes le torrent qui porte le nom de ce » village. — A dix minutes de La Tuile, on » passe ce torrent et on vient côtoyer le pied » d'une montagne dont les couches coupées » à pic sont d'une belle calcaire grenue, » souvent recouverte de mica. Le chemin est » bon et assez large, mais *sur une corniche*

» *très-élevée au-dessus de La Tuile. On voit*
» *là, sous ses pieds, des amas de neige qui*
» *se sont conservés depuis l'hiver, et qui*
» *forment des ponts sur ce torrent.* On passe
» ensuite sur un pont plus solide, au-dessous
» du village de *La Barma*, et on laisse à gauche,
» sur la hauteur, le village d'*Eleva*.

» De là, dans une petite demi-heure, nous
» vînmes au bourg de *Pré-Saint-Didier*, et
» ainsi en deux heures depuis *La Tuile*.[1]— La
» hauteur de Saint-Didier au-dessus de la mer
» est de 448 toises. »

M. Dessaussure ne fait pas mention de la rapidité de la descente depuis l'hospice jusqu'au village de Pont-Serrant, mais le général Melville remarqua qu'elle étoit plus grande que du côté de la Savoie. Ce fut dans cette partie du chemin, qui occupe l'espace d'une lieue et demie, que les soldats qui s'en écartoient lorsque la neige empêchoit de le voir, étoient entraînés dans les précipices.

Quand on compare la description que fait Polybe du lieu où l'armée fut arrêtée, avec cette partie du chemin à dix minutes du village de La Tuile, qui passe *sur une corniche très-élevée au-dessus du torrent*, et avec ces *amas de neige conservés depuis l'hiver, qui*

formoient des ponts sur ce torrent; on est convaincu qu'on a découvert l'endroit où le chemin s'étoit éboulé, et où l'armée, pour l'éviter, chercha à passer sur la vieille neige qui couvroit le lit du torrent de La Tuile.

Pendant que le général Melville étoit à l'hospice, il s'étoit informé du moine qui y étoit à demeure; si l'on trouvoit dans la descente de la montagne, un endroit qui correspondît à la description de Polybe. Le Bernardin lui répondit : Vous serez satisfait, vous verrez ce mauvais bout de chemin en descendant. Après que le général eût passé le village de La Tuile, son guide lui dit : A présent nous approchons d'un endroit très-mauvais, qui nous donne beaucoup de peine pour le réparer toutes les années, parce qu'il est emporté au printemps par des avalanches de neige. Lorsque le général Melville traversa cette montagne en 1775, le chemin étoit fait de troncs de mélèses ou de sapins placés deux à deux, suivant leur longueur, et applanis à la surface pour que le pied pût reposer de plat. Ce fut sur ces troncs d'arbres que le général, son domestique et ses mulets furent obligés de passer. Dans cet endroit, le chemin suivoit avec une pente douce le côté escarpé d'une montagne, composé de ro-

chers désunis, et pouvant s'ébouler facilement.

A l'époque du voyage de M. Dessaussure, le 8 août 1792, c'est-à-dire 17 ans après celui du général Melville, le chemin étoit meilleur et plus large, il formoit une corniche très-élevée au-dessus du torrent, en côtoyant une montagne dont les couches sont coupées à pic (1).

En parlant du travail qu'il fallut faire pour que la cavalerie et les éléphans pussent passer, Polybe se sert d'un mot qui signifie *construire* ou *bâtir*, c'est-à-dire, qu'il fallut soutenir le chemin ou par des murs ou avec des troncs d'arbres; ou même, qu'il fallut bâtir le chemin en entier, ce qui ne pouvoit se faire qu'avec des pièces de bois placées les unes à côté des autres et appuyées par-dessous. C'est ainsi que le représente encore Polybe quelques lignes plus bas, quand il dit que les *Numides travaillèrent à la construction du chemin en l'appuyant.*

La longueur de la partie éboulée du chemin

---

(1) Au rapport d'un voyageur qui traversa cette montagne en 1813, le chemin dans cet endroit étoit soutenu, par places, avec des troncs de sapins; on passoit les ravins sur des petits ponts faits des mêmes arbres.

étoit de presque trois demi-stades. Le stade, suivant Pline, étoit de 625 pieds romains. Bergier (1) dit que les auteurs grecs et latins ont déterminé que le stade est égal à 125 *passus* ou 625 pieds. Trois demi-stades feront donc 937 ½ pieds romains.

Cet espace d'environ mille pieds est sur la rive droite du torrent de La Tuile, entre les deux ponts, dont le premier est à dix minutes au-dessous du village de *La Tuile*, et le second est au-dessous du village de *La Barma*.

La conformité parfaite de cet endroit avec celui où les chevaux et les éléphans de l'armée carthaginoise furent arrêtés, est frappante : c'est une preuve bien remarquable et bien satisfaisante que ce fut la route que suivit cette armée.

Mais ce qui complète l'évidence, ce sont ces *amas de vieille neige conservés depuis l'hiver*, qui, le 8 août 1792, formoient des ponts sur le torrent, exactement dans le même lieu où 2010 ans auparavant (2) il y avoit aussi

(1) Histoire des grands chemins de l'Empire romain, tom. I, p. 371.

(2) L'expédition d'Annibal se fit l'an de Rome 534; avant Jésus-Christ 218 ans, qui font 2010 ans ajoutés à 1792.

de la *vieille neige restée depuis l'hiver précédent.* Cette neige avoit été accumulée, à ces deux époques très-éloignées l'une de l'autre, par les mêmes avalanches, qui emportoient le chemin chaque année. Mais lors du passage d'Annibal, ces amas de neige devoient être plus considérables, ils devoient couvrir tellement le lit du torrent, que les Carthaginois s'imaginèrent qu'ils pourroient passer dessus sans accident; la neige fraîche qui étoit tombée tout récemment, contribuoit aussi à cacher le danger de cette tentative.

Dès qu'ils eurent foulé aux pieds cette nouvelle neige, et que leurs pieds reposèrent sur la vieille qui étoit congelée, ils glissoient et ne pouvoient plus se retenir, parce que la pente étoit trop rapide : ils étoient ainsi entraînés dans le torrent, où ils périssoient (1).

---

(1) Il périt très-probablement quelques éléphans dans cet endroit, et il est possible que les ossemens dont parle le marquis de Saint-Simon dans *sa préface à l'histoire de la guerre des Alpes de 1744*, aient appartenu à l'un d'eux. « On s'est encore plus attaché, de » nos jours, dit le marquis, pag. 21 et 22, à soutenir » qu'Annibal a dû passer par le Petit St.-Bernard, » depuis qu'on assure qu'on a trouvé dans cette mon- » tagne tous les ossemens d'un éléphant, dans un pays » qu'on appelle dans plusieurs cartes *la grande route* » *des Romains.* »

La perte d'hommes et de chevaux dans cet endroit dut être très-considérable, car Polybe dit qu'à la descente des montagnes, la neige et les difficultés du chemin firent perdre à Annibal presqu'autant de monde qu'il en avoit perdu en montant; or, il ne pouvoit avoir éprouvé qu'une bien petite portion de cette perte à la descente depuis le sommet du passage jusqu'au village de Pont-Serrant.

Pendant qu'on travailloit au chemin, la cavalerie et une partie de l'infanterie campèrent aux environs de La Tuile. Ce village est situé au bord d'une petite plaine formée par les débris qu'accumulent divers torrens qui viennent s'y réunir. Le camp pouvoit s'étendre aussi, en remontant jusqu'au village de Pont-Serrant, demi-lieue plus haut. C'est probablement dans le bois qui est au-dessous de ce dernier village, que les Numides coupèrent les arbres dont les troncs, après avoir été ébranchés, servirent à reconstruire cette partie du chemin qui s'étoit éboulée, et à l'appuyer.

Après avoir passé le chemin qu'on venoit de réparer, l'armée campa de nouveau dans les endroits exempts de neige, et les chevaux furent dispersés dans les pâturages. Ce fut dans les environs du bourg de *Pré-Saint-Didier*,

à deux lieues de La Tuile. Là, on entre dans la partie supérieure de la vallée d'Aoste, où sont encore les villages de *Morgès*, de *La Salle* (1), etc.

Pré-Saint-Didier n'est élevé que de 448 toises au-dessus de la mer. A cette hauteur, la neige ne commence à tomber qu'à l'entrée de l'hiver; il n'y en avoit donc point encore à la fin d'octobre. A une demi-lieue au-dessous de Saint-Didier, on rencontre les premières vignes; bientôt après que l'on est entré dans ces vignes, la vallée devient plus large, plus riante; on traverse de beaux vergers et des champs bien cultivés, au milieu desquels est situé le grand village de *Morgès*. A une lieue et demie de Saint-Didier, on traverse le village de *La Salle*, bâti sur le penchant d'un grand vignoble (2). Ce fut sans doute dans les environs de ces villages que l'infanterie et la cavalerie campèrent, pendant que l'on achevoit le chemin pour les éléphans.

Il est heureux que, voulant examiner les

---

(1) Cormayeur est le village le plus élevé de cette vallée, il est une lieue plus haut que Saint-Didier.

(2) Voyages dans les Alpes, tom. II, page 384, § 949.

faits et les circonstances rapportés par un auteur aussi exact, aussi véridique et aussi ennemi de l'exagération que Polybe, nous ayons la relation de M. Dessaussure, qui, au génie pour les recherches, et à l'ardeur infatigable pour l'étude de la nature, joignoit l'amour de la vérité, l'esprit d'observation, l'exactitude et la clarté dans les descriptions. Quel autre que lui auroit fait mention de ces détails, qui correspondent si merveilleusement avec les descriptions de Polybe, que l'on croiroit que ces deux auteurs traversèrent ensemble la même montagne ?

Reprenons le journal de la marche et des opérations de l'armée carthaginoise. Nous avons vu qu'elle avoit employé neuf jours pour atteindre le sommet des Alpes, depuis qu'elle étoit entrée dans cette grande chaîne de montagnes. Elle campa pendant deux jours au sommet du passage.

Le 12.e jour fut employé à descendre au village de La Tuile, à tenter de passer sur la vieille neige qui couvroit le torrent, et à commencer la réparation du chemin éboulé. Une partie de l'infanterie traversa ce mauvais pas le même jour, car il n'étoit impraticable que pour les chevaux.

Le 13.ᵉ jour, la cavalerie et les bêtes de somme passèrent, et se dispersèrent dans les environs de *Pré-Saint-Didier*, de *Morgès* et de *La Salle*.

Le 14.ᵉ jour, au soir, le chemin fut achevé pour les éléphans, qui arrivèrent à *Pré-Saint-Didier* (1). Pendant ce temps-là, l'infanterie et la cavalerie devoient continuer à descendre vers la *Cité d'Aoste*, par la route où se trouvent aujourd'hui les villages d'*Avise*, *Livrogne*, *Arvier*, et le bourg de *Villeneuve*.

Enfin le 15.ᵉ jour, toute l'armée fut rassemblée dans les environs de la Cité d'Aoste. Cette petite ville paroît avoir été très-considérable du temps des Romains, à en juger du moins par les ponts, l'amphithéâtre et l'arc de triomphe dont on y voit encore les restes (2).

Annibal accomplit sa marche depuis Carthagène jusqu'au pied des Alpes, du côté de l'Italie, en cinq mois. Il y a en effet, cet espace de temps depuis la fin de mai ou le commen-

(1) L'éléphant, malgré sa pesanteur et son air lourd, est un animal souple, qui monte et descend avec facilité. Dans le Bengale, il habite les forêts sur le penchant des montagnes.

(2) Voyages dans les Alpes, tom. II, p. 391, § 955.

cement de juin, époque de la moisson dans le royaume de Murcie, jusqu'au premier novembre, jour de l'arrivée d'Annibal aux environs de la Cité d'Aoste.

Quant à la distance depuis le sommet du passage jusqu'au pied des Alpes, nous pouvons l'estimer d'après M. Dessaussure et d'après les itinéraires romains.

NOMS MODERNES.	NOMS des Itinéraires romains.	MILLES romains.
De l'Hospice	Ariolica.	
à La Tuile.	. . . .	7
- Pré-Saint-Didier .	Arebrigium	7
- Morgès.	. . . .	2
- La Salle	. . . .	3
- Villeneuve.	. . . .	13
- la Cité d'Aoste . .	Augusta Prætoria . .	7
	TOTAL. . . .	59

M. Dessaussure donne pour la distance de *Morgès* à la *Cité d'Aoste,* six heures de marche, qui, étant évaluées à 3 milles et demi, chacune, ne feroient que 21 milles au lieu de 23 ; mais M. Dessaussure fit cette route en descendant, et il voyageoit à mulet, en sorte que ses heures devroient être évaluées plutôt à 4 milles cha-

cune. L'itinéraire d'Antonin et la carte Théodosienne marquent 25 milles d'Arebrigium à Augusta Prætoria, ce qui fixe *Arebrigium* à Pré-Saint-Didier.

L'itinéraire d'Antonin indique 24 milles de *Bergentrum* à *Arebrigium*; dans cet intervalle est le passage de l'Alpe grecque, ou du Petit Saint-Bernard, et les distances de *Bourg-Saint-Maurice* à *Pré-Saint-Didier*, sont de huit lieues, que j'ai évaluées à 25 milles, dont 11 de Saint-Maurice à l'hospice, et 14 de l'hospice à Saint-Didier.

Nous sommes maintenant en état de donner l'étendue du passage des Alpes, depuis les bords du Rhône à Yenne, jusqu'à la ville d'Aoste; en voici le tableau:

	Milles romains.
De Yenne à Chevelu	4
— Chevelu à Chambéry	14
— Chambéry à Moustier	50
— Moustier à Scèz	22
— Scèz à l'hospice du St.-Bernard . .	9
— l'hospice à la ville d'Aoste	39
Total	138

Nous avons vu au chapitre 39, livre III, de l'histoire de Polybe, que cet auteur, faisant

l'énumération des distances depuis Carthagène jusqu'à l'entrée des Alpes, ajoute : *il reste le passage des Alpes elles-mêmes, qui est un espace d'environ 1200 stades*, ou 150 milles romains. Ce nombre ne surpasse que de 12 milles la distance que nous venons de trouver, qui est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la distance réelle. Voilà donc une nouvelle preuve que nous ne nous sommes pas trompés de route, car cet accord sur les distances ne pourroit se rencontrer pour aucun autre passage des Alpes.

Ainsi, par exemple, les auteurs qui font passer Annibal par le Grand Saint-Bernard, sont obligés de placer l'entrée des Alpes à Martigny, et le pied des Alpes du côté de l'Italie, à la Cité d'Aoste, où les deux routes du Grand et du Petit Saint-Bernard viennent se rencontrer. La distance de Martigny à Aoste n'est que de 16 lieues, qui font 56 milles romains. L'itinéraire d'Antonin ne compte que 25 milles d'*Augusta Prætoria* au *Summum Penninum*, et 25 milles de là à *Octodurus*, ou Martigny, en tout 50 milles, distance qui n'est que le tiers de celle assignée par Polybe.

De même, si l'on suit Tite-Live par l'Alpe cottienne ou le Mont-Genèvre, et que l'on place l'entrée des Alpes à *Briançon*, et le pied

des Alpes du côté de l'Italie, à *Suze*, dans la vallée d'Exilles, la distance sera de 30 milles, nombre qui s'écarte encore plus de celui de Polybe.

CHAPITRE XIV.

Fin du récit de Polybe. — Repos de l'armée au pied des Alpes. — Prise de Turin. — Bataille du Tésin.

L'ARMÉE carthaginoise étant arrivée au pied des Alpes, le premier soin d'Annibal fut de ranimer le courage de ses soldats, et de leur fournir ce qui étoit nécessaire pour réparer leurs forces et celles des chevaux.

Lorsqu'ils furent suffisamment remis, Annibal invita d'abord les *Taurini* à faire une alliance, et à se liguer avec lui. Cette nation, située au pied des Alpes, faisoit alors la guerre aux *Insubres*, et se méfioit des Carthaginois. Comme ils ne prêtèrent point l'oreille à ses propositions, il alla camper devant leur ville principale, l'emporta en trois jours, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui s'étoient opposés à lui. Par cet exploit, il répandit une telle terreur parmi les Barbares du voisinage, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion.

Les autres Gaulois qui habitoient ces plaines,

auroient bien voulu se joindre à lui, comme c'étoit d'abord leur intention; mais les légions romaines ayant déjà traversé une grande partie de leur pays, et ayant échappé à leurs embuscades, ces Gaulois crurent qu'il étoit plus prudent de rester tranquilles; il y en eut même quelques-uns qui furent forcés de prendre les armes pour les Romains.

Annibal, jugeant donc qu'il n'avoit point de temps à perdre, s'avança dans le pays avec son armée, pour gagner et affermir par quelque exploit la confiance d'un peuple qui étoit si bien disposé en sa faveur.

CHAP. 61. Dans ce temps, il reçut la nouvelle que Scipion avoit fait voile depuis l'embouchure du Rhône, avec une partie de ses troupes, et les avoit débarquées à Pise, dans l'Etrurie; que pendant sa marche vers le Pô, il avoit pris sous son commandement les troupes des préteurs Manlius et Attilius; qu'il avoit traversé ce fleuve, et qu'il étoit à peu de distance.

CHAP. 62. Lorsqu'Annibal et Publius furent près l'un de l'autre, ils encouragèrent leurs troupes par les exhortations les plus convenables à la conjoncture présente. Annibal, après son discours, donna les ordres pour que

son armée se mît en marche le lendemain à l'aube du jour.

Publius Scipion, pendant le même temps, avoit déjà passé le Pô, et, voulant passer le Tésin, avoit ordonné à des gens experts de jeter un pont sur cette rivière. En attendant qu'il fût achevé, il assembla le reste de ses troupes et les harangua.

Le lendemain, les deux généraux s'avancèrent le long de la rive du Tésin qui regarde les Alpes, les Romains ayant la rivière à leur gauche, et les Carthaginois l'ayant à leur droite. Au second jour, les fourrageurs, de part et d'autre, ayant donné avis que l'ennemi étoit proche, on campa chacun dans l'endroit où l'on se trouvoit.

Au troisième jour, Publius avec sa cavalerie, soutenue des troupes armées à la légère, et Annibal avec sa cavalerie seule, s'avancèrent, chacun de son côté, dans la plaine, pour reconnoître leurs forces réciproques. Quand on vit à la poussière qui s'élevoit, que l'on n'étoit pas loin les uns des autres, on se rangea en bataille.

Le consul romain ayant été blessé dangereusement dans le combat de cavalerie, qui fut à l'avantage des Carthaginois, se hâta de tra-

verser les plaines pour gagner le pont du Pô et le faire passer à son armée. Il ne se croyoit pas en sûreté dans un pays plat, près d'un ennemi qui lui étoit de beaucoup supérieur en cavalerie.

Annibal attendit quelque temps que Publius fit avancer son infanterie, mais voyant qu'il se retiroit, il le suivit jusqu'au pont du Pô. Il ne put pas aller plus loin, parce que le consul, après avoir passé le pont, en avoit fait enlever les planches. Il fit prisonniers environ six cents hommes que le général romain avoit postés à la tête du pont pour favoriser sa retraite.

CHAPITRE XV.

Séjour de l'armée dans la vallée d'Aoste. — Route qu'elle suivit jusque sur les bords du Tésin. — Remarques sur les hostilités avec les Taurini, *et sur le lieu où la bataille du Tésin se donna. — Conclusion.*

L'ÉTAT de délabrement et de foiblesse auquel l'armée carthaginoise étoit réduite après le passage des Alpes, nécessita un repos de dix à douze jours dans la vallée d'Aoste.

Cette vallée est très-grande et très-fertile; comme elle participe déjà de la température chaude des plaines du Piémont, la végétation y est plus précoce que de l'autre côté des Alpes.

Au-delà du bourg de *Villeneuve*, en s'approchant de la ville d'Aoste, la vallée s'élargit considérablement et prend un fond horizontal (1). Jusqu'au village de *Nuz*, qui est à

(1) Voyages dans les Alpes, § 955.

deux lieues et demie de cette ville, la vallée continue à être très-large et à fond plat (1). Ce fut donc dans cet espace d'environ quatre lieues que l'armée carthaginoise prit ses quartiers de rafraîchissemens. Annibal y trouva en abondance du bétail et des légumes pour alimenter ses troupes, et des fourrages pour nourrir ses chevaux et ses éléphans.

L'armée se trouvoit alors dans le pays des *Salassi*, peuple qui n'avoit point encore été soumis par les Romains, et qui étoit probablement allié des *Insubres*. Polybe ne paroît pas distinguer ces deux peuples l'un de l'autre, car il dit qu'Annibal ayant accompli le passage des Alpes, entra hardiment dans les plaines qui avoisinent le Pô, et dans le pays des *Insubres*.

Annibal étant arrivé le 1.er novembre aux environs d'Aoste, on peut supposer qu'il y resta jusqu'au 10, et qu'il en partit le 11. Il sortit de cette longue vallée aux villages de *Saint-Martin* et de *Monte-Stretto*, où l'on découvre pour la première fois les plaines de l'Italie (2). Il arriva le 13.e à *Yvrée*, ville distante d'Aoste d'environ 56 milles.

---

(1) Voyages dans les Alpes, § 958-960.

(2) *Ibid*, § 971.

Sachant que les *Taurini* faisoient la guerre aux *Insubres*, ses futurs alliés, Annibal proposa aux premiers de se ligner avec lui contre les Romains ; mais comme ils s'y refusèrent, il fut obligé de quitter la route de Milan, capitale de l'Insubrie, pour aller s'emparer de *Turin*, ville principale des *Taurini*.

Les *Taurini* ayant été la première nation avec laquelle Annibal eut un démêlé à son arrivée en Italie, les uns ont cru, avec Tite-Live, que l'armée carthaginoise avoit passé par le Mont-Genèvre, et les autres par le Mont-Cenis ou quelqu'autre passage voisin de l'un ou l'autre, parce que ces passages viennent aboutir directement à Turin. Mais le passage du Petit Saint-Bernard peut également aboutir à cette ville, car lorsqu'on est arrivé à Yvrée, après être sorti de la vallée d'Aoste, on peut prendre la route de Turin comme celle de Milan.

C'est cette dernière route qu'Annibal auroit prise, si les *Taurini* avoient accepté l'alliance qu'il leur proposoit, mais il fut obligé de les soumettre par la force des armes, pour ne pas laisser derrière lui un peuple ennemi.

Cette expédition, qui étoit accidentelle, retarda de six jours son arrivée sur les bords du

Tésin. Elle lui fut cependant fort utile, car son succès répandit une telle terreur chez les peuples du voisinage, qu'ils vinrent tous faire leur soumission : de ce nombre furent les habitans de la Ligurie.

Si Annibal avoit traversé le Mont-Cenis ou le Mont-Genèvre, il seroit arrivé à peu de distance de Turin au bout des quatre jours qu'il mit à descendre les Alpes. Il auroit campé, par exemple, dans les villages de *Bussolin*, de *Saint-Antonin*, de *Saint-Ambroise* et de *Rivoli*, qui ne sont éloignés que de deux à huit lieues de Turin, et qui devoient faire partie du territoire des *Taurini*. Ces amis des Romains n'auroient pas manqué d'attaquer l'armée carthaginoise avant qu'elle eût le temps de se rétablir des fatigues qu'elle avait souffertes dans le passage des Alpes ; d'autant plus que, pour continuer sa marche, cette armée auroit dû traverser tout leur territoire, et auroit passé par leur ville principale, ou du moins à une très-petite distance. Nous voyons cependant que l'armée ne fut nullement inquiétée pendant les dix ou douze jours qu'il lui fallut pour se remettre de l'état de foiblesse et de délabrement auquel elle étoit réduite ; et ce ne fut qu'après ce temps qu'Annibal invita les *Tau-*

rini à une alliance : il n'étoit pas par conséquent sur leur territoire, et s'il s'écarta de sa route directe pour s'emparer de leur ville, ce fut par prudence et non par nécessité.

Combien la position de l'armée carthaginoise étoit plus favorable au besoin qu'elle avoit de repos, lorsqu'elle étoit dans la grande vallée d'Aoste ; éloignée de tout ennemi, et pouvant consacrer à se remettre de ses fatigues, tout le temps nécessaire, sans être exposée à aucune attaque.

Après s'être emparé de Turin, Annibal reprit la route de Milan, en passant par les villes de *Chivasso*, *Vercelli* et *Novara*, et vers le 25 novembre, il arriva sur les bords du Tésin, qu'il traversa pour entrer dans l'Insubrie. Il avoit fait une marche d'environ 76 milles depuis Turin.

Dans ce même temps, le consul romain Publius Scipion, qui avoit débarqué à *Pise*, et pris la route de *Modène* et de *Parme*, avoit traversé le Pô à *Plaisance* et s'étoit avancé jusqu'aux environs de *Pavie*. Il avoit fait jeter un pont sur le Tésin dans le dessein de le traverser, mais, apprenant sans doute que l'armée carthaginoise avoit déjà passé cette rivière sur la route de Novarre à Milan, il resta sur la rive gauche.

Annibal, de son côté, recevant la nouvelle que Publius étoit à peu de distance, harangua ses soldats pour leur faire comprendre la nécessité absolue où ils étoient de remporter la victoire.

Le surlendemain, les deux généraux s'avancèrent le long de la rive gauche du Tésin, et le 29 novembre, ils campèrent à peu de distance l'un de l'autre, à quelques milles au-dessus de Pavie.

La bataille se donna le lendemain; elle fut suivie de la retraite précipitée du consul, qui se hâta de repasser le Pô à Plaisance: Annibal le poursuivit jusqu'au pont, qu'il trouva coupé, et fit prisonniers environ six cents hommes que le général romain avoit postés à la tête du pont pour favoriser sa retraite.

Polybe, toujours exact dans la description des localités, nous indique d'une manière précise la rive du Tésin sur laquelle la bataille se donna; ce fut sur le bord de cette rivière qui regarde les Alpes ou le nord: les Romains avoient la rivière à leur gauche, et les Carthaginois à leur droite. Le cours du Tésin se dirigeant du nord-ouest au sud-est et aux environs de Pavie, étant même de l'ouest à l'est, il est évident que le bord qui regarde les Alpes est la rive gauche.

Si les Romains avoient traversé le Tésin, ils auroient eu, au moment de la bataille, cette rivière à leur droite, et non pas à leur gauche.

Cependant, quoique la chose soit claire comme le jour, le chevalier de Folard, auteur d'un commentaire sur l'histoire de Polybe, place la bataille sur la rive droite, et le pont que Publius traversa sur le Pô dans sa retraite, il le place sur le Tésin.

« Après le combat du Tésin, dit M. de » Folard (1), Scipion ne pense qu'à la retraite; » il passe ce fleuve au plus vite, plie son pont » et ne pense pas qu'il laisse six cents hommes » au-delà. Le Carthaginois arrive sur ces entre- » faites et les fait prisonniers; il entre dans le » pays des Insubriens, qui se déclarent ouver- » tement contre les Romains et joignent leurs » forces à celles d'Annibal. — Après cette re- » traite, qui a tout l'air d'une fuite précipitée, » Scipion, non content d'avoir abandonné le » Tésin, repasse encore le Pô pour l'aban- » donner comme le Tésin, lorsqu'il étoit en » pouvoir de le défendre. »

---

(1) Histoire de Polybe, traduite du grec par Dom Vincent Thuillier, avec un commentaire par M. de Folard, etc., tom. IV, p. 107. Amsterdam, 1729.

On ne conçoit pas comment le chevalier de Folard, mestre-de-camp d'infanterie, a pu faire une telle méprise. Le pont que Publius Scipion traversa dans sa retraite étoit sur le Pô, il en fit enlever les planches, et c'est à la tête de ce pont sur le Pô qu'il avoit posté six cents hommes pour protéger sa retraite.

Mais cette inadvertance de M. de Folard cesse de nous surprendre, lorsque nous lui voyons abandonner la route que l'auteur qu'il commente lui traçoit depuis le passage de l'Isère, pour prendre celle de Tite-Live, un des auteurs les plus inexacts, et dont les idées étoient les plus confuses en géographie; lorsqu'il nous dit que les 800 stades qu'Annibal parcourut le long du Rhône depuis l'embouchure de l'Isère dans ce fleuve, *sont une imagination, une faute des copistes, dont Polybe se moqueroit s'il mettoit la tête hors de son tombeau* (1). Cette marche de 800 stades est cependant celle qui nous a servi à trouver d'une manière si sûre et si évidente, le défilé par lequel Annibal avoit pénétré dans les Alpes.

---

(1) Histoire de Polybe, traduite du grec par Dom Vincent Thuillier, avec un commentaire par M. de Folard, etc., tom. IV, p. 73. Amsterdam, 1729.

On doit regretter que Polybe, l'auteur le plus exact, le plus éclairé et le plus scrupuleux, ait eu pour commentateur un auteur aussi peu exact et aussi inattentif que le chevalier de Folard, qui, au lieu de suivre le texte de Polybe, ne suivoit souvent que son imagination.

CONCLUSION.

TOUTES les preuves que nous venons de rassembler successivement équivalent à une démonstration rigoureuse. Nous devons être convaincus maintenant que nous avons découvert dans toute son étendue et dans chacune de ses parties, la route que suivit Annibal depuis Carthagène jusqu'au Tésin.

C'est en suivant le texte de Polybe avec le plus grand scrupule, et sans nous permettre la plus légère déviation du sens littéral, que nous sommes parvenus à un résultat aussi satisfaisant. Nous avons suivi cet auteur avec une confiance d'autant plus complète dans la vérité et l'exactitude de ce qu'il nous raconte, qu'il nous avoit dit au chapitre 48, cité dans l'introduction : *Je parle de toutes ces choses avec assurance, car elles m'ont été racontées par*

ceux qui vivoient dans le temps ; j'ai visité les lieux moi-même, et j'ai fait le voyage au travers des Alpes pour les voir et pour les connoître.

D'ailleurs le récit de Polybe porte en lui-même les preuves de la vérité ; tout y est clair, précis, naturel, tout est conforme à la position des lieux ; les distances s'accordent parfaitement avec les itinéraires romains et avec les mesures prises sur les meilleures cartes ou par les voyageurs. Le journal qu'il nous donne s'accorde aussi avec les distances et avec l'espace qu'une armée nombreuse peut parcourir chaque jour dans une longue marche. On ne peut donc s'empêcher de reconnoître que Polybe est le seul auteur original, le seul qui dût nous servir de guide dans les recherches que nous venons de terminer.

C'est ainsi que cessent les incertitudes qui duroient depuis le temps de Tite-Live, c'est-à-dire depuis dix-neuf siècles, sur la route qu'Annibal avoit suivie pour traverser les Alpes.

Mais notre travail ne seroit pas complet si nous ne réfutions pas les opinions des auteurs qui nous ont précédés, et en particulier celle de Tite-Live, qui a été l'origine de toutes les incertitudes que nous venons de dissiper. Cette

réfutation fera le sujet du second livre de cet ouvrage.

~~~~
~~~~

HISTOIRE

DU

PASSAGE DES ALPES.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Examen critique de l'opinion de Tite-Live sur la route d'Annibal, depuis le passage du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes.

POUR faire l'examen critique de la relation de Tite-Live, il faut la comparer avec celle de Polybe, car sans cette comparaison, la route que le premier fait suivre à Annibal devient incompréhensible, parce qu'elle pèche d'une manière frappante contre la géographie et contre le bon sens.

Si l'on compare une traduction française de l'original grec de Polybe avec une traduction

de Tite-Live, toutes les deux faites avec soin, ce qui frappera en les faisant marcher de front, c'est-à-dire en les lisant l'une à côté de l'autre et phrase par phrase, sera leur ressemblance presque parfaite. On y trouvera non-seulement le même sens, mais souvent les mêmes expressions ; on verra d'une manière convaincante que, sur les circonstances de la marche d'Annibal, Tite-Live n'a fait que traduire Polybe, en retranchant toutefois des particularités essentielles, telles que les distances et une partie du journal de l'expédition, c'est-à-dire de l'emploi de chaque jour, depuis le passage du Rhône jusqu'à l'arrivée au pied des Alpes du côté de l'Italie, et en ajoutant aussi de temps en temps des circonstances qui sont la plupart en contradiction avec la position et la nature des lieux.

Mais ce qui a contribué essentiellement à dérouter tous ceux qui ont voulu chercher la route d'Annibal d'après Tite-Live, c'est l'addition, je l'appellerai même l'*interpolation*, à la fin du chapitre 49 de Polybe, du nom des peuples chez lesquels l'auteur latin suppose qu'Annibal passa, et la supposition, en outre, du passage de la Durance. Cette interpolation, qui n'a rien de correspondant dans l'auteur grec, jette une telle confusion dans la route d'Annibal, qu'elle devient incompréhensible.

Nous commencerons la comparaison des deux auteurs à l'endroit où l'armée carthaginoise, ayant achevé le passage du Rhône, se met en marche pour remonter le long de la rive gauche de ce fleuve. Nous placerons le texte de Polybe dans la colonne à gauche, et celui de Tite-Live dans la colonne à droite, en faisant marcher parallèlement les phrases qui se correspondent. Nous accompagnerons cette comparaison de quelques-unes de nos remarques.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIV. III, C. 47.

Lorsque les éléphans eurent été transportés de l'autre côté, Annibal les plaça avec la cavalerie à l'arrière-garde. Il les conduisit le long du fleuve, laisant la mer derrière lui, se dirigeant vers l'est et, pour ainsi dire, vers l'intérieur de l'Europe.

ans

HISTOIRE DE TITE-LIVE.

LIV. XXI, C. 31.

Le jour suivant, Annibal, prenant sa route le long du Rhône, en remontant son cours, s'avança dans les parties intérieures de la Gaule.

Non que ce fût le chemin le plus direct pour arriver aux Alpes, mais parce qu'il croyoit que plus il s'éloigneroit de la

mer, moins il courroit risque de rencontrer le Consul romain, avec lequel il ne vouloit pas en venir aux mains qu'il ne fût arrivé en Italie.

Tite-Live supprime les détails géographiques qui terminent ce chapitre de Polybe; ainsi que les réflexions critiques de cet auteur, ch. 48, sur les historiens ignorans et exagérateurs.

CHAP. 49.

Annibal, ayant fait une marche de quatre jours depuis le passage du fleuve, arriva à ce qu'on appelle l'*Isle*, qui est un pays peuplé et fertile en blé: il tire son nom des particularités de sa situation; car le Rhône d'une part et l'Isère de l'autre, chacun, coulant le long d'un de ses côtés, lui donnent une figure en pointe à leur confluent. Ce pays ressemble beaucoup, pour la grandeur et pour la forme, à ce qu'on appelle le Delta en Égypte, excepté que la mer et les bouches des rivières ferment un des cô-

Après quatre jours de marche, il arriva à l'Isle. Dans cet endroit l'Isère et le Rhône, qui viennent de deux Alpes différentes, embrassant un petit espace de terrain, se réunissent en un seul fleuve. Le canton intermédiaire a reçu le nom d'Isle.

tés de ce dernier, et qu'un des côtés du premier est fermé par des montagnes d'une approche et d'une entrée difficiles ; nous pourrions dire même qu'elles sont presque inaccessibles.

Nous voyons que ces détails de Polybe sur la position topographique du pays qu'on appeloit l'Isle, détails qui nous ont servi à déterminer d'une manière si précise l'étendue de ce pays, sont supprimés par Tite-Live, pour qui l'exactitude n'avoit aucun charme.

Les Allobroges habitent près de là. Ce peuple qui, dès cette époque, ne le cédoit à aucune nation gauloise, ni pour la puissance, ni pour la renommée, étoit alors partagé entre deux frères qui s'en disputoient la souveraineté. L'aîné des deux, nommé Brancus, étant monté le premier sur le trône, en avoit été chassé par son cadet, qui en avoit moins de droit que lui, mais qui étoit le plus fort, parce que toute la jeunesse du

Lorsqu'Annibal arriva dans ce pays, il trouva deux frères qui se disputoient la souveraineté. L'aîné vint à lui, et lui demanda son aide pour le maintenir dans son gouvernement. Annibal, voyant les avantages qui en résulteroient évidemment pour son armée,

prêta une oreille favorable à sa demande : il joignit ses forces à celles de ce Prince, et chassa le cadet.

pays s'étoit rangée de son parti. Annibal, que le hasard amena fort à propos pour terminer ce différent, ayant été pris pour arbitre entre les deux frères, rendit le royaume à l'aîné, conformément à l'intention du sénat et des principaux.

Les détails ajoutés ici par Tite-Live ne paroissent être qu'une broderie de sa façon.

Pour prix de ce service, l'aîné non-seulement fournit libéralement l'armée de provisions et d'autres choses nécessaires, mais il donna aux soldats des armes neuves à la place de celles qui étoient vieilles et usées : il fournit de plus à la plupart d'entr'eux des vêtemens et même des chaussures, pour les mettre en état de passer les montagnes.

Mais ce qui fut pour eux un service plus essentiel, c'est que ce Prince forma avec ses troupes

En reconnoissance de ce service, on lui fournit des vivres et toutes les choses nécessaires en abondance, mais surtout des vêtemens pour mettre les soldats à couvert contre le froid excessif qui se fait sentir dans les Alpes.

l'arrière-garde des Carthaginois, pour les mettre à l'abri de tout danger pendant qu'ils traverseroient le territoire des Gaulois appelés *Allobroges*. Il assura ainsi leur marche jusqu'à ce qu'ils approchassent de l'entrée dans les Alpes.

On comprend que Tite-Live, voulant prendre une route différente, a supprimé cette dernière circonstance mentionnée par Polybe, parce qu'elle auroit prouvé que depuis le lieu où le frère aîné fournit l'armée de toutes les choses nécessaires, elle avoit continué à traverser le territoire des Allobroges et non celui des trois peuples gaulois mentionnés plus bas par Tite-Live.

Après avoir rétabli la paix parmi les Allobroges, Annibal, se dirigeant vers les Alpes, ne prit pas le droit chemin, mais il tourna sur la gauche pour entrer dans le pays des *Tricastini* : de là, côtoyant les confins des *Vocontii*, il entra chez les *Tricorii*, sans rencontrer

auçun obstacle, jusqu'aux bords de la Durance. Cette rivière, qui prend aussi sa source dans les Alpes, est de toutes les rivières de la Gaule, de beaucoup, la plus difficile à traverser; car, quoiqu'elle roule avec elle un volume d'eau prodigieux, il est impossible de la traverser en bateaux, parce que n'étant point encaissée par des rives, mais coulant par plusieurs bras, et ces bras changeant souvent de lit, elle forme à tout moment de nouveaux gués et de nouveaux gouffres, ce qui rend son passage dangereux même pour les piétons : elle roule d'ailleurs continuellement des cailloux mêlés de gravier, qui n'offrent rien de stable ni d'assuré pour les pieds. Elle étoit alors par hasard grossie par les pluies, en sorte que la peine qu'on eut à la traverser, causa beaucoup de confusion parmi les troupes, qui se troubloient encore plus

mutuellement par leurs craintes et par leurs vaines clameurs.

Cette addition de Tite-Live à l'original de Polybe, qu'on peut appeler à juste titre une interpolation, change d'une manière monstrueuse la direction de la route indiquée par l'auteur grec. En quittant l'Isle des Allobroges pour traverser le territoire des trois nations mentionnées par Tite-Live, dont la position géographique est très-bien connue, on est complétement désorienté. On ne comprend pas pourquoi Annibal, ayant déjà nécessairement traversé le pays *Tricastin* (1) pour aller dans l'Isle des Allobroges, ou plus exactement jusqu'à Vienne, leur capitale, il redescend ensuite dans le même pays des *Tricastini* jusqu'au dessous d'Orange, c'est-à-dire à peu près à l'endroit où son armée avoit traversé le Rhône, marche directe et rétrograde de 220 milles au moins, qui auroit employé quinze ou seize jours sans que l'armée eût été avancée d'un seul pas. Mais ce n'est pas tout : Tite-Live lui fait de plus traverser la Durance au-dessous d'Embrun,

(1) Dont *Saint-Paul-Trois-Châteaux*, situé entre Orange et Montélimar, étoit la capitale.

dans un endroit éloigné de Vienne de 250 milles, en passant nécessairement, à cause des montagnes, par les villes d'*Apt* et de *Sisteron*; et après cette interpolation, il reprend, comme nous allons voir, le récit de Polybe, exactement où il l'avoit laissé, c'est-à-dire au moment où Annibal part de Vienne pour traverser le plat pays, ou le pays de plaines, qui s'étendoit jusqu'à l'entrée des Alpes. Nous reviendrons sur ce sujet à la fin de ce chapitre.

CHAP. 50 DE POLYBE.	CHAP. 32 DE TITE-LIVE.
Annibal, ayant marché pendant dix jours le long du fleuve (le Rhône), et ayant parcouru une distance de 800 stades, commença la montée vers les Alpes; c'est alors qu'il fut exposé à de très-grands dangers. Tant que son armée fut dans le plat pays, les chefs inférieurs des Gaulois, appelés *Allobroges*, s'étoient tenus à l'écart, craignant la cavalerie ou les Barbares qui accompagnoient l'armée.	Depuis la Durance, Annibal parvint aux Alpes, par un grand pays de plaines, sans être inquiété en aucune manière par les Gaulois qui habitoient ces contrées.

Tite-Live supprime ici, comme plus haut, le nom de cette nation gauloise qui, intimidée par la

cavalerie, n'osa pas inquiéter l'armée d'Annibal pendant sa marche dans le plat pays, ou le pays de plaines, qui s'étendoit jusqu'aux Alpes; car il est évident que cette circonstance est la même que celle de Polybe, mais dont Tite-Live transporte la scène dans un autre pays.

Quoique la renommée, accoutumée à exagérer les objets inconnus, eût préparé d'avance les esprits, cependant les terreurs des Carthaginois se renouvelèrent lorsqu'ils virent de près la hauteur de ces montagnes, les neiges qui sembloient en quelque sorte se confondre avec le ciel, des cabanes informes perchées sur des rochers, des troupeaux transis de froid, des hommes chevelus et d'un aspect sauvage, tous les êtres animés et inanimés également glacés et roides de froid, des objets enfin plus horribles à voir qu'on ne peut les dépeindre.

Cette peinture de Tite-Live n'a aucune es-

pèce de vérité de quelque côté qu'on aborde les Alpes, surtout quand on est à huit jours de marche de leur sommet, comme c'étoit le cas de l'armée carthaginoise. Ainsi, par exemple, transportons-nous aux environs de Yenne, au pied du Mont-du-Chat, là où l'armée étoit réellement lorsque, le 16 octobre, elle se préparoit à entrer dans les Alpes.

La petite ville de Yenne n'est élevée que de 109 toises au-dessus de la mer, et sa latitude est de 45 degrés 40 min. Il y a dans ses environs des vignobles qui produisent de très-bons vins, et ces vignobles s'élèvent jusqu'aux deux tiers du passage de la montagne. Le climat en est donc chaud, ainsi que celui de Chambéry, qui est de l'autre côté.

Des environs de Yenne, on ne peut pas voir la haute chaîne des Alpes, elle est cachée par la longue crête du Mont-du-Chat; de Chambéry même, il y a encore des montagnes qui cachent les hautes Alpes couvertes de neige, parce que celles-ci sont fort éloignées. Ainsi donc, la description que nous fait Tite-Live des objets qui devoient épouvanter les Carthaginois, est absolument imaginaire.

Mais lorsque les Barbares se furent retirés

chez eux, et que l'armée commença à entrer dans les défilés, les chefs des *Allobroges,* ayant rassemblé un nombre d'hommes suffisant, occupèrent tous les postes avantageux par lesquels il falloit absolument qu'Annibal montât.

S'ils avoient caché leur dessein perfide, ils auroient complétement détruit l'armée carthaginoise, et, quoique ce dessein fût alors manifeste, ils lui firent beaucoup de mal, mais ils ne souffrirent pas moins eux-mêmes.

Car dès que le général carthaginois se fut aperçu qu'ils avoient occupé les endroits les plus convenables, il fit halte et campa devant le défilé : il envoya quelques-uns des Gaulois qui l'accompagnoient pour découvrir l'intention des ennemis et quel étoit leur plan.

Comme les troupes commençoient à gravir les premières éminences, elles apperçurent les *montagnards* (1) postés sur les hauteurs qui dominoient le passage.

Si ces derniers se fussent mis en embuscade dans les vallées et qu'ils eussent attaqué l'armée à l'improviste, ils en auroient fait un grand carnage et auroient mis le reste en fuite.

Lorsqu'Annibal vit que l'on ne pouvoit pas passer, il fit faire halte, et envoya à la découverte les Gaulois qui l'accompagnoient. Il dressa le camp dans la vallée la plus étendue qu'il put trouver, au milieu des rochers râboteux et escarpés.

(1) Tite-Live substitue ici le mot *montagnard* au mot *Allobroge.*

Les Gaulois s'acquittèrent de leur commission, et rapportèrent que pendant le jour l'ennemi gardoit soigneusement les différens postes, mais qu'à la nuit il se retiroit dans une ville voisine.

En conséquence de ce rapport, Annibal imagina l'expédient suivant. Il fit quitter à ses troupes leur position et s'avança ouvertement jusqu'à l'approche du défilé; et là, à une petite distance de l'ennemi, il dressa son camp.

A l'entrée de la nuit, il fit allumer des feux, laissa la plus grande partie de ses troupes, et, avec un corps choisi, il s'avan-

Les Gaulois, qui différoient peu des montagnards pour les mœurs et le langage, entrèrent en conversation avec eux, et apprirent qu'ils ne gardoient le passage que pendant le jour, et qu'à la nuit chacun se retiroit dans sa cabane.

Annibal, instruit de cela, s'avança dès le matin au pied des hauteurs, comme s'il eût voulu franchir les défilés de jour et à la vue des Barbares. Ayant ensuite passé la journée à feindre un plan différent de celui qu'il projetoit, il fit retrancher le camp dans le même lieu où l'armée s'étoit arrêtée.

Du moment qu'il s'aperçut que les ennemis s'étoient retirés des hauteurs et que le poste n'étoit plus gardé, il fait allumer un grand nombre de feux, propres à persuader que l'armée entière étoit restée, laisse ses bagages avec sa cavalerie et

ça pendant la nuit vers le passage étroit; il s'empara de tous les postes abandonnés par les Barbares, qui, suivant leur coutume, s'étoient retirés dans leur ville.

la plus grande partie de l'infanterie, se met à la tête d'une troupe leste composée de ses plus intrépides soldats, et, se hâtant de franchir le défilé, il s'empare des hauteurs que les ennemis avoient occupées.

En lisant avec attention la manière dont Tite-Live rend compte de l'expédient qu'Annibal imagina pour empêcher les Allobroges de s'opposer à son passage, on verra que c'est un récit confus, quoique fondé sur le récit de Polybe. Voici le fait : Annibal étant arrivé dans la journée en vue du défilé par lequel il falloit absolument que son armée passât, s'aperçoit que les Allobroges s'en étoient emparés, ainsi que des hauteurs qui le dominoient. Il apprend des Gaulois envoyés pour découvrir le plan des ennemis, que ceux-ci ne gardoient leur poste que pendant le jour. En conséquence de cet avis, il s'avance jusqu'au pied du défilé, dresse là son camp et fait allumer des feux pour faire croire aux ennemis qu'il veut y passer la nuit, et qu'il attendra le jour pour franchir le défilé. Les Allobroges se laissant tromper par ces apparences, se retirent suivant

leur coutume. Pendant la nuit, Annibal, avec un corps choisi, monte jusqu'au défilé, et occupe tous les postes que les Barbares avoient abandonnés.

On a vu par la comparaison que nous venons de faire des récits de Polybe et de Tite-Live, que le second est la copie peu exacte du premier, avec des additions et des retranchemens. Quoique les remarques dont nous avons accompagné cette comparaison puissent paroître suffisantes pour montrer que l'opinion de Tite-Live est inadmissible, et qu'elle a été la source des erreurs dans lesquelles on est tombé en voulant chercher d'après elle la route d'Annibal, cependant quelques développemens de plus ne seront pas inutiles.

Il faut faire connoître la position géographique des trois peuples gaulois dont, suivant Tite-Live, Annibal traversa le territoire ; il faut aussi fixer le lieu où l'on peut supposer qu'il place le passage de la Durance, et chercher quel passage des Alpes il avoit en vue.

Les trois peuples mentionnés par Tite-Live sont les *Tricastini*, les *Vocontii* et les *Tricorii*.

Les *Tricastini* étoient les anciens habitans du *Tricastin*, petite contrée de l'ancien Dauphiné, où est située la ville de Saint-Paul-

Tricastin, ou *Saint-Paul-Trois-Châteaux* : le Tricastinois touche la Provence ; ses anciens habitans étoient bornés au nord par les *Segalauni*, qui habitoient le Valentinois, dont *Valence* étoit la capitale : ces derniers s'étendoient depuis *Montélimart* jusqu'à l'Isère, qui les séparoit des Allobroges. Les *Tricastini* étoient bornés au midi par les *Cavares*, qui occupoient le comtat d'Avignon, où sont les villes d'*Orange*, *Avignon*, *Carpentras* et *Cavaillon*.

Pour arriver dans le pays des Allobroges depuis le passage du Rhône, Annibal avoit donc traversé une partie du territoire des *Cavares*, tout celui des *Tricastini* et des *Segalauni*, et cependant, après avoir rétabli la paix parmi les Allobroges, Tite-Live le fait rentrer dans le pays des *Tricastini*. Il le fait donc revenir sur ses pas jusqu'aux environs de *Saint-Paul-Trois-Châteaux* (1). De là, il lui fait côtoyer

---

(1) « Qu'Annibal, dit M. Abauzit, ne soit pas allé » aux Alpes *par le plus court chemin*, on en doit » convenir, pourvu qu'il ne rebrousse point sur ses » pas ; et il l'auroit fait en venant du pays des *Allo-* » *broges* vers les *Tricastini*, situés au midi, près du » Rhône..... *Silius*, qui ne perd jamais de vue Tite- » Live, s'est aperçu de cette virevolte, ou je suis fort » trompé, et il nomme les *Tricastini* dès le passage » même du Rhône. » Tom. II, pag. 156.

les confins des *Vocontii*. Comme ce peuple occupoit les diocèses de *Die* et de *Vaison*, et que cette dernière ville étoit sa capitale, Annibal, en rasant l'extrémité de son territoire, dut passer au midi de *Vaison*; mais pour éviter les montagnes dont le *Mont-Ventoux* fait partie, il dut descendre jusqu'à *Carpentras* pour prendre la direction de l'ancienne voie romaine, par *Apt* et *Sisteron*.

Annibal entra ensuite chez les *Tricorii*, qui habitoient le Gapençois, et dont *Gap* étoit la capitale (1); de là, il arriva sur les bords de la Durance.

Il paroît, d'après la position géographique des *Vocontii* et des *Tricorii*, que Tite-Live avoit en vue la voie romaine qui, après avoir traversé la Durance à Cavaillon, se dirigeoit sur *Apt* et *Sisteron*, et passoit ainsi près des frontières méridionales des *Vocontii*, puis montoit à Gap, la capitale des *Tricorii*.

M. D'Anville (2), changeant l'ordre des cir-

---

(1) Voyez Busching, article *Gapençois*, V, 289. Et Abauzit, pag. 158, qui admet cette position géographique des *Tricorii* comme une opinion reçue.

(2) Notice sur l'ancienne Gaule, aux articles *Insula Allobrogum*, *Tricastini* et *Tricorii*.

constances, et ne faisant pas attention que, d'après le récit de Tite-Live, Annibal devoit avoir traversé deux fois le territoire des *Tricastini*, la première fois avant d'entrer dans l'Isle des Allobroges, et la seconde fois après avoir été dans cette partie de leur pays qu'on appeloit l'Isle, et avoir rétabli la paix chez cette nation, croit que ce fut le long des frontières *septentrionales* des *Vocontii* qu'Annibal passa, et il cherche en conséquence le pays des *Tricorii* dans la vallée du *Drac*, en remontant vers les sources de cette rivière : c'est évidemment une erreur, et l'on doit préférer l'opinion de M. de Valois, cité par D'Anville, qui trouve que la marche d'Annibal, selon Tite-Live, de même que les anciens itinéraires, placent les *Tricorii* à *Vapincum*, ou *Gap*.

Depuis cette dernière ville, la voie romaine, comme nous l'avons vu dans l'introduction, passoit à *La Bâtie* et à *Chorges*, et rentroit dans la vallée de la Durance au-dessous d'*Embrun* : c'est donc à deux ou trois lieues au-dessous de cette ville que Tite-Live faisoit passer la Durance à l'armée carthaginoise. Elle se trouvoit alors sur le territoire des *Caturiges*, qui occupoient l'Embrunois, et dont Embrun étoit la capitale.

La description que Tite-Live fait de la Durance ne peut cependant se rapporter qu'aux 90 derniers milles de son cours, c'est-à-dire depuis la jonction de la rivière *Bléonne* ou *Bléaune*, qui descend de la vallée de *Digne*; ce n'est que depuis ce point que la Durance est remplie d'une quantité innombrable d'îles qui la partagent constamment en plusieurs bras jusqu'à Avignon. La largeur du terrain qu'elle occupe va en augmentant depuis 300 jusqu'à 600 toises; mais plut haut cette rivière est renfermée dans un seul lit, dont la largeur, depuis *Sisteron* jusqu'à *Embrun*, est de 60 à 80 toises; cette largeur diminue graduellement, et à *Briançon* elle n'est plus que de 20 toises (1); malgré cela, on ne sauroit placer le passage de la Durance plus bas que trois lieues au-dessous d'Embrun, dans une partie de son cours où elle est encaissée entre deux rives, et où par conséquent elle n'est pas divisée en plusieurs branches; mais Tite-Live ayant imaginé le passage de la Durance, la représente telle qu'elle est dans l'endroit où les voyageurs la traversoient le plus souvent, c'est-à-dire

---

(1) Toutes ces mesures ont été prises sur la grande carte de France de Cassini de Thury.

entre Avignon et Cavaillon; là, elle est en effet, telle que l'ont décrite les auteurs anciens, comme n'ayant point de rives détérminées, mais occupant une étendue considérable de terrain couvert de gravier, dans lequel elle creuse plusieurs lits, et qu'elle ne couvre en entier que dans ses inondations. M. Dessaussure l'appelle *un torrent trop célèbre par ses inondations et ses ravages* (1).

On ne peut douter, comme l'ont fait quelques auteurs, que la *Druentia* de Tite-Live ne soit la Durance : elle étoit trop bien connue des Romains pour qu'on puisse supposer qu'il parloit d'une autre rivière (2); d'ailleurs l'ordre dans lequel il nomme les trois nations gauloises dont nous avons parlé plus haut, nous conduit nécessairement à la Durance.

Après le passage de cette rivière, Tite-Live dit qu'Annibal gagna les Alpes par des pays de

---

(1) Voyages dans les Alpes, tom. III, § 1539.

(2) Pline, parlant du Rhône, dit qu'il entraîne avec lui successivement l'*Arar*, l'*Isara* et la *Druentia*, c'est-à-dire la Saône, l'Isère et la Durance; c'est en effet l'ordre dans lequel ces trois grandes rivières se jettent dans le Rhône. Strabon nomme la Durance *Drouentia* et Ptolomée *Drouentios*. Deux voies romaines la traversoient dès le temps d'Auguste.

plaines, sans être inquiété par les Gaulois qui habitoient ces contrées. Quand on est dans les environs d'Embrun, on cherche en vain ces grandes plaines par lesquelles Annibal devoit parvenir aux Alpes; on se trouve dans le cœur même des Alpes : on ne voit autour de soi que des vallées étroites bordées de hautes montagnes. Si l'on remonte la Durance jusqu'à Briançon, on est toujours au milieu des montagnes; mais bientôt tout s'explique lorsqu'on se rappelle qu'après avoir amené Annibal depuis Vienne jusqu'à Embrun, ou plus exactement jusqu'à La Charrière (1), village éloigné de Vienne de 253 milles romains, en passant par *Apt* et *Sisteron*, Tite-Live reprend le récit de Polybe exactement au même endroit où il l'avoit interrompu, c'est-à-dire lorsqu'Annibal étant parti de Vienne, accompagné des troupes du frère aîné qu'il avoit affermi sur le trône, traversa le pays de plaines habité par les Allobroges, qui n'osèrent pas l'inquiéter pendant sa marche, par la crainte que leur inspiroit la

(1) C'est près de ce village que la grande route actuelle traverse la Durance pour la première fois, à cinq milles et demi au-dessous d'Embrun; mais, avant d'atteindre le Mont-Genèvre, cette même route la traverse cinq fois.

cavalerie ou les troupes qui l'escortoient. Les plaines que traversa l'armée carthaginoise, étoient donc le pays qui s'étend de *Vienne* jusqu'à *Yenne*.

Si Tite-Live avoit eu quelque connoissance en géographie lorsqu'il empruntoit les faits de Polybe et qu'il en transportoit la scène ailleurs, il auroit non-seulement retranché l'arrivée de l'armée carthaginoise dans l'Isle des Allobroges, mais il auroit aussi retranché cette marche dans un pays de plaines pour lui substituer une marche dans les montagnes. Après le passage du Rhône, il auroit fait côtoyer à l'armée les frontières méridionales des *Vocontii* pour entrer chez les *Tricorii* et les *Caturiges*, et remonter ainsi au *Mont-Genèvre* par la vallée de la Durance.

On pourroit demander quelle est l'origine du passage de la Durance dans Tite-Live; je réponds que c'est une pure invention, qui résultoit naturellement de la route qu'il faisoit prendre à Annibal par l'Alpe cottienne, ou le Mont-Genèvre, car nous avons vu que la véritable route d'Annibal, démontrée d'après Polybe, l'éloignoit considérablement de toutes les parties du cours de cette rivière.

Depuis le passage de la Durance près du vil-

lage de *La Charrière* jusqu'à *Briançon*, la distance est de 36 milles romains ; ce seroit donc, suivant Tite-Live, ce pays très-plat que l'armée carthaginoise auroit parcouru avant d'atteindre les Alpes. Nous ne donnons pas trop d'étendue à ce pays, car il correspond à cette partie de l'Allobrogie comprise entre *Vienne* et la montagne du *Chat*, au-dessus de *Yenne*, espace de 56 milles que l'armée mit cinq jours à traverser, au lieu que trois jours lui auroient suffi pour en parcourir 36. En plaçant donc l'entrée des Alpes, suivant Tite-Live, à Briançon, nous la placerions plutôt trop près que trop loin.

Ce seroit au-dessus de cette ville que les montagnards se seroient postés pour attaquer l'armée pendant qu'elle passoit le défilé qui formoit l'entrée des Alpes ; mais sur la route de Briançon jusqu'au sommet du Mont-Genèvre, dont la distance n'est que de cinq milles, il n'y a point de défilé, et le sommet de ce passage est une grande plaine cultivée. Il nous faut donc avoir recours à Polybe pour trouver ce défilé ; c'est, comme nous l'avons vu, le passage du *Mont-du-Chat*, entre Yenne et Chambéry.

CHAPITRE II.

Continuation de cet examen sur le passage et la descente des Alpes. — Parallèle entre Polybe et Tite-Live.

Ce chapitre nous présentera des choses qui seroient tout aussi inexplicables que celles que nous avons vues dans le précédent, si Polybe ne nous en fournissoit la clé. Nous verrons que le récit de Tite-Live n'a aucun rapport avec le pays dans lequel il nous a transportés. Il nous manquera une étendue de pays de 80 milles au moins; nous ne trouverons point cette seconde nation qui conspira contre Annibal, ni ce passage élevé et couvert de neige, à la descente duquel les Carthaginois tentèrent de passer sur de la vieille neige qui s'étoit conservée depuis l'hiver précédent.

Nous venons de voir que, par la route que Tite-Live a fait prendre à l'armée carthaginoise, nous sommes forcés de placer au Mont-Genèvre le défilé par lequel cette armée avoit pénétré dans les Alpes. Cependant nous n'y trouvons

point de défilé, point de rochers escarpés, point de ces précipices que Tite-Live, avec ses exagérations accoutumées, représente comme des profondeurs immenses, des abîmes épouvantables. Le passage de cette montagne, suivant le rapport des voyageurs et des officiers qui ont fait la guerre dans cette partie des Alpes, est extrêmement facile, très-agréable et sans aucun mauvais pas. Le sommet est une belle plaine cultivée, d'une demi-lieue de longueur, où l'on sème du seigle et de l'avoine, que l'on moissonne au commencement de septembre. Il y a dans cette plaine un grand village qu'on appelle le *Bourg-de-Mont-Genèvre*, qui est éloigné de cinq quarts-d'heure de *Briançon*, et d'une lieue de *Cézane*. Il n'y a qu'une partie de la descente vers ce dernier village qui soit très-rapide, et cette partie n'a pas cent toises de longueur (1), c'est probablement cet endroit que l'on appelle le *Tourniquet*, parce que le chemin y décrit des zigzags.

Après que toute son armée eut passé le défilé, Annibal s'empara de la ville ou du fort

---

(1) Voyez un petit ouvrage intitulé : *Topographie des Grandes Alpes*, publié par le Marquis de Pesay. Turin, 1793.

qui étoit le chef-lieu de cette contrée ; il s'empara aussi des villages voisins : ce fort sera *Cézane*, et les autres villages seront ceux que l'on trouve dans la vallée de la Doire-Suzine, ou Petite-Doire, avant d'arriver à *Oulx*, petite ville qui est éloignée de 7 milles de *Cézane*. Nous voici dans une vallée du Piémont qui conduit directement à Turin, et l'armée carthaginoise n'en est plus qu'à vingt lieues, ou à quatre ou cinq jours de marche, et cependant Tite-Live continue à traduire Polybe. Il dit comme lui, que depuis cette ville où Annibal avoit trouvé beaucoup de bétail pour nourrir son armée, il avoit cheminé pendant trois jours sans rencontrer aucun obstacle ; qu'il étoit arrivé ensuite chez une autre nation qui vint à sa rencontre, lui offrit des vivres, des guides et des otages ; que ce peuple attaqua son armée dans un chemin étroit, dominé d'un côté par les escarpemens d'une haute montagne ; que l'armée éprouva une grande perte en franchissant ce défilé, et qu'enfin Annibal atteignit le sommet des Alpes le neuvième jour.

Nous avons vu dans Polybe que ces neuf jours étoient la marche depuis le passage du défilé par lequel on pénétroit dans les Alpes jusqu'à leur sommet, et que cet espace étoit

d'environ 95 milles. Transportons-nous maintenant au Mont-Genèvre, et comptons neuf journées de marche, ou 95 milles, depuis le passage de cette montagne, en prenant la route de Turin, nous dépasserons non-seulement cette ville, mais nous arriverons 30 milles plus loin, sur la route de Milan. Il nous reste encore la descente des Alpes, qui employa quatre jours, car Tite-Live dit aussi que l'armée employa quinze jours à traverser les Alpes, dont neuf à parvenir à leur sommet, deux jours de campement sur ce sommet, et par conséquent quatre jours à descendre; mais où trouver cette descente, puisque nous sommes déjà dans les plaines arrosées par le Pô?

Telles sont les inconséquences et les absurdités dans lesquelles l'auteur romain est tombé en prenant une route différente de celle que lui indiquoit Polybe, et en voulant y rapporter tout ce que ce dernier raconte de la marche d'Annibal.

Quelques auteurs, comme le chevalier de Folard, ont cherché des détours pour allonger le passage des Alpes; au lieu de suivre la voie romaine après le Mont-Genèvre, ils ont fait traverser à Annibal le col de *Sestrières* pour entrer dans la vallée de *Pragelas*, et, non

contens de cela, ils l'ont fait grimper avec toute son armée au col de la *Fenêtre*, pour redescendre à Fenestrelles, et aller de là à Pignerol; mais Tite-Live ne pouvoit avoir en vue que la voie romaine qui, depuis *Cézane*, suivoit la vallée de la *Doire-Suzine*, en passant à *Oulx* et à *Suze*.

Il sembleroit que l'auteur latin lui-même avoit quelque soupçon que les distances pourroient bien ne pas s'accorder avec le nombre de jours que l'armée mit à parvenir au sommet des Alpes; c'est ainsi du moins que l'on pourroit expliquer l'interpolation suivante, qu'il fait au texte de Polybe : « Le neuvième jour, » l'armée parvint au sommet des Alpes par » des chemins impraticables, et, après s'être » égarée soit par la perfidie des guides, soit » par les fausses conjectures de ceux qui, ne » se confiant pas à eux, engageoient témérai- » rement l'armée dans des vallées sans issue. » Ceci est une autre invention de Tite-Live, qui n'est fondée sur rien; l'armée carthaginoise étoit accompagnée par le roi Magilus, et par les autres Gaulois cisalpins qui étoient venus auprès d'Annibal pour lui servir de guides, et qui certainement auroient empêché les montagnards de lui faire prendre une fausse route.

Nous pourrions terminer ici la réfutation de Tite-Live, mais la descente des Alpes, telle qu'il la raconte, présente des circonstances si extraordinaires que nous croyons nécessaire de l'examiner avec détail, et pour cela nous mettrons le texte de Polybe à côté de celui de Tite-Live sur deux colonnes, comme nous l'avons fait dans le chapitre précédent.

HISTOIRE DE POLYBE.
LIV. III, c. 54.

Le jour suivant, Annibal, ayant fait lever le camp, commença la descente des montagnes. Il n'eut point ici d'ennemis à combattre, excepté ceux qui commettoient des vols furtivement; mais les neiges et les difficultés du chemin lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avoit perdu en montant; car le chemin étoit très-étroit et très-rapide, et, la neige empêchant de le voir, tous ceux qui s'en écartoient étoient entraînés dans les précipices.

HISTOIRE DE TITE-LIVE.
LIV. XXI, c. 35.

Depuis le sommet des Alpes, l'armée poursuivit sa marche. Les ennemis ne tentèrent rien, excepté quelques petits vols, suivant que l'occasion se présentoit; mais le chemin fut beaucoup plus difficile qu'il n'avoit été en montant; car les chemins des Alpes du côté de l'Italie sont pour l'ordinaire plus courts, mais ils sont aussi plus roides. En effet, tout le chemin étoit presque à pic, étroit et glissant, en sorte que les soldats ne pouvoient s'empêcher de tomber, et, pour peu que

Les troupes ne furent cependant point découragées par ces difficultés, étant suffisamment accoutumées à de tels accidens. Mais lorsqu'elles arrivèrent à un certain endroit, où il n'étoit possible ni aux éléphans ni aux chevaux de charge d'avancer, parce que le chemin étoit *trop étroit*, la terre qui auparavant étoit très-escarpée dans *l'espace* de près de trois demi-stades (938 pieds), s'étant éboulée davantage depuis peu de temps, toute l'armée fut remplie d'effroi : les soldats se livrèrent au désespoir, et leur courage les abandonna.

le pied leur manquât, ils tomboient et ne pouvoient se retenir : les hommes et les chevaux rouloient les uns sur les autres.

CHAP. 36.

L'on arriva ensuite à un escarpement beaucoup plus étroit, où la face des rochers étoit tellement à pic, qu'un soldat sans armes et en tatonnant pouvoit à peine se dévaler en bas, en s'accrochant avec les mains aux souches et aux broussailles qui croissoient à l'entour. L'endroit étoit déjà naturellement *très-roide*, mais un éboulement récent de terre dans une *hauteur* d'environ mille pieds avoit rendu cet endroit encore plus escarpé : là la cavalerie s'arrêta tout court, comme si c'eût été le bout du chemin. Comme An-

nibal ne concevoit pas ce qui pouvoit arrêter l'armée, on vint lui dire que c'étoit un escarpement impraticable : il se transporta sur les lieux pour les examiner.

Au premier moment, le général carthaginois chercha à tourner cet endroit difficile ; mais, la neige rendant tout autre passage impraticable, il fut obligé d'y renoncer.

Il n'hésita point, *quoique le détour fût fort long*, de conduire son armée par des endroits où il n'y avoit point de sentier et où personne n'avoit passé auparavant ; mais ce chemin fut insurmontable.

CHAP. 55.

Car ce qui arrivoit étoit une chose très-singulière et très-extraordinaire. Sur la vieille neige, conservée depuis l'hiver précédent, de la nouvelle étoit tombée tout recemment : on pénétroit aisément celle-ci, parce qu'elle étoit molle et peu épaisse ; mais lorsque les hommes l'eurent foulée aux pieds et qu'ils atteignirent la neige de dessous, qui étoit gelée, leurs pieds ne pouvoient pas s'y enfoncer ;

Car sur de la vieille neige qui s'étoit conservée, il en étoit tombée de la nouvelle de peu d'épaisseur : les pieds pénétrant celle-ci, qui étoit molle et peu profonde, les pas étoient assurés ; mais, dès que cette nouvelle neige fut fondue par le passage d'un si grand nombre d'hommes et de chevaux, on ne marchoit plus que sur la glace in-

ils glissoient et tomboient, comme cela arrive à ceux qui marchent sur un terrain boueux à la surface.

Ce qui leur arrivoit ensuite étoit encore plus pénible, car, ne pouvant pas pénétrer la neige inférieure, s'ils venoient à tomber et qu'ils voulussent s'aider de leurs genoux ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils glissoient encore plus, entraînant avec eux ce qui leur servoit d'appui, parce que la pente étoit extrêmement roide.

Mais les bêtes de somme, en faisant des efforts pour se relever, rompoient la croûte de la neige, et restoient, pour ainsi dire, enchâssées avec leurs fardeaux, à cause de leur

férieure mise à découvert, et dans la boue liquide formée par la neige fondante.

Il y eut alors une lutte terrible, car, comme les pieds ne pouvoient faire aucune empreinte sur la glace unie, et qu'ils manquent plus vîte à la descente, les soldats tomboient à chaque instant, pour peu qu'ils voulussent s'aider des genoux ou des mains pour se relever : ces soutiens même venant à leur manquer, comme il n'y avoit ni plantes ni racines auxquelles ils pussent se retenir avec le pied ou la main, ils rouloient sur la glace polie et dans la neige fondue et détrempée.

Les bêtes de somme pénétroient quelquefois dans la neige inférieure, et lorsquelles glissoient et qu'elles vouloient se retenir en frappant du pied avec plus de force, elles

poids et de la congélation de la vieille neige.

Annibal, abandonnant donc l'espérance de passer par-là, campa à l'entrée de ce chemin difficile. Il fit enlever la neige, et la multitude se mit à l'ouvrage pour reconstruire le chemin le long du précipice.

Par ce moyen, Annibal fit faire en un jour un chemin assez bon pour les chevaux et les bêtes de somme : il les fit passer tout de suite, et les dispersa dans les pâturages, dressant de nouveau le camp dans les endroits où il n'y avoit point de neige.

la brisoient tout-à-fait, en sorte que la plupart d'entr'elles restoient fixées dans la glace durcie et fortement congelée, comme si elles étoient prises dans un piége.

CHAP. 37.

Enfin, les hommes et les bêtes de somme se fatiguant inutilement, Annibal dressa le camp sur la montagne ; ayant pour cela nettoyé la place avec beaucoup de peine, à cause de la grande quantité de neige qu'il fallut piocher et enlever. Il fit travailler ses soldats à l'escarpement, par lequel seul il pouvoit y avoir un passage.

Mais il fit travailler les Numidiens, par bandes, à la construction du chemin, en le faisant appuyer.

Après bien des fatigues, il réussit au bout de trois jours, quoique avec beaucoup de peine, à faire passer les éléphans.

La faim avoit réduit ces animaux à l'état le plus déplorable; car les sommets des Alpes et les endroits qui sont dans leur

Comme il étoit nécessaire de rompre le rocher, les soldats abattirent dans les environs des arbres monstrueux qu'ils ébranchèrent, et, après en avoir fait un tas énorme, ils y mirent le feu : dans cet instant, il s'éleva un vent violent, qui augmenta l'embrasement. Quand les rochers furent ardens, ils les rendirent friables en versant du vinaigre dessus. Le rocher étant ainsi calciné par le feu, ils le brisèrent avec le fer, et ils adoucirent la roideur de la descente par de courts zigzags, jusqu'à ce qu'enfin on pût faire passer non-seulement les bêtes de somme, mais encore les éléphans.

Comme on avoit employé quatre jours à travailler au rocher, les bêtes de somme furent sur le point de périr de faim; car les sommets des montagnes sont presque nus, et s'il y a quelques pâtu-

voisinage sont tous entièrement nus et sans arbres, la neige y restant constamment été et hiver; mais les lieux qui sont au milieu de la montée des deux côtés, sont boisés, abondent en arbres et sont propres à la culture.

CHAP. 56.

Annibal, rassemblant toutes ses forces, commença à descendre, et le troisième jour, ayant achevé complétement le passage par les précipices ci-dessus mentionnés, il atteignit la plaine, ayant perdu, pendant toute sa marche, un nombre considérable de soldats par l'attaque des ennemis, le passage des rivières et les précipices des Alpes. Il perdit aussi des chevaux et des bêtes de somme en nombre plus considérable.

rages, ils sont couverts de neige. Les vallées inférieures offrent des pentes bien abritées, des forêts le long des ruisseaux et des endroits qui méritent d'être cultivés par les hommes.

On envoya les bêtes de somme dans ces pâturages, et l'on accorda trois jours de repos aux hommes fatigués d'avoir travaillé au chemin.

Ils descendirent ensuite dans la plaine par les endroits plus faciles et chez des habitans d'une disposition plus paisible.

CHAP. 38.

Enfin, ayant accompli sa marche depuis Carthagène en cinq mois et le passage des Alpes en quinze jours, il entra hardiment dans les plaines qui avoisinent le Pô et dans le pays des *Insubres*.

Telle fut approchant la manière dont l'armée carthaginoise descendit en Italie, cinq mois après le départ de Carthagène, et, suivant quelques auteurs, après avoir employé quinze jours à traverser les Alpes.

Nous voyons que le récit de Tite-Live n'est autre chose que celui de Polybe, avec des additions et quelques changemens qui, bien loin de le rendre plus clair et plus conforme à la situation des lieux, ne sont que des fictions ou des exagérations qui le dénaturent.

Nous chercherons d'abord si dans la route que l'auteur latin a préférée à celle de Polybe, l'on trouve un endroit où, à la fin d'octobre, il auroit pu rester de la neige depuis l'hiver précédent; ce ne sera pas à la descente du Mont-Genèvre, puisque le sommet de ce passage est habité et cultivé, et que, par cette raison, son élévation au-dessus de la mer ne peut pas être de plus de 700 toises, elle doit même être moindre, en sorte qu'au milieu de juin il n'y a plus de neige; il n'y reste donc jamais de neige ancienne. La neige ne peut se conserver toute

l'année que dans les passages fort élevés ou dans des situations particulières, telles qu'on en trouve dans les hautes montagnes où des avalanches, qui descendent des faces escarpées, accumulent des masses considérables de neige qui n'ont pas le temps de fondre avant le retour de l'hiver. Nous avons vu que ce cas particulier se rencontre à la descente du Petit Saint-Bernard.

Quelques auteurs, comme le chevalier de Folard, après avoir fait passer à Annibal le Mont-Genèvre et le col de *Sestrières*, l'ont fait encore monter au col de la *Fenêtre*, et c'est depuis là qu'ils ont prétendu que ce général fit voir à son armée les plaines de l'Italie. Ce passage, qui traverse une des ramifications latérales des Alpes du côté du Piémont, n'est pas plus élevé que le Mont-Genèvre. Voici ce qu'en dit le marquis de Pesay dans sa *Topographie des Grandes Alpes*, p. 70 : « Le *col de Fenêtre* est bon pour les chevaux et *les voitures*....; c'est le *grand chemin* que tiennent les habitans de la vallée de Pragelas pour aller à Suze. »

Nous ne reconnoissons pas dans ce grand chemin, praticable pour les voitures, un passage très-élevé, ni un passage qui puisse avoir

présenté dans aucun temps les grandes difficultés que rencontra l'armée carthaginoise.

Revenons à Tite-Live. L'addition la plus extraordinaire faite par cet auteur, au récit de Polybe, est celle du rocher calciné par le feu, et décomposé ensuite par du vinaigre. Nous voyons dans l'auteur grec que, pour faire passer les chevaux et les éléphans, il fallut reconstruire le chemin le long du précipice, et l'appuyer, ce qui ne put se faire qu'avec des troncs de sapins coupés dans une forêt voisine. Au lieu de ce moyen simple et très-naturel, employé encore de nos jours dans le même endroit de la descente du Petit Saint-Bernard, Tite-Live en imagine un autre si extraordinaire, qu'il vaut la peine de l'examiner.

Je ferai d'abord observer qu'en parlant de l'éboulement de terre qui avoit emporté le chemin dans une longueur de mille pieds, Tite-Live substitue le mot *hauteur* à celui d'*espace*, ce qui dénature complétement la chose. Au lieu d'un chemin en pente douce et sans tournans, le long du flanc escarpé d'une montagne, nous avons un précipice de mille pieds de hauteur, au fond duquel un soldat leste et hardi put à peine se dévaler, et contre la face escarpée duquel on fut obligé de tailler

perpendiculairement le chemin en courts zigzags, ou petits tournans, pour adoucir la pente : un travail semblable auroit exigé plusieurs mois pour l'achever, surtout pour y faire passer des éléphans.

Pour amollir le rocher et pour y couper le chemin avec plus de facilité, on accumula un tas énorme d'arbres monstrueux auquel on mit le feu. Il se présente ici une difficulté, c'est de savoir dans quelle partie de l'escarpement on put placer cet énorme bûcher, qui devoit former un carré de cinquante pieds au moins ; car ces arbres monstrueux ne pouvant être que des sapins, devoient avoir cette longueur, et en les rangeant en tas pour y mettre le feu, il fallut les croiser les uns sur les autres pour laisser entr'eux des jours suffisans. Où trouver un espace horizontal de cette grandeur contre une face de rochers à pics ? Ce bûcher ne put donc s'entasser que sur le sommet du précipice ou à son pied. Dans le premier cas, le rocher seul sur lequel auroit reposé le brasier auroit pu être rougi ou rendu ardent à une profondeur de quelques pouces, ou, si l'on veut, d'un pied ; dans le second cas, il n'y auroit eu que les colonnes de flammes qui auroient pu toucher l'escarpement, et comme cet escarpement

ne peut pas se considérer comme un mur vertical, puisqu'un soldat avoit pu descendre en se tenant avec les mains aux souches qui croissoient à l'entour, les flammes n'auroient pas même touché la face du rocher. Le brasier ou les flammes ne purent donc produire aucun effet sur l'escarpement, de quelque manière que l'on conçoive que le bûcher fût placé. Le moyen supposé par Tite-Live pour réparer le chemin, est donc purement imaginaire.

Lorsqu'on veut calciner la pierre calcaire, on la brise et on en fait un mur circulaire d'environ deux pieds d'épaisseur, recouvert d'une voûte composée de fragmens entre lesquels la flamme peut se faire jour; on entretient le feu dans l'intérieur pendant quatre ou cinq jours, et ce n'est qu'au bout de ce temps que les fragmens sont complétement calcinés. Si, au lieu de la précaution de briser la pierre et de placer le feu dans l'intérieur du four, on plaçoit le feu sur la surface d'un rocher solide, la calcination pénétreroit à peine de quelques pouces, surtout au bout d'un seul jour, car on ne peut pas supposer qu'on entretînt plus long-temps le bûcher de Tite-Live.

Quant au vinaigre, je demande à ceux qui

ont visité les montagnes s'il falloit tracer un chemin avec plusieurs tournans contre la face escarpée d'un rocher de mille pieds de hauteur, ce qui occuperoit une largeur de quelques centaines de pieds; je leur demande, dis-je, si tout le vinaigre que l'on pourroit rassembler, à plusieurs lieues à la ronde, dans un pays très-peuplé, suffiroit pour mouiller une surface de rochers aussi étendue, et pour la pénétrer jusqu'à la profondeur de plusieurs pieds, de manière à pouvoir y tailler un chemin assez large pour que des éléphans pussent y descendre: or, une armée qui avoit perdu presque tous ses bagages par deux attaques différentes des habitans, dans lesquelles elle avoit couru risque d'être elle-même détruite en entier, pouvoit-elle avoir conservé une quantité de vinaigre bien considérable, en supposant que ce fût la boisson ordinaire des soldats carthaginois, ce que l'on ignore? Des soldats qui traversent des montagnes où ils trouvent de l'eau en abondance pour boire, et rien à manger, ne se chargeroient-ils pas plutôt de provisions que de vinaigre?

Je rappellerai ici le tableau que fait Polybe, au chapitre 60, de l'état déplorable de l'armée à son arrivée dans la vallée d'Aoste: « Le

» manque de nourriture, dit cet historien,
» avoit tellement défiguré les soldats, qu'ils
» ressembloient à des sauvages. La faim, et
» un travail sans relâche, en avoient jeté un
» grand nombre dans le désespoir, car il n'a-
» voit pas été possible de transporter par des
» chemins aussi difficiles que ceux des Alpes,
» des provisions en quantité suffisante pour
» nourrir tant de milliers d'hommes, et la
» plus grande partie de celles qu'on avoit ap-
» portées avoit été perdue avec les bêtes de
» somme. »

D'ailleurs quand l'armée entière auroit été chargée de vinaigre, quand on en auroit trouvé en abondance dans les chétives cabanes des montagnards qui habitoient le lieu où elle se trouvoit alors, ce vinaigre auroit été parfaitement inutile, parce que le brasier ou les flammes, de quelque manière que l'on suppose que les troncs d'arbres fussent placés, ne pouvoient atteindre l'escarpement, et le vinaigre ou l'eau n'a d'effet sur la pierre calcaire pour la rendre friable, que lorsque celle-ci est incandescente.

Concluons donc que l'histoire du bûcher et du vinaigre est une fable inventée par le peuple ou par des auteurs aussi amateurs du merveilleux que l'étoit Tite-Live.

Combien la manière dont Polybe représente la chose est plus claire et plus naturelle ! C'est la simple vérité sans l'addition de rien de merveilleux. Il pousse l'exactitude jusqu'à nous dire la longueur de la partie du chemin éboulé. Elle étoit de trois demi-stades, ou 938 pieds romains : c'est ce dont Tite-Live a fait un escarpement de mille pieds de *hauteur*. Il fallut rétablir le chemin en le bâtissant ou construisant de nouveau le long du flanc de la montagne ; pour cela, on rangea des troncs d'arbres suivant leur longueur, en les soutenant avec d'autres par-dessous, comme lorsque le général Melville y passa en 1775 : voilà peut-être l'origine de l'abatis de Tite-Live. On n'y mit point le feu pour calciner le rocher, mais on se servit de ces arbres pour reconstruire le chemin et pour l'appuyer.

« Je sens dans tout ceci, dit le célèbre historien Gibbon (1), que Tite-Live a voulu » plutôt plaire à l'imagination par une fable » romanesque, que satisfaire l'esprit par une » histoire vraie et judicieuse. Le dieu qui apparut au général carthaginois, ces montagnes

(1) Œuvres mélangées d'Edouard Gibbon. Londres, 1796, tom. II, pag. 182.

» inaccessibles à tout autre qu'à lui, le *vinaigre*
» avec lequel il fendit les rochers, tous ces
» faits sont racontés sans critique et sans dé-
» fiance : c'est Homère que nous lisons, et
» c'est Achille dont nous suivons les exploits.
» Dans Polybe, tout est raisonné, tout est
» simple et sans parure, une justesse d'esprit
» peu commune dans son siècle, etc. »

Tite-Live fait travailler au chemin pendant *quatre* jours, au lieu des *trois* de Polybe; il ajoute encore *trois* jours de repos accordés aux hommes qui avoient fait ce travail, puis il fait descendre l'armée dans la plaine, ce qui feroit encore *un* jour au moins, en tout huit jours pour la descente des Alpes; ce nombre étant ajouté aux neuf jours pour arriver au sommet et aux deux jours de campement sur ce sommet, feroit en tout *dix-neuf* jours pour le passage des Alpes. Cependant Tite-Live dit ensuite que, *suivant quelques auteurs*, (savoir Polybe), *l'armée carthaginoise avoit employé quinze jours à traverser les Alpes.* Voilà donc encore une inconséquence de Tite-Live.

Il me reste une remarque à faire sur le nombre de troupes qu'Annibal avoit conservées à son arrivée en Italie. Polybe, d'après une

inscription qu'Annibal *lui-même* avoit fait graver au promontoire de *Lacinium*, nous dit que ses forces se montoient alors à vingt-six mille hommes en tout ; mais Tite-Live, pour qui l'exagération a toujours plus de charmes que la simple vérité, préfère l'opinion de L. Cincius Alimintus, qui fait monter les forces d'Annibal à quatre-vingt-dix mille hommes, nombre considérablement exagéré, puisqu'après avoir passé le Rhône, l'armée carthaginoise consistoit en 46 mille hommes, et qu'à son arrivée en Italie, elle étoit réduite à presque la moitié ; ce qui est d'accord avec le nombre rapporté par Annibal lui-même.

Quand on considère tout l'ensemble de la réfutation de Tite-Live, que nous venons de terminer, l'on comprend pourquoi les auteurs modernes qui, dans leurs recherches sur la route d'Annibal, n'ont suivi que Tite-Live ; ou ceux qui ont voulu combiner cet auteur avec Polybe, se sont toujours égarés. Ils ont été obligés d'entasser suppositions sur suppositions ; ils ont accusé tantôt Polybe, tantôt Tite-Live, de s'être trompé, suivant que les détails de l'un ou de l'autre ne se rapportoient pas à la route qu'ils croyoient la véritable.

Nous terminerons ce chapitre par un parallèle entre l'auteur grec et l'auteur latin.

Quand on compare Polybe et Tite-Live comme historiens, et non comme écrivains, on est frappé du contraste total qui existe entre ces deux auteurs. Le premier est d'une exactitude si remarquable, qu'elle excite l'étonnement et l'admiration : toutes ses descriptions, toutes ses distances, sont conformes aux lieux actuels ; jamais il ne fait faire à l'armée un pas hors de la route naturelle, ou une marche trop longue ou trop courte. Les connoissances qu'il manifeste en géographie sont d'une justesse qui étonne pour le temps où il vivoit.

Le second est d'une inexactitude rebutante ; ses descriptions, toutes les fois qu'il s'écarte de Polybe, sont le plus souvent en contradiction avec la nature des lieux et avec le bon sens. Il néglige complétement les distances ; il fait faire à l'armée, sans s'en douter, une marche rétrograde considérable ; il lui fait traverser une étendue de pays de plus de 250 milles, puis il la ramène au même lieu d'où elle étoit partie pour faire cette marche : il lui fait parcourir en neuf jours un pays qui n'existe pas sur la route qu'il a choisie. Il montre ainsi en géographie une ignorance impardonnable chez un historien, surtout chez un historien qui vivoit sous Auguste, sous cet empereur qui

donna à l'Empire romain presque toute son étendue, et qui fit ouvrir toutes les voies militaires qui traversoient les Alpes.

Que conclure de ce parallèle ! que lorsque nous croyons lire l'histoire romaine dans Tite-Live, nous ne lisons quelquefois qu'un roman ; que lorsqu'on écrit l'histoire romaine, et que le même sujet a été traité par Polybe et par Tite-Live, on doit toujours préférer le premier au second, et qu'en particulier, lorsqu'on est arrivé à l'expédition d'Annibal en Italie, on doit fermer Tite-Live et ne suivre que Polybe.

CHAPITRE III.

Remarques sur les Auteurs qui ont été induits en erreur par Tite-Live, et en particulier sur la route indiquée par le Marquis de Saint-Simon.

Ceux qui ont été égarés dans leurs recherches par Tite-Live, sont principalement le chevalier de Folard, D'Anville, et le marquis de Saint-Simon. Les deux premiers ayant, comme Tite-Live, choisi le Mont-Genèvre, dont nous venons de parler, il est inutile de nous occuper de leur réfutation ; mais nous passerons à l'opinion du marquis de Saint-Simon, développée dans une longue préface de son histoire de la guerre des Alpes, en 1744 (1).

Ce dernier suit Tite-Live assez exactement jusqu'à la Durance ; mais, au lieu de remonter

(1) Histoire de la guerre des Alpes, ou campagne de 1744, par les armées combinées d'Espagne et de France, etc. ; par M. le marquis de Saint-Simon, aide-de-camp du prince de Conti. Amsterdam, 1770.

cette rivière jusqu'au Mont-Genèvre, il entre dans la vallée de *Barcelonnette.* Nous allons prendre sa route depuis le passage du Rhône.

Il conduit d'abord Annibal jusqu'à Vienne, après l'avoir fait traverser l'Isère près de *Saint-Marcellin*, à 30 milles au-dessus de son embouchure dans le Rhône, puis il lui fait redescendre le Rhône jusqu'à Saint-Paul-Trois-Châteaux, au même endroit où il suppose que l'armée carthaginoise avoit passé ce fleuve. Cette marche directe, et rétrograde de 200 milles au moins, qui ramène l'armée au même point d'où elle est partie, seroit incroyable si une carte jointe à l'ouvrage, ne venoit la confirmer. Quand le marquis de Saint-Simon a vu où le conduisoit Tite-Live, comment n'a-t-il pas compris que l'auteur latin devoit s'être trompé? comment n'a-t-il pas senti qu'après avoir remonté le Rhône jusqu'à Vienne, il étoit absurde de supposer que l'armée fût revenue sur ses pas pour traverser une seconde fois le pays des *Tricastini*? Nous avons excusé cette marche rétrograde chez Tite-Live, en supposant qu'il ne s'en doutoit pas; mais comment l'excuser chez l'aide-de-camp du prince de Conti, qui l'admet le sachant bien?

Ce qui va nous surprendre tout autant, c'est

que la marche *directe* de dix jours en *remontant* le Rhône, qui se termine à *l'entrée des Alpes*, pendant laquelle, suivant Polybe, l'armée parcourut 800 stades, est convertie par le marquis en une marche *rétrograde* en *redescendant* le Rhône, qui commence à Vienne, et se termine à *l'endroit où l'armée avoit traversé le fleuve*.

Depuis cet endroit, la route du marquis, tracée sur sa carte, traverse en droite ligne, à vol d'oiseau, les montagnes situées entre *Nyons* et *Serre*, pour arriver à la Durance entre *Tallard* et la *Bréoule*. C'est à cette dernière petite ville, située à l'entrée de la vallée de *Barcelonnette*, qu'est, suivant lui, l'entrée des Alpes : il place ce point important de la route d'Annibal aussitôt après le passage de la Durance, sans faire attention que, depuis ce passage, l'armée avoit, suivant Tite-Live, traversé un grand pays de plaines avant d'entrer dans les Alpes.

Notre auteur admet le nombre de jours que l'armée carthaginoise employa à se rendre du passage du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes. Ce nombre est de quatorze, dont il faut retrancher au moins un pour ce qui se passa à Vienne. Dans cet espace de treize jours, et

en prenant la route du marquis de Saint-Simon, l'armée auroit fait environ 290 milles, c'est-à-dire 22 milles par jour. Cependant, nous avons fait remarquer que l'armée ne pouvoit parcourir, l'un dans l'autre, que 12 milles par jour; de plus, cette distance s'écarte considérablement de celle de Polybe, qui est de 175 milles depuis le passage du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes. Dans le nombre de 290, nous n'avons tenu aucun compte des détours nombreux qu'une armée auroit été obligée de faire pour éviter les collines et les montagnes qui se trouvent sur cette route.

Le marquis de Saint-Simon a bien remarqué que le peuple qui avoit attaqué l'armée à l'entrée des Alpes étoit *Allobroge*, en sorte qu'en transportant ce point de la route d'Annibal à l'entrée de la vallée de Barcelonnette, il s'éloignoit de plus de vingt lieues de la partie la plus voisine de leur territoire; mais il se tire de cet argument, qu'il sent bien qu'on pourroit avec raison lui opposer, en cherchant dans les nombreuses étymologies qu'on a données du mot *Allobroge*, celle qui peut être favorable à son explication. « Ce mot, celtique dans » son origine, dit-il, est composé de deux » mots, *all*, qui veut dire *haut*, et *bro*, qui

» signifie *terre*, dont on tire aisément le nom » de *montagne*, et celui de *montagnard*, » qu'on rend par celui d'*Allobroge*. »

Mais en supposant que cette étymologie (qui est de Bochart) soit la meilleure des *dix* que rapporte le dictionnaire de Trévoux, on peut répondre au marquis : S'il y avoit un homme qui s'appelât *Montagnard*, que cet homme et la maison qu'il habite fussent parfaitement connus de ses voisins, et qu'il fût prouvé qu'il a attaqué un étranger sur le chemin de son village pour le dépouiller, admettriez-vous, comme une preuve de son innocence, la raison qu'il vous donneroit que le nom de *montagnard* peut s'appliquer aux hommes qui habitent les montagnes ? Non, sans doute. Tel est cependant votre raisonnement pour rejeter sur d'autres que sur les *Allobroges*, proprement ainsi nommés, l'irruption de ces peuples contre les Carthaginois.

Les *Allobroges*, ou *Allobriges* (comme les Grecs les appeloient), quelle que soit l'ancienne étymologie de leur nom, étoient un peuple dont les limites, très-bien connues, ne s'étendoient point au midi de l'Isère, et ils habitoient plus de pays de plaines que de pays de montagnes ; or, on n'appellera pas sans doute *mon-*

tagnards les habitans des territoires de Genève, de Rumilly, de Chambéry, de Vienne, etc., qui formoient cependant la plus grande partie de l'Allobrogie. L'étymologie de leur nom, qu'adopte M. de Saint-Simon, ne sauroit donc être la véritable.

Retournons chez les *Caturiges*, qui occupoient la vallée de Barcelonnette. Depuis la *Bréoule*, le marquis conduit Annibal à *Barcelonnette*, parce que *c'est la seule ville de l'autre côté de la Durance où l'on puisse trouver des oliviers.* Cette raison paroît d'abord bizarre, avant que l'on sache sur quoi elle est fondée.

Polybe dit qu'Annibal étant arrivé chez un autre peuple, les habitans du pays vinrent à sa rencontre, portant à la main des *rameaux verts* et des guirlandes, ce qui est un symbole de paix chez presque tous les Barbares, comme le caducée l'est chez les Grecs. Les mots qui signifient *rameaux verts*, ont été traduits *rameaux d'olive* par Dom Vincent Thuillier, ce qui a fait croire au marquis qu'il croissoit des *oliviers* dans le pays habité par ce nouveau peuple, qui avoit conspiré contre Annibal.

Ce fut le sixième jour de son entrée dans les Alpes qu'Annibal arriva chez ce nouveau

peuple, et *Barcelonnette* n'est éloigné que de 22 milles de la *Bréoule* ou *Bréaulle*, en sorte que l'armée n'auroit fait que 22 milles *en cinq jours*, tandis que dans la marche précédente, elle avoit parcouru 22 milles par *jour*. Telles sont les inconséquences dans lesquelles tombe le marquis de Saint-Simon : nous le suivrons cependant encore jusqu'au sommet des Alpes.

Après avoir quitté Barcelonnette, l'armée remonte la vallée de l'*Ubaye* jusqu'au *Col de l'Argentière*; mais, au lieu de descendre dans le Piémont par la vallée de la *Sture*, elle erre sur tous les sommets des montagnes au nord jusqu'au *Mont-Viso*, où le Pô prend sa source. « Quoique *je ne sache pas précisément*, dit » le marquis, quelle route Annibal s'est ou- » verte pour arriver à la sommité des Alpes, » je ne le perds pas plus de vue qu'un chasseur » qui, des hauteurs, laisse sa meute parcourir » les routes et les fourrées d'un bois à l'entrée » duquel il l'a conduite ; *il ne la voit plus*, » mais il l'entend au loin, et la rejoint aussitôt » qu'elle quitte les fonds. Je me retrouve de » même avec Annibal sur le *Mont-Viso*, *sans* » *m'inquiéter* de tous les détours où la fraude » de ses guides, son peu de confiance en eux,

» et son manque de connoissance de l'intérieur
» des montagnes, a dû le faire errer pendant
» neuf jours. — On peut aisément conjecturer
» que le petit roi, nommé *Magile*, ayant,
» comme tous les autres Barbares, le dessein
» de détruire les Carthaginois pour profiter de
» leurs dépouilles, les conduisit dans les plus
» dangereux passages des environs de son pays,
» qu'il connoissoit bien, et où l'on pouvoit
» plus aisément exécuter les complots tramés
» entre ces Barbares. »

Voilà donc cet ami et cet allié des Carthaginois transformé en un traître; ce roi qui étoit venu des plaines de la Lombardie pour servir de guide à Annibal, et pour l'assurer de la bonne disposition des Gaulois qui habitoient ces plaines, de ces Gaulois qui furent fidèles à leurs promesses, en se joignant aux Carthaginois dans leurs guerres contre les Romains. Nous avons vu que, bien loin d'égarer Annibal, *Magilus* les conduisit par la route la plus facile et la mieux connue, sans s'en écarter d'un seul pas.

« Tite-Live annonce clairement, continue
» le marquis, qu'Annibal est venu sur le *Mont-*
» *Viso*, sur cette montagne où l'on ne ren-
» contre que des *escarpemens presque conti-*

» *nuels* ; c'est nécessairement *de la sommité*
» *du Mont-Viso*, qui s'élève sur les Alpes
» comme un promontoire sur le bord de la
» mer, qu'Annibal montre à ses soldats l'Italie
» et les terres qu'arrose le Pô, qui se trou-
» voient autour d'eux et au pied des Alpes. Ce
» fleuve prend sa source au pied du Mont-
» Viso. L'on assure à ceux qui se piquent d'a-
» voir une bonne vue, que de son sommet on
» découvre la plaine du Piémont : on me l'a
» montrée comme on fait à tous les voyageurs,
» mais je suis forcé de convenir que *je n'ai*
» *pu la voir qu'en imagination*, à cause
» de l'oscillation de l'air, et de *la longue*
» *chaîne de montagnes qui se trouve entre*
» *deux*. »

« Le Mont-Viso est l'endroit où le héros de
» Carthage a donné de si grandes preuves de
» son courage et de l'élévation de son ame.
» — Annibal, en pleine marche, se trouve su-
» bitement arrêté ; il accourt pour reconnoître
» l'obstacle, il trouve un rocher dont la pente
» est d'une roideur excessive. — *Ce sentier*
» *descendoit de la tête d'une montagne vers*
» *son pied*. — L'imagination peut aisément se
» porter à l'étendue d'une montagne telle que
» le Mont-Viso, qu'on croit de 2500 *toises*

» *plus haut que le niveau de la rivière* (1)
» (le Pô), qui part de son pied, lorsqu'elle est
» arrivée à Turin. On peut aussi facilement
» concevoir que ce sentier, tracé par les gens
» du lieu sur le rocher, étoit exposé à tous les
» *éboulemens* qui tomboient d'en-haut, et
» qu'ainsi ces inégalités, consolidées de siècle
» en siècle par la nature, y formoient des dé-
» filés et rompoient l'uni de la surface. »

« La montagne n'étant pas couverte de terre,
» et n'offrant qu'une *surface de pierre*, on
» creusa le sentier suivant la trace qu'Annibal
» ordonna, etc. »

C'est ici que le *vinaigre* de Tite-Live joue un très-grand rôle, et que le marquis nous explique de quelle manière ce foible acide opéra; mais nous ne le suivrons pas dans ses explications.

Annibal, en arrivant auprès du Mont-Viso, devient tout-à-coup un amateur ardent des montagnes. Il monte jusqu'à la sommité de ce pic inaccessible pour jouir de la vue des plaines du Piémont, et pour les montrer à ses soldats. Il s'élève pour cela jusqu'à une hauteur que l'on croit être de 2500 toises, et par conséquent

---

(1) Cette hauteur est exagérée.

supérieure à celle du *Mont-Blanc.* Les *escarpemens presque continuels* du Mont-Viso ne l'arrêtent point ; les neiges et les glaces éternelles dont une montagne de cette élévation doit être couverte ; les neiges fraîches tombées depuis peu, qui rendent si pénible l'ascension des montagnes, sont pour lui de trop foibles obstacles. Il ne considère ni la fatigue ni les dangers auxquels cette ascension va exposer lui et ses soldats, ni le temps qu'ils seront obligés de consacrer pour atteindre une sommité aussi élevée ; ils n'ont pas assez des fatigues qu'ils ont déjà endurées en montant les Alpes, fatigues dont ils devoient se reposer en campant au sommet du passage, au lieu d'aller grimper, au milieu des neiges, sur une haute montagne, pour y jouir d'une belle vue.

Le marquis de Saint-Simon quitte Annibal au pied du Mont-Viso, pour s'occuper de la réfutation de la route indiquée par le chevalier de Folard, et c'est par-là qu'il termine sa longue préface, qui traite uniquement de la route d'Annibal.

La manière dont ce sujet a été traité par la plupart de ceux qui s'en sont occupés, en particulier par le chevalier de Folard, le marquis de Saint-Simon et M. Whitaker, dont nous

parlerons dans le chapitre suivant, a jeté un vague, une obscurité sur cette route, que l'on a cru impossible d'éclaircir. Ces essais ont été faits sans précision, sans recherches préliminaires sur la direction des anciennes routes des Alpes. On s'est obstiné à vouloir accorder Tite-Live avec Polybe, sans s'apercevoir que la chose étoit impossible ; le marquis de Saint-Simon est celui qui s'est donné le plus de peine pour les concilier l'un avec l'autre ; il croyoit même y avoir réussi, car il dit à la fin de sa préface : *Tite-Live est, à ce qu'il me semble, toujours d'accord avec Polybe*. Il regarde le passage de la Durance comme un incident certain de la marche d'Annibal, ce qui lui fait dire (page 5), que *le passage de la Durance au-delà du pays des Voconces, détruit absolument l'opinion qu'Annibal avoit passé par les Alpes grecques* (le Petit Saint-Bernard). Le ton affirmatif de Tite-Live lui en a imposé ; cependant, s'il avoit bien examiné la route de Polybe, il auroit vu que, bien loin de s'approcher de cette rivière, elle s'en éloignoit considérablement.

CHAPITRE IV.

Réfutation des Auteurs qui ont fait passer Annibal par le Grand Saint-Bernard (les Alpes Pennines).

PARMI le petit nombre d'auteurs qui ont choisi cette route, M. *Whitaker* est le seul qui ait fait un ouvrage uniquement sur ce sujet : il est assez volumineux, puisqu'il est composé de deux volumes 8.° (1). Je ne le suivrai pas dans tous ses détails, mais je me bornerai aux points principaux. En réfutant cet ouvrage, je réfuterai l'opinion de tous ceux qui ont pensé comme M. W. : c'est Polybe qui sera son juge, puisque c'est le seul auteur original qui doit nous servir de guide dans la recherche de la route d'Annibal.

Dès l'entrée d'Annibal dans la Gaule, M. W. s'écarte de la route indiquée par Polybe, de

(1) La route d'Annibal au travers des Alpes, par Jean Whitaker, recteur de Ruan-Langhorne, Cornwall. 2 vol. in-8.°; Londres, 1794; ouvrage anglais.

celle qui étoit devenue ensuite une voie romaine, et qui passoit par *Narbonne*, *Béziers* et *Nismes*. Au lieu de cette direction naturelle et nécessitée par la nature du pays, M. W. passe par *Carcassonne*, *Lodève*, *Le Vigan*, *Anduse*, et arrive sur les bords du Rhône, vis-à-vis de *Loriol*. Il a traversé ainsi depuis Carcassonne un pays tout couvert de montagnes, qui auroit été impraticable pour une armée, ou qui, du moins, lui auroit fait perdre beaucoup de temps.

Pour le lieu du passage du Rhône, M. W. ne suit aucun des renseignemens de Polybe; car, 1.° Loriol est éloigné du passage des Pyrénées de 270 milles, au lieu de 200; 2.° il est à huit jours de marche de la mer, au lieu de quatre; et 3.° il n'est qu'à 19 milles de l'Isère, au lieu de 75.

En remontant jusqu'à Loriol, on comprend d'avance que M. W. vouloit placer l'Isle des Allobroges au confluent de la Saône avec le Rhône; mais nous avons démontré dans le chapitre V du premier Livre, que cette Isle étoit comprise entre l'Isère et le Rhône, et que la placer au confluent de la Saône, c'étoit se mettre en contradiction avec les données de Polybe, et rendre la route rétrograde de Tite-Live encore plus absurde.

M. W., ne trouvant point de montagnes entre le Rhône et la Saône pour fermer le pays qu'on appeloit l'*Isle*, a recours aux collines qui sont sur la rive droite de la Saône. Ces collines, qu'on nomme *Fourvière*, *Saint-Juste*, *Saint-Irenœus* et *Pierre-en-Cize*, ne pouvoient pas fermer l'Isle, puisqu'elles sont de l'autre côté de la Saône; M. W. prend pour l'Isle le petit espace de terrain sur lequel est bâtie la partie basse de la ville de Lyon, qui, avant qu'on eût comblé les marais entre les deux rivières, n'avoit qu'un mille de longueur et un tiers de mille de largeur, et il en fait le pays que Polybe compare au Delta d'Egypte pour la forme et pour *l'étendue*.

Depuis Lyon, M. W. remonte le long des bords du Rhône jusqu'à Genève, sans indiquer la route qu'il prend. Cependant, il est clair qu'il repasse le Rhône quelque part, puisqu'il arrive sur les bords de l'Arve *près* de Genève. Il auroit donc traversé le Rhône, pour la troisième fois, à *Seissel*, et seroit venu par la route de *Frangy* jusqu'à *Carouge*; mais ce qui va nous surprendre, c'est que, selon M. W., l'Arve est la *Druentia* de Tite-Live, et, pour le prouver, il cite les deux remarques suivantes de M. Dessaussure, § 466. « On tireroit un

» grand parti de cette utile production (le » charbon de pierre), si le gouvernement » *vouloit permettre la navigation de l'Arve.* » Et plus loin, § 483 : « Ces ardoises seroient d'un » grand débit à Genève, si l'on en facilitoit le » transport, *en permettant la navigation de* » *l'Arve.* » Ces remarques supposent évidemment que l'Arve est *navigable*, mais que, par des raisons particulières, le gouvernement de Savoie ne vouloit pas permettre que l'on en profitât pour transporter avec plus de facilité les productions du pays; mais M. W., voulant que l'Arve soit la *Druentia* qui, selon Tite-Live, ne pouvoit pas porter de bateaux, traduit ces phrases ainsi : *si le gouvernement vouloit permettre que l'Arve fût rendue navigable*, d'où il conclut que l'Arve n'est pas navigable, et qu'elle répond à la description que Tite-Live fait de la *Druentia*. Nous avons vu, dans la réfutation de l'auteur latin, que la *Druentia* étoit nécessairement la *Durance*, qui prend sa source au Mont-Genèvre, et qui se jette dans le Rhône au-dessous d'Avignon.

M. W. ne dit pas un seul mot du lac de Genève, ni de la route qu'il prend pour arriver à *Martigny*, où, suivant lui, est l'entrée des Alpes. On ne trouve dans tout l'ouvrage

que cette seule phrase : *Annibal fit une marche de 60 milles depuis Genève, et arriva à Martigny ;* et, malgré cette distance de 60 milles, il n'assigne pas une seule journée pour cette marche : on diroit qu'il transporte tout-à-coup l'armée de Genève à Martigny, comme si ces deux villes se touchoient ; il paroît qu'il s'imagine qu'une armée auroit pu marcher en droite ligne d'une ville à l'autre, mais nous savons qu'il y a les hautes montagnes d'*Abondance* dans l'intervalle, et qu'il n'auroit pas été même possible de suivre les bords méridionaux du lac, puisqu'avant qu'on ouvrît la grande route du Simplon, il n'y avoit aux environs du village de *Meillerie* qu'un sentier étroit, à peine praticable à cheval (1). L'armée auroit donc été obligée de passer au nord du lac de Genève, et pour cela elle auroit traversé le Rhône, pour la quatrième fois, à Genève, et seroit sortie une seconde fois du territoire des Allobroges.

La distance de Lyon à Genève, en suivant les bords du Rhône et en passant par *Seissel* et *Frangy*, est au moins de 120 milles romains. De Genève à Martigny, il y a encore 76 milles,

---

(1) Voyages dans les Alpes, par Dessaussure, § 320.

en passant au midi du lac ; mais par la rive septentrionale, cette distance seroit de 90 milles, en tout 210 milles depuis Lyon : mais nous voyons dans Polybe qu'Annibal, ayant marché pendant dix jours le long du Rhône, sur le territoire des Allobroges, et ayant parcouru une distance de 800 stades, ou 100 milles, commença la montée des Alpes. La distance de Lyon à Martigny est au moins le double de celle que nous donne Polybe, et une armée n'auroit pas pu traverser tout ce pays en moins de 18 jours.

La différence sera encore plus grande si nous comparons la distance depuis le passage du Rhône, à une lieue au-dessus de *Roquemaure* (1), jusqu'à l'entrée des Alpes à *Martigny*, avec les 1400 stades, ou 175 milles, que nous donne Polybe pour la distance d'un de ces points à l'autre. Depuis Roquemaure jusqu'à Martigny, en passant par Lyon, la distance est de 345 milles, nombre qui surpasse de 170 milles la distance donnée par Polybe depuis le passage du Rhône jusqu'à la montée des Alpes. Cet espace fut parcouru en quatorze jours par l'armée carthaginoise, et il lui auroit fallu vingt-neuf jours pour parcourir 345 milles.

Pour arriver à *Martigny*, qui est sur la

---

(1) A l'ancien passage de l'Ardoise.

rive gauche du Rhône, l'armée auroit traversé ce fleuve pour la cinquième fois, et nous avons déjà fait observer que Polybe ne parle que d'un seul passage du Rhône : la marche de 800 stades se fit dans le pays des Allobroges, et par la route de M. W. elle auroit été presque en entier hors de leur pays.

C'est au-dessus de Martigny que M. W. suppose qu'étoit le défilé par lequel Annibal avoit pénétré dans les Alpes, et la ville dont il s'empara après l'avoir franchi, étoit *Saint-Branchier*, à 9 milles de Martigny ; cependant la vallée qu'on parcourt entre ces deux bourgs n'offre aucun défilé (1), rien qui puisse se comparer avec l'entrée des Alpes, telle qu'elle est décrite par Polybe, et, à plus forte raison, quand on ajoute à sa description les exagérations de Tite-Live.

Les Barbares qui attaquèrent l'armée carthaginoise à l'entrée des Alpes, étoient des *Allobroges*, et la ville dont Annibal s'empara leur appartenoit : ce pays faisoit donc partie de l'*Allobrogie*; cependant M. W. les nomme *Seduni*. Les *Seduni* habitoient le territoire de *Sion*, capitale du Valais : ils avoient pour voi-

(1) Voyages dans les Alpes, § 1026 et 1027.

sins les *Veragri*, dont le chef-lieu étoit Martigny, en latin *Octodurus*, que César appelle *Vicum Veragrorum*, et Pline nomme ce peuple *Octodurenses*, d'après le nom de leur ville principale (1). Le territoire des *Veragri* s'étendoit jusqu'au sommet du Grand Saint-Bernard ; il comprenoit donc *Saint-Branchier*, *Orsières*, *Liddes* et *Saint-Pierre*, villages que l'on rencontre dans la vallée qui conduit à ce passage, élevé de 1250 toises au-dessus de la mer ; de là on entroit dans le pays des *Salassi*.

En descendant le Rhône depuis Martigny, on trouve *Saint-Maurice*, en latin *Tarnadæ* : c'étoit la bourgade principale des *Nantuates*. M. Grillet, dans son dictionnaire de la Savoie, dit (2) que les *Nantuates* n'occupoient que les gouvernemens de *Monthey* et de *Saint-Maurice*, dans le Bas-Valais, depuis l'extrémité supérieure du lac Léman jusqu'au territoire de Martigny. Cette partie du Bas-Valais appartenoit autrefois au Chablais, ce qui a fait croire que les Nantuates habitoient tout ce duché. Le *Chablais* moderne, le *Bas-Faucigny* et

---

(1) Voyez article *Veragri*, Notice de l'ancienne Gaule.
(2) Tom. III, p. 164-168.

le *Genevois*, dépendoient des Allobroges (1). Ainsi, les villes d'*Evian*, de *Thonon*, de *Bonneville* et d'*Anneci*, étoient sur leur territoire.

M. W., en plaçant entre Martigny et Saint-Branchier le défilé que Polybe appelle l'entrée des Alpes, ou la montée vers les Alpes, sort donc entièrement de l'Allobrogie; car, pour arriver à cet endroit, l'armée carthaginoise auroit traversé le Rhône à Genève, et seroit entrée chez les *Helvétiens*; puis, en traversant ce fleuve, pour la cinquième fois, à Saint-Maurice, elle seroit entrée chez les *Nantuates*, et, enfin, en s'approchant de Martigny, elle seroit arrivée chez les *Veragri*.

Polybe nous apprend que depuis la ville dont Annibal s'empara, que M. W. suppose être *Saint-Branchier*, l'armée chemina pendant sept jours avant d'arriver au sommet des Alpes; mais de Saint-Branchier jusqu'au sommet du Grand Saint-Bernard, il n'y a que 18 à 20 milles, distance qu'une armée auroit parcourue en un jour et demi. Ainsi donc, puisque l'armée carthaginoise faisoit environ 12 milles par jour, elle auroit non-seulement traversé la

---

(1) Grillet, tom. I, p. 260.

montagne dans ces sept jours, mais elle seroit sortie de la vallée d'Aoste, et seroit arrivée dans les plaines du Piémont.

Il est vrai que M. W. suppose que l'armée, au lieu de suivre le chemin ordinaire, revînt sur ses pas depuis *Orsières* pour entrer dans la vallée de *Bagnes*, vis-à-vis de Saint-Branchier; il la fait serpenter pendant six jours dans cette seconde vallée, et dans les montagnes inaccessibles qui la séparent de la vallée du Saint-Bernard : le sixième jour elle descendit à *Saint-Pierre*, village qui n'est éloigné de Saint-Branchier que de trois lieues; en sorte que l'armée n'auroit, dans le fait, avancé que de trois lieues dans l'espace de six jours, et elle auroit été encore à trois lieues du sommet de la montagne.

M. W. s'autorise de Tite-Live pour égarer ainsi l'armée, mais il oublie, ainsi que cet auteur romain, qu'Annibal étoit accompagné du roi Magilus et de plusieurs autres Gaulois cisalpins, qui étoient venus exprès des bords du Pô pour lui servir de guides; que ces Gaulois étoient fortement intéressés à le conduire par la route la plus courte et la plus facile : d'ailleurs Polybe, qui est le seul auteur original sur ce sujet, ne dit rien qui puisse faire le moins du monde soupçonner qu'Annibal se fût

écarté d'un seul pas de la route la plus directe : les suppositions de M. W. sont donc absurdes.

Cet auteur, encore moins exact que Tite-Live, cite les voyages dans les Alpes de M. Dessaussure, ainsi que l'ouvrage de M. Bourrit ; mais en les traduisant en anglais, il en change complétement le sens, pour les plier à ses vues.

Il y a dans l'ouvrage de M. W. des choses si opposées à toute recherche judicieuse, si contradictoires avec les deux auteurs qui devoient lui servir de guides, que l'on perdroit son temps à vouloir le réfuter toutes les fois qu'il s'en écarte.

Bien loin de jeter un jour nouveau sur la route d'Annibal, il ne fait qu'épaissir toujours plus les ténèbres dont Tite-Live l'avoit enveloppée : M. W. avoit cependant reçu des instructions du général Melville sur la véritable route qu'Annibal avoit suivie ; mais, entraîné par une imagination désordonnée, il voulut se frayer une route différente de toutes celles qu'on avoit imaginées jusqu'à lui.

Sur la descente des Alpes, je me contenterai de dire que celle du Grand Saint-Bernard, jusqu'à la Cité d'Aoste, ne présente nulle part un endroit qui puisse correspondre à celui où

le chemin avoit été emporté par un éboulement de terre, et qu'il fallut absolument réparer, parce qu'il n'y avoit aucune possibilité de passer ailleurs.

La fable du vinaigre employé dans cet endroit pour décomposer le rocher, est avidement embrassée par M. W. comme une vérité incontestable : il traite même d'ignorans ceux qui en ont douté. Il nous dit qu'un tonneau ou deux de cet acide auroit suffi ; quoi ! suffi pour rendre friable ou réduire en poussière, à plusieurs pieds de profondeur, la face d'un rocher de mille pieds de hauteur (1) et de quelques centaines de pieds de largeur ! Mias, en outre, M. W. ne s'enquiert point si, dans la descente du Grand Saint-Bernard, il y a des rochers calcaires, sur lesquels seuls l'action du vinaigre peut être efficace : le fait est que tout est primitif (2).

Nous avons vu dans les chapitres I et XIII du premier Livre, que le passage des Alpes occupoit, suivant Polybe, un espace d'environ 1200 stades, ou 150 milles romains, et se terminoit dans la vallée d'*Aoste ;* le passage du Grand Saint-Bernard se termine également

---

(1) Suivant Tite-Live.

(2) D'une roche feuilletée, quartzeuse et micacée. Voyages dans les Alpes, § 984 et 985.

dans cette vallée, et précisément à l'endroit où est située la ville d'Aoste : or, la distance depuis Martigny, où M. W. place l'entrée des Alpes, jusqu'à *Aoste*, est d'environ 56 milles; et, d'après l'itinéraire d'Antonin, elle n'est que de 50 milles, nombre qui n'est que le tiers de celui de Polybe. Une armée auroit donc traversé cette montagne en quatre jours, au lieu des onze jours que les Carthaginois employèrent à traverser les Alpes; Polybe fait bien mention de quinze jours, mais je retranche de ce nombre les quatre jours de repos.

Je terminerai cet examen de l'ouvrage de M. W. en rappelant ce que j'ai dit dans l'introduction, que le passage du Grand Saint-Bernard n'étoit pas une des quatre routes connues du temps de Polybe pour passer de l'Italie dans la Gaule; que, suivant Strabon, ce passage étoit inaccessible aux bêtes de charge avant que l'empereur Auguste y eût ouvert une voie militaire.

Il me reste encore à examiner l'argument tiré des inscriptions trouvées à Martigny et aux environs du couvent du Grand Saint-Bernard.

Dans quelques-unes de ces inscriptions, on lit les mots *Jovi poenino*, au lieu de *Jovi*

pennino, d'où l'on a conclu que les Carthaginois avoient passé par cette montagne, parce qu'en latin ils se nomment *Poeni*. « C'est par » erreur, dit M. D'Anville (1), quoique cette » erreur soit ancienne, qu'on a attribué le » nom de l'Alpe pennine à celui des *Poeni* » ou des Carthaginois, en supposant qu'Annibal étoit descendu en Italie par cette montagne : ce nom est emprunté (2) du dieu » *Peninus* ou *Penninus*, et non de *Poeni*. »

M. Dessaussure dit sur ce même sujet (3) : « Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on » trouve plusieurs de ces *ex-voto* dans lesquels le nom *Penninus* est écrit par un *oe*, » *Poeninus* : j'en ai même vu un où l'on lisoit » *Jovi Poeno*. Comme le mot *Penninus*, dérivé du celtique *pen*, qui signifie une chose » élevée, ne se voit nulle part ailleurs écrit » par un *oe*, ces inscriptions, où on le voit » écrit de cette manière, ont fait croire à » quelques personnes qu'il signifioit là *Carthaginois*; que le Jupiter adoré sur cette montagne étoit un dieu des Carthaginois, et que

(1) Notice de l'ancienne Gaule, article *Alpis pennina*.
(2) *Ibid.*, article *Vallis pennina*.
(3) Voyages dans les Alpes, § 987.

» par conséquent Annibal étoit entré en Italie » par ce passage, et y avoit érigé un temple à » un des dieux de cette nation. »

« Tite-Live réfute cette opinion, qui, même » de son temps, étoit la plus généralement » reçue, et il prouve, par de très-bonnes rai- » sons, qu'Annibal ne prit ni ne dut prendre » cette route, mais qu'il passa par le Mont- » Cenis (1). Il est cependant étonnant que » Pline, qui a vécu après Tite-Live, ait en- » core soutenu cette opinion. »

« Je serois donc porté à croire que les *ex-* » *voto* sur lesquels on voit le mot *Penninus* » écrit avec un *oe*, ou même le mot *Poenus* » au lieu de *Penninus*, ont été consacrés par » des voyageurs qui croyoient, comme Pline, » qu'Annibal avoit passé par le Saint-Bernard, » et que le dieu que l'on y adoroit étoit un » dieu des Carthaginois. »

---

(1) C'est le *Mont-Genèvre* par lequel Tite-Live fait passer Annibal, comme nous l'avons vu en parlant de son opinion. Son passage de la Durance l'indique évidemment : cette rivière ne se trouve point sur la route du Mont-Cenis. Il paroîtroit que c'est M. Abauzit, dont nous parlerons dans le chapitre du Mont-Cenis, qui a induit en erreur M. Dessaussure. Voyez § 1192 de ses voyages dans les Alpes.

L'explication de M. Dessaussure est très-naturelle ; le passage des *Alpes pennines* ne fut connu des Romains que sous le règne d'Auguste, ou près de deux siècles plus tard que l'arrivée d'Annibal en Italie. Lorsque les Romains entendirent prononcer le nom de cette partie des Alpes, sa ressemblance avec le nom des Carthaginois dans leur langue, leur fit croire que c'étoit le passage de l'armée d'Annibal qui le lui avoit donné : les voyageurs, imbus de la même erreur, écrivirent en conséquence le mot *penninus* avec un *oe* dans leurs inscriptions.

~~~~
~~~~

CHAPITRE V.

Remarques sur l'opinion du célèbre Gibbon et sur celle d'Abauzit.

On trouve dans les œuvres mêlées du premier auteur, une discussion très-intéressante sur la route d'Annibal : elle est extraite d'un journal de ses lectures pendant son long séjour à Lausanne (1).

Le 24 octobre 1763, il venoit de finir le premier Livre de Cluvier, qui traite des passages des Alpes et des premiers qui les ont frayés, savoir, d'Hercule, des Gaulois, d'Annibal, d'Asdrubal et de Pompée. « La discus-» sion de la marche d'Annibal, dit M. Gibbon, » et la route que prit ce général pour entrer » en Italie, est savante et curieuse. — De » tous les auteurs qui ont parlé de cette route, » il n'y en a que deux que l'on puisse qualifier

(1) Œuvres mêlées d'Edouard Gibbon, Esq. Londres, 1796; tom. II, p. 181 - 193; *ou* Mémoires de Gibbon, traduits de l'anglais, tom. II, p. 98 - 110. Paris.

» d'originaux, et tous les autres n'ont fait que » les copier : ces deux auteurs ce sont Tite- » Live et Polybe ; s'ils étoient d'accord, nous » n'aurions plus qu'à les étudier et à les suivre ; » malheureusement ce parti n'est pas possible, » leurs sentimens sont différens : il faut opter. » Le premier fait traverser à Annibal les Alpes » cottiennes, c'est proprement le *Mont-* » *Genèvre*, auprès de Turin, pour le faire » entrer par ces passages dans le pays des » *Taurini*, ou la plaine du Piémont. Le der- » nier le mène par le *Summus Penninus*, le » Grand Saint-Bernard, dans le pays des *Sa-* » *lassi*, ou le *Val d'Aoste*. — Dès qu'on » jette les yeux sur la carte, on est étonné et » révolté du détour qu'Annibal a dû faire pour » traverser le Grand Saint-Bernard, et l'on » pense, avec Tite-Live, qu'un général aussi » habile n'auroit jamais préféré une route » longue, difficile, et hérissée de peuples Bar- » bares, qui étoient plus Germains que Gau- » lois. — Je défère beaucoup à l'autorité de » Polybe, mais j'en doute. — Concluons donc, » mais avec un reste de scepticisme, que si le » récit de l'historien latin est plus vraisem- » blable, celui de l'écrivain grec paroît plus » vrai : une seule chose m'arrête. Dans la carte

» de l'expédition d'Annibal, par M. D'Anville,
» ce géographe exact, dont les positions sont
» toujours raisonnées, trace sa marche à tra-
» vers les Alpes cottiennes ; l'autorité de ce
» savant, autorité encore plus grande parce
» qu'il a caché les raisons qu'il a eues, m'en
» impose et m'arrête. »

A l'époque (1) où M. Gibbon écrivit cette partie de son journal, il paroît avoir penché pour le passage de l'Alpe pennine ; mais, en 1792, au rapport d'une personne qui en avoit conversé avec lui, il avoit abandonné cette opinion pour embrasser celle de Tite-Live, qui fait passer Annibal par les Alpes cottiennes, le *Mont-Genèvre*.

L'origine du septicisme et du changement d'opinion de M. Gibbon, vient de ce qu'il n'avoit pris en considération que deux passages des Alpes par où Annibal n'avoit jamais passé, et en particulier de ce qu'il suppose que Polybe conduit Annibal par le *Summus Penninus*.

On doit être surpris que, puisque M. G. étoit étonné et révolté de la grandeur de ce détour, puisqu'il trouvoit d'un autre côté

(1) En 1763. Il avoit alors 26 ans.

(comme il le dit dans le cours de sa discussion) « qu'il étoit difficile de concilier Tite-Live » avec lui-même ; que les contradictions et les » obscurités qu'il a semées dans son récit em» barrassent les plus habiles géographes, puis» qu'il pense que Tite-Live a voulu plutôt » plaire à l'imagination par une fable roma» nesque, que satisfaire l'esprit par une his» toire vraie et judicieuse » ; on doit être surpris, dis-je, qu'il n'ait pas soupçonné qu'il devoit y avoir entre le Mont-Genèvre et le Grand Saint-Benrard un autre passage qui pourroit mieux convenir au récit de Polybe, et qu'il n'ait pas, en conséquence, fait des recherches sur les voies romaines, et même sur les passages des Alpes fréquentés avant que les Romains eussent ouvert leurs voies militaires au travers de ces montagnes.

Il auroit appris par ces recherches que le passage de l'Alpe grecque, ou du Petit Saint-Bernard, avoit été le plus anciennement fréquenté, qu'il étoit l'un des plus faciles, que la route traversoit de grandes vallées très-fertiles et très-peuplées, que les Romains y avoient établi leur grand chemin principal pour passer de l'Italie dans la Gaule ; que cette route étoit si importante pour eux et si passagère,

qu'ils avoient fondé plusieurs colonies dans les vallées qu'elle traverse. Si M. Gibbon avoit ensuite comparé toutes les parties de cette route avec les distances, les descriptions de Polybe et les divers incidens de la marche d'Annibal, il auroit trouvé là une telle conformité, que son scepticisme et son indécision auroient cessé, et qu'il auroit terminé cette *discussion savante et curieuse*, comme il l'appelle, par la solution finale d'une question agitée depuis si long-temps.

Nous ajouterons ici, quoique ce ne soit pas absolument sa place, l'explication que M. Gibbon donne de la raison qui détermina Tite-Live à embrasser l'opinion qu'Annibal avoit traversé les Alpes cottiennes.

« Tite-Live, dit-il, rapporte que L. Cintius » Alimentus, un des plus anciens annalistes de » la République, avoit été fait prisonnier dans » la seconde guerre punique ; sa prison le mit » à même d'entendre une conversation d'Annibal, où ce général avoua que, depuis son » passage du Rhône jusqu'à sa descente en » Italie, dans le pays des *Taurini*, il avoit » perdu trente-six mille hommes et un grand » nombre de chevaux. Cette conversation, » que Cintius avoit conservée dans son histoire,

» la fait pencher la balance, et avoit déter-
» miné Tite-Live à rejeter le système reçu,
» qui conduisoit Annibal en Italie par le pays
» des *Salassi*, et non par celui des *Tau-*
» *rini*. » Voici comment M. Gibbon explique
ce propos d'Annibal : « Annibal, dit-il, vou-
» loit donner une idée des pertes qu'il avoit
» essuyées en passant les montagnes, par les
» combats, par le froid et par la fatigue. Il
» commence par son passage du Rhône, et il
» finit par son arrivée dans le territoire des
» *Taurini*; c'est en effet dans leur pays et
» par la prise de leur capitale, qu'il commença
» la guerre en Italie; il falloit s'y arrêter pour
» ne pas confondre deux choses très-diffé-
» rentes, ce qu'il avoit perdu dans les Alpes
» et ce qu'il perdit en Italie. Il n'étoit pas
» nécessaire que le pays des *Taurini* fût le
» premier pays d'Italie qu'il trouva à sa des-
» cente, mais seulement que ce fût le pre-
» mier où il livra un combat. Tite-Live adopte
» la première des explications, mais la der-
» nière me paroît très soutenable : elle ôte à
» l'historien latin la preuve qui lui paroît dé-
» cisive, elle se tourne contre lui, puisqu'elle
» ne sert plus qu'à découvrir la source de sa
» méprise; non-seulement l'autorité de Tite-

» Live est réfutée, mais elle est détruite, et » celle de Polybe subsiste seule et sans rivale.

Cette conclusion de M. Gibbon est sans réplique. Le premier peuple qu'Annibal rencontra à sa descente en Italie fut bien les *Salassi*, mais ils habitoient une vallée qui faisoit encore partie de la chaîne des Alpes, et ce ne fut qu'au sortir de cette vallée qu'Annibal entra pour la première fois dans les plaines du Piémont; au lieu de prendre la route directe de Milan, capitale de l'Insubrie, il marcha d'abord sur Turin pour s'en emparer, et ce fut par la prise de cette ville des Taurini qu'il commença ses opérations militaires en Italie.

Dans la conversation que Cintius Alimentus avoit entendue, Annibal vouloit désigner la perte qu'il avoit faite pendant la traversée des Alpes; et pour qu'on ne la confondît pas avec les pertes qu'il fit en Italie, il s'arrête à Turin, comme point de séparation.

M. Abauzit, dans sa *dissertation sur le passage des Alpes par Annibal* (1), fait le même raisonnement que Gibbon contre l'opinion de Tite-Live. « Les *Taurini*, dit-il,

(1) Œuvres diverses de M. Abauzit, etc., tom. II, p. 160.

» fidèles aux Romains, furent bien les pre-
» miers de l'Italie qui firent tête à Annibal,
» et c'est de quoi seulement *tout le monde*
» *convenoit*; mais il ne s'ensuit pas que dès
» l'entrée même ils se soient trouvés les pre-
» miers sur sa route, plutôt que les *Salassi*,
» habitans de la val d'Aoste. — Au contraire,
» Annibal prévoyoit plus d'embarras du côté
» des Alpes habitées pas les *Taurini*, qui
» eussent mieux gardé leurs défilès et ne
» l'eussent pas laissé passer, comme il le fit,
» sans résistance. »

Nous voyons par ce raisonnement que M. Abauzit penchoit pour le Petit St.-Bernard; mais dans les notes ajoutées (1) à la lettre que lui adressa M. Mann touchant le passage d'Annibal, M. Abauzit, contre son propre jugement, paroît adopter l'opinion de ce correspondant, qui, voulant accorder Tite-Live avec Polybe, conduit Annibal par le Mont-Cenis.

---

(1) Œuvres diverses de M. Abauzit, etc., tom. II, p. 180 et 181.

CHAPITRE VI.

Réfutation des Auteurs qui conduisent Annibal par le Mont-Cenis.

De tous les passages des Alpes, celui qui s'écarte le moins de la route indiquée par Polybe, est le Mont-Cenis, car jusqu'à Chambéry, et même jusqu'à Montmeillan, c'est la même route que celle du Petit Saint-Bernard.

Cette route remonte la vallée de l'Isère, mais celle du Mont-Cenis traverse cette rivière pour entrer dans la vallée de *l'Arc*, ou de la Maurienne, qu'elle remonte jusqu'à *Lans-le-Bourg*.

Ce qu'il y a de très-remarquable dans la première route, c'est qu'elle ne traverse pas une seule fois l'Isère, la vallée n'étant nulle part assez resserrée pour forcer à établir des ponts sur cette rivière; dans la vallée de l'Arc, au contraire, il y a un si grand nombre d'obstacles, que l'on est forcé de passer dix fois d'une rive à l'autre pour les éviter (1). « Il seroit

(1) Voyez la carte du département du Mont-Blanc, par Raymond, publiée en 1792.

» trop long de détailler, dit M. Dessaussure (1), » les nombreux défilés que l'on passe dans » cette route, et de noter combien de fois » les étranglemens de la vallée et les sinuosités » de l'Arc forcent à passer d'une rive à l'autre. »

Cette vallée offroit donc de trop grandes difficultés pour que, dans les temps reculés, on y eût fait passer une route pour traverser les Alpes. La descente du Mont-Cenis, du côté de l'Italie, étoit aussi un trop grand obstacle, car les rochers y sont presque à pic, et ce n'est qu'en taillant le chemin dans le roc avec un grand nombre de zigzags, qu'on a pu rendre cette descente praticable.

C'est sans doute à cause de ces difficultés naturelles que la route du Mont-Cenis n'a été ouverte que dans des temps modernes, comparés à l'ancienneté de la route du Petit Saint-Bernard; aussi la première ne se trouve point dans les itinéraires romains, qui, cependant, ont été faits dans les 4.e et 5.e siècles de notre ère, ou six à sept siècles après l'expédition d'Annibal.

La route du Mont-Cenis n'étoit donc pas celle que les Gaulois suivoient pour descendre

(1) Voyages dans les Alpes, tom. III, pag. 24.

en Italie, ni celle qu'Annibal, en marchant sur leurs traces, prit pour entrer dans le même pays; nous ferons aussi observer qu'elle n'étoit pas une des quatre routes qui seules étoient connues du temps de Polybe. Cet auteur, en décrivant la route d'Annibal, la même qu'il parcourut cinquante ou soixante années après, ne peut décrire qu'une route qui étoit connue de son temps.

Nous observerons encore qu'à la descente du Mont-Cenis, il est impossible qu'on pût rencontrer, à la fin d'octobre, de la vieille neige conservée depuis l'hiver précédent; car, outre que ce passage est plus abaissé d'au moins 100 toises que celui du Petit Saint-Bernard, sa descente est tournée vers le sud-est, exposition où la neige fond plus vite que dans celle du Petit Saint-Bernard, qui est tournée vers le nord-est.

Les auteurs qui ont supposé qu'Annibal avoit pris la route du Mont-Cenis, sont Simler, Groslé, M. Mann et le comte de Stolberg: nous ne parlerons que des deux dernières, et nous ajouterons l'opinion de M. Albanis Beaumont, qui diffère très-peu de la leur.

L'opinion de M. Mann se trouve dans une lettre qu'il écrivit à M. Abauzit, et qui est in-

sérée dans les *œuvres diverses* de ce dernier auteur (1).

La route de M. Mann est assez juste jusqu'à *Montmeillan*, mais ici il prend la route du Mont-Cenis : il croit que *Saint-Jean-de-Maurienne* fut la ville dont Annibal s'empara, et que les défilés que l'on trouve avant cette ville sont ceux où les Allobroges l'attaquèrent.

Ces défilés sont à 60 milles, ou cinq jours de marche des bords du Rhône, et cependant, d'après le récit de Polybe, ce fut le jour même qu'Annibal quitta les bords du Rhône, qu'il se trouva en face du défilé par lequel il devoit entrer dans les Alpes, et ce fut dès le lendemain qu'en le passant, il fut attaqué par les Allobroges; d'ailleurs, les défilés de la Maurienne n'auroient pas été les premiers qu'Annibal auroit passés après avoir quitté le Rhône, puisqu'il avoit traversé auparavant la chaîne de montagnes qui fermoit l'Isle des Allobroges, et ce fut cependant au premier défilé que ces Barbares l'attaquèrent. De plus, la Maurienne n'étoit pas dans le pays des Allobroges, elle étoit habitée par les *Medulli* (2).

(1) Œuvres diverses de M. Abauzit, tom. II, p. 178. Amsterdam, 1773.

(2) Voyez cet article dans la notice, etc., de D'Anville.

« Après le passage du Mont-Cenis, Annibal,
» dit M. Mann, descendit sur les plaines de
» *Rivoli*, où les montagnes aboutissent tout
» près de Turin. »

Dans une note de M. Abauzit, à cet endroit de la lettre de M. Mann, on remarque une méprise sur la route qui, suivant Strabon, passoit par le pays des *Taurini*; M. Abauzit croit qu'il vouloit parler du Mont-Cenis, tandis que c'étoit du Mont-Genèvre, dont la route aboutit également à Turin : la voie romaine passoit par l'Alpe cottienne (le Mont-Genèvre), et il n'a jamais passé de voie romaine par le Mont-Cenis, ce dernier passage étoit inconnu du temps de Strabon.

Pendant que le comte de Stolberg suivoit la route du Mont-Cenis, entre les bourgs de *La Chambre* et de *Modane*, il faisoit les réflexions suivantes :

« Quels furent les moyens qu'Annibal em-
» ploya pour passer ces vallées avant qu'on y
» eût ouvert des chemins ? Le souvenir de
» ce grand homme nous anima ; nous contem-
» plions les rochers impraticables entre les-
» quels, lui, son armée et ses éléphans se
» frayèrent un passage ; nous contemplions les
» nombreux blocs qui, précipités des hauteurs

» qui nous dominoient, sont épars dans le lit
» de la rivière. Qui peut dire que ces blocs ne
» sont pas l'artillerie que les sauvages habitans
» des Alpes déchargèrent sur les Carthaginois,
» quand ils virent, pour la première fois, la
» sainteté de la nature inaccessible ainsi pro-
» fanée ? Quel héros étoit Annibal ! lui qui
» commença son assaut sur Rome par une
» entreprise aussi incroyable (1). »

On reconnoîtra là sans doute les extases d'un poète, et non les réflexions d'un homme qui fait des recherches raisonnables sur un fait historique. Les auteurs qui ont mêlé du merveilleux dans le passage d'Annibal, n'ont pas réfléchi qu'il devoit y avoir une route établie depuis long-temps dans les vallées par lesquelles son armée avoit traversé les Alpes ; ils ont cru que cet habile général avoit erré à l'aventure pour chercher un passage, et qu'il s'étoit lui-même frayé une route qui n'existoit pas avant lui.

M. Albanis Beaumont, dont nous avons eu souvent occasion de citer le grand ouvrage sur

---

(1) Voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie, par Fréderic-Léopold comte de Stolberg. Édition angloise, traduite de l'allemand ; en 2 vol. in-4.° ; tom. I, p. 191.

la Savoie, suppose aussi qu'Annibal remonta la vallée de l'Arc; mais, sachant que le Mont-Cenis n'avoit point été fréquenté par les Romains, il conduit Annibal par un passage situé à 13 milles plus au nord-est. Pour atteindre ce passage depuis Lans-le-Bourg, on remonte encore l'Arc jusqu'au-delà du bourg de *Bessans*, puis on entre dans une gorge très-étroite, où passe un sentier qui conduit dans la vallée de *Vice* en Piémont, de là dans celle de *Lanzo*, et ensuite à Turin ; le sentier qui traverse la crête des Alpes n'est praticable que dans la belle saison. « Cette voie, dit M. Beaumont, » qui n'est guère connue maintenant que par » les contrebandiers, m'a paru, lorsque je l'ai » parcourue, en 1782, avoir été celle qu'avoit » dû suivre Annibal pour pénétrer dans les » plaines de la Lombardie. La situation to- » pographique de cette même voie, sa direc- » tion, la distance du sommet de cette partie » des Alpes aux rives du Pô, et enfin la vue » que l'on a du sommet de cette chaîne de » montagnes, des vastes plaines de la Lom- » bardie, un peu avant d'arriver à *Roche-* » *Melon*, semblent venir à l'appui de ma » supposition. Comme aucun historien n'a en- » core, à ma connoissance, fait mention de

» ce passage, il seroit à désirer que ceux qui » s'occupent de ces sortes de recherches, visi- » tassent cette partie des Alpes, ce qui ne » sauroit que tourner à l'avantage de l'histoire, » et jeter de nouvelles lumières sur un sujet » qui a occupé jusqu'à présent plusieurs » hommes de lettres très-distingués. »

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de visiter cette partie des Alpes pour être convaincu qu'Annibal n'a jamais passé par le sentier de *Roche-Melon*, et je ne m'arrêterai point à le démontrer : je dirai seulement que ce passage est exposé aux mêmes objections que celui du Mont-Cenis.

Nous avons fait remarquer, en parlant de la *roche blanche*, dans le chapitre 11.e du premier Livre, qu'aucun des auteurs qui ont traduit Polybe, ou qui l'ont consulté sur la route d'Annibal, n'a fait attention à cette circonstance, qui déterminoit la position de ce général, lorsque avec une partie de son infanterie, il protégeoit sa cavalerie et ses bêtes de somme pendant qu'elles montoient au sommet des Alpes.

On a cru qu'un *rocher blanc* ne signifioit autre chose qu'un rocher *fort* ou *découvert*; cependant, cette expression de Polybe étoit

assez remarquable pour qu'elle dût attirer l'attention ; si l'on avoit réfléchi, en même temps, que les grands rochers de cette couleur sont extrêmement rares dans les Alpes, on auroit fait des recherches pour découvrir dans le passage que l'on choisissoit, un rocher blanc assez étendu pour qu'il méritât d'être nommé, mais on auroit peut-être regardé cette recherche comme ridicule.

Il fallut l'heureux hasard du général Melville, qui tenoit Polybe ouvert devant lui au moment où il découvrit la *roche blanche*, au pied du Petit Saint-Bernard ; il falloit aussi un observateur aussi exact que M. Dessaussure pour nous apprendre que ce rocher blanc étoit du *gypse*, qui se trouve là en très-grandes masses, d'un blanc éclatant ; sans cela, nous aurions pu douter qu'il y eût des rochers blancs dans les Alpes : le *gypse* ne se trouve que dans un très-petit nombre d'endroits dans ces montagnes ; il n'y en a point au Grand Saint-Bernard, ni probablement au pied des autres passages indiqués par les auteurs : on trouve, il est vrai, du gypse sur la route du Mont-Cenis, aux environs de Bramant (1), mais il n'y en a

(1) Voyages dans les Alpes, § 1226 et 1230.

point au pied du passage ; d'ailleurs, il faut qu'il s'en trouve en masses assez considérables pour attirer les regards de tout autre que d'un minéralogiste.

Ainsi donc, la *roche blanche* du Petit Saint-Bernard, que l'on auroit pu considérer comme une circonstance peu importante, devient, au contraire, d'une très-grande importance quand on voit qu'elle est particulière à cette montagne.

Nous avons déjà fait remarquer que si Annibal avoit traversé le Mont-Cenis ou le Mont-Genèvre, il seroit arrivé, à sa descente des Alpes, dans le pays des *Taurini*, et comme le passage du Mont-Cenis est plus rapproché de Turin que celui du Mont-Genèvre, l'armée carthaginoise, au bout des quatre jours qu'elle mit à descendre les montagnes, seroit arrivée et auroit campé aux environs des villages de *Saint-Ambroise*, de *Avigliano* et de *Rivoli* : ce dernier village n'est plus qu'à deux lieues de Turin.

Les *Taurini*, qui faisoient alors la guerre aux *Insubres*, les futurs alliés des Carthaginois, n'auroient pas manqué, pour attaquer ceux-ci, de profiter de l'état de foiblesse et de délabrement auquel la faim et les fatigues les avoient réduits ; cependant nous voyons que l'armée

carthaginoise ne fut nullement inquiétée pendant les dix ou douze jours qu'elle employa à se remettre, et ce ne fut qu'après ce temps qu'Annibal invita les *Taurini* à faire une alliance avec lui.

Polybe termine le récit du passage des Alpes, en disant « qu'Annibal entra hardiment dans les » plaines qui avoisinent le Pô, et dans le pays » des *Insubres*. » Cette phrase est supprimée par Tite-Live, parce qu'il croyoit que le premier peuple qu'Annibal avoit rencontré à sa descente des Alpes étoit les *Taurini*; mais l'autorité de Polybe, qui avoit fait la même route, doit être préférée, et la route qui conduisoit directement à Milan, capitale des *Insubres*, étoit celle qui passoit par la vallée des *Salassi*, ou la Val d'Aoste : ce fut en sortant de cette vallée, où son armée s'étoit reposée de ses fatigues, qu'Annibal fut obligé de se détourner pour prendre la route de Turin, dont les habitans se refusoient à une alliance.

On pourroit croire cependant, d'après les expressions de Polybe, que l'armée carthaginoise marcha tout de suite dans le pays des Insubres, mais on voit plus loin qu'il ne l'entendoit pas ainsi, car, après avoir fait une di-

gression sur la manière d'écrire l'histoire, il reprend son sujet en disant : « Annibal, étant » arrivé en Italie avec l'armée dont nous avons » fait mention, *campa au pied même des* » *Alpes*, pour donner à ses troupes le temps » de se remettre de leurs fatigues. — Lors- » qu'elles furent suffisamment remises, Anni- » bal invita d'abord les Taurini à faire une » alliance, etc. »

Ce général, à sa descente des Alpes, campa donc aux environs de la ville d'Aoste, et ce ne fut qu'après la prise de Turin qu'il entra réellement dans le pays des *Insubres*; mais, dans la première phrase citée de Polybe, cet auteur vouloit, en nommant ce peuple, indiquer la route qu'Annibal avoit prise, à moins que, de son temps, l'on ne comprît aussi sous le nom d'*Insubres*, les habitans des plaines qui sont entre la *Doria Baltea* et le *Tésin*, ce qui est très-probable, puisqu'au moment de l'arrivée d'Annibal en Italie, les *Taurini* faisoient la guerre aux Insubres, ce qui suppose que ces deux peuples étoient limitrophes; en sorte qu'Annibal, au sortir de la vallée d'Aoste, seroit entré dans le pays des *Insubres*.

CONCLUSION.

L'EXAMEN que nous venons d'achever, des cinq différentes routes par lesquelles on avoit supposé qu'Annibal avoit traversé les Alpes, confirme donc que celle du Dauphiné septentrional, de la Tarantaise et du Petit Saint-Bernard, telle que nous l'avons déterminée dans toute son étendue, est la seule qui s'accorde avec l'histoire de Polybe, et que ce fut celle que suivit l'armée d'Annibal. Il y a long-temps qu'on en auroit fait la découverte d'une manière certaine, si ceux qui se sont occupés de cette recherche, au lieu de se laisser égarer par Tite-Live, avoient donné une attention suffisante aux renseignemens de Polybe, qui sont si précis qu'en les suivant scrupuleusement, on n'auroit pas manqué de trouver la route qu'on cherchoit.

Par exemple, la marche de 1400 stades le long du Rhône, comptée depuis le lieu du passage de ce fleuve, étoit une donnée si positive qu'elle auroit conduit nécessairement à ce point important que Polybe appelle la *montée vers les Alpes*, ou *l'entrée des Alpes*; on se seroit trouvé là sur une des plus anciennes routes de

l'Allobrogie, sur la principale voie romaine qui conduisoit de l'Italie dans la Gaule par l'*Alpe grecque*; il auroit suffi de vérifier si cette route convenoit aux divers incidens de la marche d'Annibal, tels qu'ils sont décrits par Polybe: on auroit bientôt aperçu leur accord parfait, et on auroit été en même temps convaincu que l'historien grec avoit parcouru cette route pour s'assurer par ses propres yeux, comme il le dit lui-même, de la vérité des rapports que lui avoient faits des témoins de l'arrivée d'Annibal en Italie.

Sans cette précaution de Polybe, qui caractérise l'historien éminemment scrupuleux et exact, il lui eût été impossible de dépeindre avec autant de vérité et de précision qu'il l'a fait, les localités et les divers incidens qu'elles firent naître; il lui eût été impossible surtout de faire preuve d'une connoissance aussi exacte des distances.

Si ce fidèle et judicieux historien revenoit au monde, et qu'il vît combien toutes les peines qu'il s'est données pour ne laisser rien d'incertain sur la route d'Annibal, ont été inutiles, il demanderoit à quoi servent tous les progrès que les modernes ont faits dans la géographie. Il seroit surpris qu'au milieu de ces progrès,

et avec les données qu'il fournissoit pour ne pas se tromper, on fût tombé dans un si grand nombre d'erreurs ; il verroit que l'exactitude et la justesse d'esprit sont des qualités aussi rares à présent qu'elles l'étoient de son temps ; il seroit étonné qu'un Écossois (le général Melville), un habitant de la Calédonie, de ce pays le plus reculé des pays soumis par les Romains, eût résolu cette question si souvent agitée sans succès, question que les habitans des Alpes et des pays qui sont à leur pied, que les militaires même qui ont fait la guerre dans ces pays, avoient été hors d'état de résoudre.

FIN.

COMME plusieurs de mes lecteurs pourroient croire que les vallées des Alpes ont éprouvé quelque changement par l'effet des torrens, depuis l'époque du passage de l'armée carthaginoise, et que nos descriptions pourroient ne pas convenir à ces temps-là, il ne sera pas inutile d'ajouter ici un mémoire qui a été lu à la Société générale helvétique des sciences naturelles, siégant à Zurich, en octobre 1817, dans lequel je fais voir que, depuis qu'il y a des rivières, ces vallées n'ont point changé d'une manière notable. Les exemples sont tirés de quelques vallées dont nous avons eu occasion de parler, et en particulier de celle d'Aoste, qui se trouva sur la route d'Annibal.

DE L'EFFET DES TORRENS SUR LES ROCHERS,

Suivi de quelques Réflexions sur les passages étroits des Rivières dans les chaînes de montagnes.

En traversant deux fois les Alpes, cette année (1), par le Mont-Cenis et par le Grand Saint-Bernard, j'ai examiné quel étoit le véritable effet des eaux courantes sur les rochers, Pour cela, j'ai regardé avec attention les endroits où les torrens passent sur et entre les rochers. J'ai vu que leur seul effet étoit de les polir, et d'arrondir leurs aspérités; que les rochers où les eaux ne peuvent pas atteindre conservent leurs inégalités et leurs arrêtes vives. Si un torrent s'étoit abaissé graduellement en creusant son lit, les rochers de part et d'autre devroient avoir leur surface polie et arrondie jusqu'à une grande hauteur, ce qu'on n'observe point. On croira peut-être que ces surfaces se sont détériorées depuis lors, mais les

---

(1) En Juin 1817.

surfaces polies sont celles qui résistent le plus aux injures de l'air; quelle cause d'ailleurs auroit pu changer la surface polie et arrondie d'un rocher dur, en aspérités et en arrêtes vives ? Ainsi donc les aspérités que l'on observe au-dessus de la ligne la plus élevée où le torrent peut atteindre, sont aussi anciennes que les déchiremens qui séparèrent les rochers, et sont antérieures aux premières eaux qui formèrent des courans.

On peut faire ces observations le long du cours de l'Arc, dans la Maurienne, et surtout entre Saint-Michel et Modane. On voit là ce torrent impétueux dominé des deux côtés par de hautes montagnes, et bordé de rochers. Ceux de ces derniers qu'il peut atteindre en temps ordinaire, ont leurs surfaces polies, et leurs inégalités arrondies : il en est de même des gros blocs qui obstruent son lit, et sur lesquels ses eaux écument et se brisent, mais les rochers les plus élevés conservent leurs aspérités. C'est là que nous pouvons étudier ce que les courans rapides peuvent faire dans l'espace de plusieurs siècles sur des rochers durs qui ne se décomposent point : nous voyons combien leur effet est minime.

Entre le glacier des Bois et celui d'Argen-

tières, dans la vallée de Chamouni, le lit de l'Arve est encombré de gros blocs de granit, aussi anciens que ceux qui sont épars sur les montagnes calcaires : les eaux de ce torrent ont donc coulé entre ces blocs depuis qu'il existe des eaux courantes. Cependant leurs côtés ne sont rongés que de quelques pouces, et cet effet doit être attribué principalement au frottement du sable et du gravier que l'Arve charie dans ses grandes crues.

Près de Saint-Pierre, en Valais, à la descente du Grand Saint-Bernard, la Drance passe dans une crevasse entre des rochers à pics, qui présentent de part et d'autres des arrêtes vives, et l'on n'aperçoit des surfaces arrondies que là où passent les eaux du torrent.

La crevasse la plus remarquable, qui coupe des rochers, ou plutôt une montagne, est celle d'où sort le Trient, à une demi-lieue de Martigny; c'est là qu'on peut examiner des rochers perpendiculaires comme des murs, où l'on n'aperçoit aucune surface polie, et où l'on est convaincu que la sortie du torrent n'a jamais été plus haute que nous ne la voyons (1).

---

(1) Dessaussure, § 1052, l'appelle une crevasse étroite et profonde, causée par une rupture spontanée de la montagne.

Il faut aussi regarder avec attention les rochers qui dominent de part et d'autre le point d'où part une cascade, comme celle de Pissevache : on voit ces rochers angpleux avec des aspérités, jusqu'à une grande hauteur ; ainsi donc, la cascade est toujours partie du même point, elle n'a jamais été plus élevée.

De toutes les vallées des Alpes, la plus curieuse et la plus étonnante par la variété des scènes alpines qu'elle présente, est celle qui s'étend d'Ivrée à la Cité d'Aoste : on y remarque trois défilés où les rochers se sont séparés pour donner passage à la rivière.

Le premier est celui d'Ivrée, où la Doire est resserrée dans un lit de 30 pieds de largeur, sur 100 pas de longueur ; sans cette ouverture, à laquelle la rivière n'a eu aucune part, une partie de la vallée supérieure seroit un lac.

Le second défilé est celui qui est situé entre Donas et le village de Bard : sa longueur est d'une demi-lieue ; là, la rivière est bordée de rochers à pics très-élevés, qui ne laissent entr'eux qu'un passage étroit, en sorte que ce n'est que par de grands travaux qu'on a pu y tracer une route.

Le village de Bard est situé dans une gorge

étroite, séparée de la Doire par un rocher sur lequel étoit bâti un fort; la rivière vient frapper contre la base de ce rocher, qui la force de tourner à droite pour aller chercher une fente par où elle s'échappe : sans cette ouverture, toute la vallée d'Aoste auroit été un lac, et le seroit encore.

Des deux côtés de ce défilé, les montagnes sont très-escarpées; leurs rochers n'éprouvent aucune décomposition, il n'y a point de talus, de débris, point de pentes uniformes : on ne voit que rochers nuds, et d'une grande dureté, qui descendent depuis le haut des montagnes jusqu'à la rivière, présentant des surfaces très-irrégulières toutes en bosses.

Le 3.ᵉ défilé est celui du Mont-Jovet, où la Doire, quoiqu'une grande rivière, est resserrée dans une fente qui n'a que 10 à 20 pieds de largeur sur une demi-lieue de longueur, et dont la profondeur est de plus de 100 pieds. On remarque là, comme ailleurs, que les rochers sont si durs que l'eau n'y fait aucune impression.

Nous voyons donc que ces crevasses, ces fentes, plus ou moins profondes, qui sont si fréquentes dans les vallées des Alpes, furent formées non par les torrens, mais par des déchiremens, des ruptures, des séparations

violentes des rochers, à l'époque même des révolutions qui bouleversèrent la surface de la terre, non pour y faire régner le désordre et la confusion, mais pour produire la variété la plus agréable, et la disposition la plus propre à rendre la terre habitable pour une multitude d'êtres vivans. Les eaux profitent de ces crevasses pour s'écouler, et sans ces ouvertures plusieurs vallées ne seroient que des lacs qui priveroient les hommes d'un terrain précieux pour la culture; car c'est une remarque générale et bien intéressante, que sans les canaux préparés pour les rivières et les fleuves, il y auroit de grands espaces couverts d'eau, qui servent maintenant de patrie à des peuples nombreux.

La belle et riche vallée de Taninge et de Samoën, à l'orient de Genève, ne seroit qu'un lac, sans le passage étroit et profond par lequel le Giffre s'échappe pour entrer dans la vallée de l'Arve.

Sans les défilés de Cluse et de Saint-Maurice, où l'on diroit que les rochers se sont séparés exprès pour laisser passer l'Arve, et le Rhône, les vallées supérieures seroient de longues étendues d'eau inutiles aux hommes.

Si le Vouache ne s'étoit pas séparé du Jura

au passage de l'Ecluse, le superbe bassin de Genève seroit enseveli sous les eaux ; elles s'étendroient jusqu'à la base des montagnes, pénétreroient dans toutes les vallées, et une nombreuse population seroit privée de l'existence. N'est-il pas étonnant que dans la multitude de valées qui sillonnent les Alpes, il n'y en ait aucune de fermée, et qu'il n'y ait de lacs de quelque étendue que dans les fonds dont le niveau est au-dessous de tout le pays environnant, et d'où, par conséquent, il étoit impossible de faire écouler les eaux ?

A ces exemples, pris chez nous, nous en ajouterons un autre encore plus frappant, choisi dans un autre pays : c'est celui de la Bohême, qui seroit un vaste lac d'eau douce si l'Elbe n'avoit pas trouvé un passage profond au travers des montagnes qui séparent ce pays de la Saxe. Ce passage est une vallée étonnante par la variété de ses aspects ; elle coupe une chaîne entière de montagnes de hauteurs très-variées, et ouvre ainsi une issue suffisante à un grand fleuve, formé par la réunion des nombreuses rivières de la Bohême (1).

---

(1) Geolical travels, par J. A. De Luc. 1813. § 771, 788, 800. Londres.

Le Diarbékir, dans l'Asie occidentale, nous offre un exemple semblable. C'est une grande vallée, ou plutôt un pays de forme elliptique, entouré de montagnes, et entrecoupé de plus de huit rivières, qui se réunissent au Tigre. Ce fleuve sort de ce pays par un défilé qui paroît plus étonnant encore que celui de l'Elbe : il est bordé d'escarpemens très-élevés, surmontés de hautes montagnes, en sorte qu'il ne reste aucun passage pour les voyageurs le long des bords du fleuve (1).

Qui ne voit ici la main de Dieu, préparant d'avance, dans le sein de la mer, les nouvelles habitations des hommes. Sa toute-prévoyance n'attendit pas que les torrens eussent creusé les vallées, que les fleuves eussent creusé leurs lits; mais il traça à chacun d'eux la route qu'il devoit suivre, dans ses moindres détours. Il dit au Rhin, il dit au Danube : « Voilà les contrées que tu arroseras de tes eaux, et auxquelles tu serviras de limites. Voilà les montagnes où tu prendras tes sources, et les vallées qui te fourniront des eaux abondantes. Le canal qui doit les recevoir et les

---

(1) Retraite des dix mille Grecs, par Rennell. Londres, 1816.

conduire à la mer, est préparé : tu n'auras qu'à le suivre. »

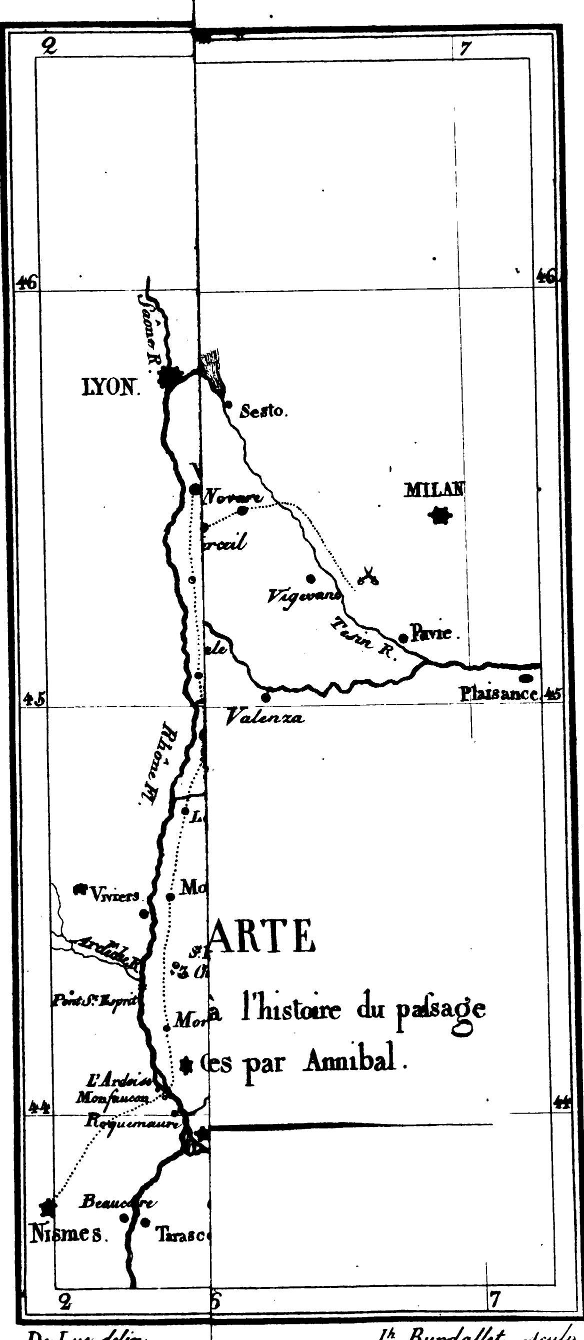
« Les montagnes se dressèrent, dit le pro-
» phète David (1), et les vallées s'abaissèrent
» au même lieu que l'Éternel leur avoit établi.
» C'est l'Éternel qui conduit les fontaines par
» les vallées : c'est par lui qu'elles se pro-
» mènent entre les monts. »

---

(1) Psaume 104, v. 8 et 10.

FIN.


CANTON DE VAUD
LIBERTE ET PATRIE
BIBLIOTHEQUE CANTONALE



De Luc delin.

Jh. Burdallet sculp

